



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Eur.

511

2

1753,8





<36638132670015

<36638132670015

Bayer. Staatsbibliothek

Eur. 511^s - 1753,8

Mercur

1881. 12. 15

1881. 12. 15

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
A O U S T. 1753.



A PARIS,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
PISSOT, Quai de Conty, à la
descente du Pont-Neuf.
DUCHESNE, rue Saint Jacques,
au Temple du Gout.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

A V I S.

L'ADRESSE du *Mercur* est à M. MERIEN, Commis au *Mercur*, rue des Fosse^x S. Germain l'Auxerrois, au coin de celle de l'Arbre-sec, pour remettre à M. l'Abbé Raynal.

Nous prions très-instamment ceux qui nous adressent des Paquets par la Poste, d'en affranchir le port, pour nous épargner le déplaisir de les rebuter, & à eux celui de ne pas voir paroître leurs Ouvrages.

Les Libraires des Provinces ou des Pays Étrangers, qui souhaiteront avoir le *Mercur* de France de la première main, & plus promptement, n'auront qu'à écrire à l'adresse ci-dessus indiquée.

On l'envoie aussi par la Poste, aux personnes de Province qui le desiront, les frais de la poste ne sont pas considérables.

On avertit aussi que ceux qui voudront qu'on le porte chez eux à Paris chaque mois, n'ont qu'à faire sçavoir leurs intentions, leur nom & leur demeure audit sieur Merien, Commis au *Mercur*, on leur portera le *Mercur* très-exactement, moyennant 21 livres par an, qu'il payeront, sçavoir, 10 liv. 10 s. en recevant le second volume de Juin, & 10 l. 10 s. en recevant le second volume de Décembre. On les supplie instamment de donner leurs ordres pour que ces payemens soient faits dans leur tems.

On prie aussi les personnes de Province, à qui on envoie le *Mercur* par la Poste, d'être exactes à faire payer au Bureau du *Mercur* à la fin de chaque semestre, sans cela on seroit hors d'état de soutenir les avances considérables qu'exige l'impression de cet ouvrage.

On adresse la même prière aux Libraires de Province.

On trouvera le sieur Merien chez lui les mercredis, vendredis, & samedis de chaque semaine.

P R I X X X X . S O L S .

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.



MERCURE

DE FRANCE.

DÉDIÉ AU ROI.

A O U S T. 1753.



PIECES FUGITIVES,
en Vers & en Prose.

RONDEAU.

Par M. L. Dutens, de Tours.



Ans hésiter, un amant, s'il est sage,
Adroitement à l'objet qui l'engage
De son amour doit faire un prompt
aveu ;

S'il s'apperçoit qu'on lui fait bon visage,
Qu'il en profite, il fait bien, c'est l'usage.

Mais si par cas il voit mauvais présage,
Rien que mépris si son cœur n'envisage ;

A ij

4 MERCURE DE FRANCE.

Il doit tirer son épingle du jeu,
Sans hésiter.

J'en use ainsi : toujours tendre & volage,
Point ne voudrois perdre mon étalage ;
Je vais au fait , on me refuse ; adieu :
Tant pis pour vous , la belle ; en autre lieu
On recevra peut-être mon hommage
Sans hésiter.

EPIGRAMME A M LLE * * *.

Par le même.

Avec autant d'esprit , de grace ; d'agrémens ;
Avec les traits les plus charmans ,
Comment , belle Lucile , avez-vous donc pu faire
Pour réussir à me déplaire ?





ASSEMBLÉE PUBLIQUE

*De la Société Royale de Lyon, du premier
Décembre 1751.*

M. Garnier, Directeur, a donné les extraits suivans des Mémoires qui ont été lus à la Société Royale depuis la dernière Assemblée qui fut publique le 28 Avril 1751.

*Nouvelle méthode pour noter le Plain-Chant
sans barres & sans clefs.*

M. l'Abbé de Valernod s'est proposé de renfermer dans deux petits *in-12*, toutes les pièces de chant à l'usage de son Eglise; objet qu'il n'est pas possible de remplir en suivant la manière usitée de noter, parce qu'elle occupe plus de place & qu'il lui faut du papier plus fort, les notes pleines maculant davantage le papier, que les simples traits dont les signes nouveaux sont formés.

Il désigne chaque note par une des lettres qui entrent dans leur nom; il préfère les voyelles autant qu'il se peut, parce qu'elles ont un son par elle-mêmes très-propre à rappeler celui de la note, ou

§ MERCURE DE FRANCE.

du moins son nom : ainsi pour désigner un ut , on met un u ; pour le re , un e ; pour le mi , un i ; pour le fa , l'*a* italique ; pour le sol , un o ; pour le la , un a romain ; pour le si béquarre , un s ; pour le si bémol ou le za , un z : quand le chant monte à l'octave supérieure , on met un point au dessus de ces lettres ou notes ; on le met au contraire au dessous , quand il descend à l'octave inférieure.

Les notes longues sont marquées par un trait horizontal au dessus , & les brèves par un c renversé  , ce sont les marques prosodiques usitées. Enfin , les paroles sont écrites au-dessous des notes qui sont toutes posées sur une même ligne.

Voilà toutes les règles de cette méthode , chaque chose y est désignée , comme l'on voit , par des caractères si simples , si naturels & déjà si connus , qu'en moins d'un quart d'heure on connoît toutes les notes & leurs modifications ; la note étant pour ainsi dire écrite , elle est toujours présente à l'imagination & à l'esprit , & on ne scauroit chanter par routine. Il n'en est pas de même dans la méthode ordinaire après plusieurs mois d'exercice , on est encore embarrassé pour appeller la note ; cette difficulté vient des fréquens changemens de clefs , de leurs diverses posi-

tions sur les barres, & des manieres différentes de solfier par bémol ou par béquarre.

L'Auteur finit son Mémoire par examiner si le Plain-Chant ainsi exprimé, sera plus ou moins aisé qu'avec l'expression usitée. Quatre choses, dit-il, sont nécessaires pour bien chanter, auxquelles se rapportent toutes les difficultés du chant. La première consiste à connoître les notes & leurs modifications. La seconde à les entonner justes. La troisième, à joindre aux tons des notes les paroles. La quatrième à chanter avec goût & avec propreté. Il seroit trop long de le suivre dans cet examen, nous nous bornons à rapporter ce qu'il dit sur la seconde chose nécessaire pour bien chanter, qui est d'entonner juste les notes, comme étant la chose la plus essentielle, & en quoi consiste ce qu'il peut y avoir de problématique dans la question.

L'intonnation des notes, dit-il, dépend uniquement de la justesse de l'oreille & de la flexibilité de la voix; les expressions des notes sur le papier n'y contribuent en rien. C'est en vain qu'on objecte que les notes posées sur des barres plus ou moins hautes, conduisent à la précision des sons, en désignant de combien

§ MERCURE DE FRANCE:

de degrés les uns sont plus ou moins élevés que les autres ; la distance qui est entre les notes sur le papier , que l'œil seul apperçoit , est d'une nature si différente de celle qui est entre les sons des notes , dont la seule oreille peut juger , que la première de ces choses ne peut conduire à la précision de l'autre. En effet , quand on s'occupe on passe d'une note à l'autre sans sçavoir de combien elles sont respectivement plus hautes ou plus basses. Il faudroit même quelque tems pour le compter , afin d'être en état de répondre à une interrogation subite , cette idée empêcheroit même souvent d'atteindre à la précision requise.

En effet , si cette expression influoit dans le sens que l'on dit à la justesse de l'intonnation , elle induiroit souvent en erreur ; car les P. E. tierces & quarts mineures sont exprimées par les mêmes distances sur le papier que les tierces & quarts majeures , quoique celles qui sont entre leurs sons soient différentes.

Quoiqu'on ait dit qu'il n'y a point de rapport naturel entre la distance qui est entre deux notes sur les barres , & celle qui se trouve entre les deux sons , cela n'empêche pas qu'après un long exercice , la vûe de ces signes quoiqu'arbitraires , ne

rappelle & ne donne de la facilité à produire les sons qui conviennent ; mais voici comment le soint que l'on a , en instruisant les commençans , de leur faire toujours entendre le même son à la vue du même signe , & les efforts qu'ils font eux-mêmes pour les imiter , leur fait enfin contracter l'habitude de les produire , sans hésiter à la première vûe de ces signes , parce que , comme le dit & l'explique le Pere Mallebranche , quand on a fait pendant long-tems deux choses à la fois , l'idée de l'une ne peut être excitée sans que celle de l'autre ne le soit aussi , & en conséquence les esprits animaux prennent leur cours pour disposer les organes à produire le son dont le signe a excité l'idée. Mais cet avantage est commun à tous les signes arbitraires que les hommes ont institués ; ainsi la vûe des signes inventés par M. l'Abbé de Valernod produira le même effet , & on ne croit pas que l'une des deux méthodes ait de l'avantage sur l'autre en ce point. Si l'on veut décider cette question par l'expérience , l'on sent bien que la plus grande difficulté que trouvent les personnes qui ont toujours chanté sur les livres barrés , quand ils veulent chanter sur les nouveaux Livres , ne conclut rien : elle doit se faire sur deux personnes , dont

A.v

10. MERCURE DE FRANCE:

l'une aura été instruite suivant l'ancienne méthode, & l'autre suivant la nouvelle; & l'Auteur se flatte qu'on apprendra le chant avec plus de facilité en moins de tems, & que l'on chantera plus sûrement par sa méthode: d'ailleurs il est évident que les Livres faits suivant cette nouvelle, coûteront beaucoup moins & seront portatifs.

Phénomène arrivé à Lyon au mois de Juillet
1749.

M. Morand, l'un de nos Académiciens Associés, qui étoit à Lyon cette année, rapporte qu'un homme qui alloit vuides des latrines, n'eut pas plutôt levé la pierre qui fermoit la fosse, qu'il en sortit un nuage épais, lequel rencontrant la flamme d'une chandelle allumée qui étoit sur le bord de la fosse, s'y enflamma, brûla les mains & le visage de l'ouvrier. Ce nuage enflammé étant sorti dans la rue par une fenêtre qui se trouva ouverte, monta le long du mur extérieur de la maison, & mit le feu à des chassis de papier du quatrième étage. Malgré tous les soins que l'on prit de ce malade dans l'Hôtel-Dieu, il ne put guérir qu'au mois d'Octobre suivant, des brûlures du visage, les autres ne se cicatriferent point, & dans

Le mois suivant, il eut une rétention d'urine suivie d'une enflûre & d'une diarrhée qui l'emportèrent.

On trouve aisément l'explication de ce Phénomène dans les particules grasses sulfureuses & inflammables, qui par la chaleur excessive qui régnoit alors, s'étoient exaltées, & ne demandoient que du feu pour s'enflammer.

L'Auteur a rassemblé dans sa Dissertation quelques exemples frappans de semblables Phénomènes à l'occasion des fosses sépulehrales, de même qu'à l'ouverture de quelques cadavres, de l'intérieur desquels se sont élevées subitement des vapeurs, qui se sont enflammées à l'approche d'une bougie.

Ces observations, quoique rares, sont cependant suffisantes, pour que ceux qui sont exposés à l'action de ces feux, ne négligent point de s'en garantir.

Remarques sur des Prunes sauvages, devenues monstrueuses.

Dans la même année 1749, vers la Fête de la Pentecôte, M. Morand remarqua que les fruits de tous les pruniers sauvages depuis Charly jusqu'à Lyon, au lieu d'être ronds & de la grosseur d'un poix,

A. vj.

12 MERCURE DE FRANCE.

comme ils le devoient être alors , avoient une forme ovale une fois & demie plus longue que celle des fruits naturels & ordinaires dans cette saison , & qu'ils ressembloient fort à de jeunes amandes, d'un verd cependant moins foncé & tirant sur le jaune.

M. Morand ayant encore observé le même phénomène cette année entre Valence & Tournon , s'est apperçu cette fois que ces prunes , qui étoient d'une grosseur plus extraordinaire , étoient en outre percées jusques à leur centre , & dépourvûes de noyaux. Il infère de là que l'on doit rapporter la cause de cette monstruosité , à la piqûre de quelque insecte , à l'occasion de laquelle les sucs nourriciers se serent portés en plus grande abondance dans les vaisseaux qui ont été ouverts , & qui par la même cause s'étant dilatés de plus en plus , & ayant donné plus de liberté au mouvement des sucs , auront produit un plus grand accroissement en tout sens.

C'est de cette manière , dit M. Morand , que se forment ces espèces de tubérosités appellées galles , que l'on trouve sur différentes plantes , & qui sont si variées dans leur grandeur , dans leur figure & dans leur disposition interne & ex-

terne. Personne ne doute aujourd'hui que ces excroissances ne soient l'ouvrage des pucerons qui s'y sont introduits, ou qui y ont renfermé leurs œufs, lesquels y ont germé comme dans des nids.

M. de Reaumur, dont on trouve dans les Mémoires de l'Académie, une observation sur le même phénomène, l'avoit attribué à quelque espèce de pluye; mais nous sçavons qu'il a embrassé le sentiment de M. Morand, depuis qu'ayant examiné ensemble l'intérieur de quelques uns de ces fruits monstrueux, il y avoit reconnu des crottes d'insectes. Les grands hommes ne sont point jaloux de leurs sentimens, ils ne cherchent que le vrai.

Sur la théorie de la Musique.

M. Bollioud après avoir examiné la théorie de la Musique & son utilité, rapporte historiquement les noms de ceux qui ont traité de la Musique théorique, & lorsqu'il vient à M. Rameau, il en fait l'éloge, avec les observations néanmoins qui doivent être faites sur ses différens ouvrages. M. Bollioud paroît du sentiment, qu'une grande théorie fait rarement un bon compositeur de Musique, & qu'il lui faut seulement de certains principes & un

14 MERCURE DE FRANCE.

Bon goût, dont on ne sçauroit donner de préceptes.

Sur les différentes compositions du tartre Émétique.

M. Morand notre Académicien associé, animé du zèle que lui inspire son cœur & son état pour la conservation des hommes, remarqua, dans un voyage qu'il fit à Lyon, des différences du Tartre émétique à celui de Paris, ce qui l'engagea à envoyer un Mémoire sur les dangers du défaut d'uniformité dans les doses & la composition du Tartre émétique. On reconnut qu'en effet il y avoit de grandes différences, on peut donner de celui qui se compose publiquement à Lyon depuis quelques années, jusques à 12 & 15 grains sans danger, tandis qu'on ne pourroit pas passer 4 à 5 de celui de Paris.

Sur l'Émétique.

M. Gavinet a donné le détail de tous les émétiques, en rapportant leurs compositions; il vient ensuite au tartre émétique & à sa composition, dont il décrit celle qu'il croit la meilleure.

L'Auteur décide en faveur de la méthode qui prescrit de faire bouillir parties égales, de foye, d'antimoine & de crys-

est de tartre dans suffisante quantité d'eau, & après avoir filtré, de faire évaporer jusqu'à siccité. Le foye d'antimoine contient assez de sel alkali, pour rendre le crystal soluble, sans qu'il soit besoin d'emprunter celui des scories.

M. Gavinet termine son Discours par une observation importante; les préparations émétiques tirées de l'antimoine, & principalement le tartre, le sirop & le kermès minéral perdent de leur force en vieillissant, de sorte que les doses doivent être un peu augmentées, si les préparations sont anciennes. M. Gavinet attribue cette différence à l'acide universel répandu dans l'air, qui fixant peu à peu les parties sulfureuses de l'antimoine, diminue par là leur action.

Méthode pour déterminer le centre de frottement de plusieurs poids qui tournent autour d'un point fixe.

L'utilité de ce problème dans la mécanique & la maniere imparfaite dont il avoit été résolu jusqu'à présent, ont engagé M. Montucla à chercher une méthode nouvelle pour le résoudre: elle consiste à multiplier chacun de ces poids par le quarré de leur distance du point fixe, & à diviser la somme des produits par celle des poids.

16. MERCURE DE FRANCE.

Le quotient donne le carré de la distance du point fixe à un autre point, sur lequel si on suppose tous les poids concentrés, leur frottement produira une résistance égale à la somme des résistances particulières de tous les frottemens. Ce calcul qui seroit long, difficile & souvent impraticable à ceux qui ne connoissent que les anciennes méthodes, devient plus aisé, lorsque l'on employe le calcul intégral.

M. Montucla y a joint une solution courte & élégante d'un problème de Géométrie, qui devient extrêmement compliqué, lorsqu'on n'a pas l'industrie de s'écarter des routes ordinaires de l'analyse. Il s'agit de trouver dans la circonférence d'un cercle, un point, duquel tirant une ligne à chacune des extrémités d'une autre ligne quelconque donnée, soit dedans, soit hors du cercle, elles couperont le cercle de façon que la ligne tirée d'un point d'intersection à l'autre, sera parallèle à la ligne donnée.

*Nouvelle Description de la Grotte d'Arcy
en Bourgogne*.*

Les descriptions que l'on connoît des

* C'est cette Description qui est insérée dans la troisième partie des Observations sur l'Histoire Naturelle, & que l'Auteur a désavouée par une Lettre envoyée au Mercure d'Août 1752.

plus fameuses Grottes, n'ôtent rien du mérite de celle-ci : à mesure que les congelations qui s'y trouvent prennent accroissement, ou qu'il s'en reproduit de nouvelles, ce souterrain & conséquemment les descriptions qu'on en pourroit faire, doivent être différentes. M. Morand s'est proposé d'en donner une qui puisse à peu près se trouver dans tous les tems vraie & exacte : pour cela il ne s'attache à aucun morceau en particulier ; il est inutile, dit fort judicieusement l'Auteur, de s'attacher à peindre des ouvrages qui ne sont pas finis, & auxquels la nature retouche à chaque instant, à l'imitation des bons Peintres qui ne peignent point tout, & qui laissent un champ libre à l'imagination ; je n'entrerai pas dans des détails qui ne donnent aucune idée, aimant mieux en laisser imaginer plus que je n'en dirai.

La température de l'air de la caverne est fort douce, & la même que celle de la Grotte de Balme en Dauphiné, dont M. Morand a envoyé la description à l'Académie Royale des Sciences de Paris.

Ce souterrain à environ 30 toises de long. Vers son entrée elle se partage en deux routes, qui par la différence de leurs dimensions en plusieurs endroits, forment

18 MERCURE DE FRANCE.

plusieurs Salles, dont quelques-unes étonnent par leur grandeur & par la hardiesse de leurs voûtes.

Ces salles sont plus ou moins remplies de congellations, qui ont toutes sortes de formes; les unes sont à terre, & représentent des bornes, des pilastres, des aiguilles; plusieurs posées comme des colonnes sur des pieds d'estaux, paroissent soutenir les voûtes; & sont entremêlées d'obélisques & de consoles, que l'on diroit être chargés d'hyeroglyphes mystérieux; d'autres servent d'ornemens à la voûte d'où elles descendent quelquefois jusques sur le sol, où en en rencontrant d'autres, elles forment des massifs de toutes sortes de figures & de groupes, dont les enfoncemens & les rehaussemens forment des perspectives bizarres.

La plûpart de ces congellations sont très blanches, il y en a qui le disputent au marbre le plus blanc; d'autres sont si brillantes qu'on les prendroit pour du crystal de roche.

M. Morand passe en revue celles de ces salles ou de ces massifs de congellations, qu'on a soin de faire remarquer aux curieux qui vont visiter ces grottes; comme ce qu'on nomme les *Orgues*, la *Coquille*, la *Salle du Bal*, ou la *Salle du Prince*, &c

une que M. Morand appelle la *Salle des Chauves-souris*, parce qu'elle sert de retraite à un essain innombrable de ces animaux, habitans de ce souterrain.

Les bornes d'un extrait ne permettent pas d'entrer dans un plus long détail, il suffit de remarquer que de toutes les grottes que l'on connoît, celles d'Arcy sont des plus riches en congelations, qui peut-être rendront un jour la montagne où elles sont situées, célèbre & précieuse, si l'on vérifie les conjectures de M. Morand, sur la nature de ces pierres, qu'il soupçonne être pour la plûpart d'albâtre.

Sur la maniere dont le Tartre émétique agit sur l'estomac.

Touché de la répugnance & des funestes préjugés qu'une partie du Public conserve encore contre l'usage de l'émétique, M. Colomb a tâché de les combattre & de rassurer les plus timides. Sa Dissertation est divisée en trois parties.

Dans la première il expose en Anatomiciste, la structure de l'estomac, il explique en Physicien comment le tartre émétique agit sur le viscere, & il conclut avec raison, que l'action du remede est trop foible pour faire le moindre tort à un viscere constitué comme il l'a dépeint.

20 MERCURE DE FRANCE:

Dans la seconde partie, M. Colomb soutient que loin d'affoiblir l'estomac, l'émétique le fortifie : il prouve cette proposition par l'exemple des inflammations des yeux qui sont souvent guéries par la seule application du vin émétique.

Enfin, dans la troisième il fait voir que l'avantage de l'émétique ne se borne pas à sa simple vertu purgative. Les nerfs qui vont à l'estomac communiquent avec tous ceux du corps ; c'est un enchaînement de plexus qui est en commerce avec toute l'économie, de sorte que par la sympathie que les nerfs ont entr'eux, il se fait partout des contractions vives & salutaires, parce qu'elles expriment tous les viscères, même les plus éloignés de l'estomac, & oblige les humeurs épaissies qui y croupissoient, à rentrer dans le commerce des liquides, ou à sortir par les vaisseaux excrétoires qui leur sont propres.

Ensuite de ce Discours le Pere Beraud a lû un Mémoire sur l'évaporation des liquides, & sur l'ascension des vapeurs. Il examine deux questions : quelle est la cause qui détache les parties subtiles de l'humidité des corps. Secondement, quelle est la cause qui les fait monter si haut & avec tant de facilité, lorsqu'elles sont détachées des corps.

L'Auteur de ce Mémoire admet avec M. de Mairan, pour cause nécessaire de l'évaporation des liquides, l'émanation de la matiere étherée, qui renfermée dans les pores du liquide, & y ayant plus de vitesse ou plus de force de ressort que la même matiere qui environne au dehors le liquide, s'y étend pour garder l'équilibre. C'est par ce principe qu'il explique pourquoi la glace perd une partie considérable de sa substance dans un tems très-froid. Car la glace, pour parvenir au degré du froid extérieur, doit perdre de sa chaleur intérieure, & cette chaleur ne diminue que par l'écoulement au dehors de la matiere étherée, & cette émission sera d'autant plus considérable que le froid extérieur sera plus vif. Or l'évaporation sera proportionnelle à l'écoulement de cette matiere, qui en sortant par tous les pores de la glace, emporte beaucoup des parties de sa substance : c'est ce que l'on remarque dans les expériences de l'électricité, où l'on voit que la matiere étherée ou électrique forcée de faillir d'un fluide ou d'un solide dont les interstices sont remplis de suc & de parties aqueuses, entraîne plusieurs de ces parties. Sur quoi l'Auteur remarque que cette évaporation forcée se fait avec les mêmes circonstances que l'é-

22 MERCURE DE FRANCE.

vaporation naturelle ; d'où il conclut qu'elles ont l'une & l'autre une même cause, l'émission de la matiere étherée.

Pour expliquer l'ascension des vapeurs, M. Boullier, & après lui plusieurs Physiciens nous ont représenté l'air, par rapport au liquide sur lequel il flotte, comme un dissolvant qui l'absorbe. Mais ce système ne semble pas expliquer comment l'air devenu plus pesant par ces parcelles d'eau qu'il a absorbées, & qu'il tient engagées dans ses pores, peut s'élever dans un milieu plus rare & plus léger. L'Auteur du Mémoire répond à cette difficulté, en disant que les parties des vapeurs, une fois séparées de la masse du liquide, sont dans un état entierement différent de celui où elles étoient, lorsque par leur union elles formoient ce liquide, & que dans ce nouvel état elles acquierent un excès de légèreté respective, sur celle de l'air beaucoup plus grand que n'est l'excès de pesanteur de l'eau, dans son état naturel sur celle de l'air : c'est ce que l'Auteur prouve en comparant les dilatations des vapeurs, avec celle de l'air, à trois différens degrés, à la chaleur de l'eau bouillante, aux chaleurs communes de l'été, & au premier froid qui commence à geler l'eau. Au premier point les vapeurs sont

13 fois plus légères que l'air ambiant ; au second, six fois plus ; & au troisième, trois fois plus. Elles ont donc un excès de légèreté respective plus que suffisante pour s'élever dans la région des météores ou des nuées , qui n'est gueres au de-là d'une lieue & demie en hauteur.

La Séance a été terminée par la lecture qu'a fait M. l'Abbé Perneti d'un Mémoire sur la Véronique , dans lequel il examine la nature de cette plante & ses différentes vertus spécifiques.

L'Auteur donne une grande préférence à la véronique sur le thé , qui n'est peut-être tant estimé que parce qu'il vient de loin & qu'il est cher. On prétend même que nous ne l'avons qu'après le premier usage qu'en ont fait ceux de qui nous le tenons , ce qui peut ne lui laisser que sa moindre qualité.

La Véronique dont l'anagramme est , *Eronica* , ne détermine point M. l'Abbé Perneti à lui donner des qualités supérieures à toutes les autres plantes , il les examine de plus près ; il lui trouve celle de détruire toutes les obstructions, quelque part qu'elles soient placées ; tant de maladies qui se ressemblent le moins par leur nom n'ont souvent que ce même principe. L'Auteur rapporte que la Véronique , contre

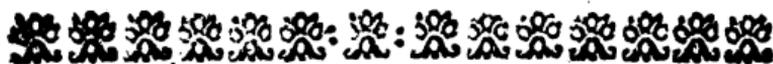
24 MERCURE DE FRANCE.

le sentiment de plusieurs, n'échauffe point, & que son usage ordinaire est comme celui du thé. Une des qualités la plus singulière de la Véronique, rapportée d'après Koffman, est d'avoir rendu fécondes dix à douze femmes qui passoient pour stériles depuis plusieurs années, en leur faisant prendre de la poudre de Véronique infusée dans l'eau même de la Véronique.

Les Botanistes comptent cinquante deux espèces de Véronique, mais elles se réduisent à deux, le mâle & la femelle; celle-ci croît en divers endroits, même dans les jardins; le mâle, dont les vertus & les effets sont bien supérieurs, ne se trouve que dans les bois, auprès des chênes, dont les grandes qualités en peuvent communiquer à la Véronique



ÉPITRE



E P I T R E

A M. DE MONTESQUIEU,
Président au Parlement de Bordeaux,
Auteur du Traité de l'Esprit des Loix.

C E Héros (a) Orateur, fameux par ses voya-
 ges,
 Qui connut les humains, leurs climats, leurs usa-
 ges,
 Immortel Secondat, mérita moins que toi,
 L'encens du Chantre de la Grèce.
 Dans le Temple de la Sagesse,
 Un Philosophe est au-dessus d'un Roi.

Alexandre, des cieux (b) empruntant le tonnerre;
 Sous ses pas triomphans vit l'univers trembler;
 Colomb à la boussole asservissant la terre,
 Trouva ses bords étroits, & les fit reculer;
 Bravant les froids de l'Ourse & les périls de l'onde;
 Bouguer (c) a vû le globe, a sçu le mesurer;

(a) Ulysse.

Dic mihi, musa, virum

Qui mores hominum multorum vidit & urbes.

Horat. in Arte Poëtica.

(b) Allusion à sa descendance fabuleuse de Jupiter Am-
 mon.

(c) Académicien célèbre par ses observations faites sur
 la Cordelière.

B

26 MERCURE DE FRANCE.

Pareil au flambeau du monde,
Tu le parcours pour l'éclairer.
Dans un cœur retréci, décidé sans système,
L'amour de la patrie est l'amour de lui-même;
S'il n'égale aucun peuple à ses concitoyens,
L'intérêt de l'Etat marche au-dessous des siens.

Une ame profonde & sublime
Voit sous des cieus divers tous les peuples rivaux;
Quand la fortune entr'eux tient les rangs inégaux,
L'avantage des mœurs règle seul son estime.

Cet esprit mâle, épuré par le cœur,
Vante (a) un Républicain vertueux sans contrainte,
Applaudit au François qui s'immole à l'honneur,
Chez l'Anglois son rival découvre le bonheur,
Console & plaint l'esclave opprimé par la crainte.

De l'équité des Dieux sa voix portant l'empreinte,
Pese, discute, fixe, en arbitre des Loix,
Et les droits des Sujets, & le devoir des Rois.

Puissances que le ciel éleva sur nos têtes,
Vous, (b) Astres bienfaisans qui conservez nos
jours;

Vous, (c) flambeaux odieux qui par mille tempêtes,
À nos yeux consternés signalez votre cours,
Dans ces redoutables maximes (d),

(a) C'est le plan général de l'Esprit des Loix, qu'on a tenté de tracer dans ces quatre vers.

(b) Les Monarques.

(c) Les Despotés,

(d) On a crû entrevoir le sens de ces maximes dans le Traité de l'Esprit des Loix; Liv. 6, ch. 21. Liv. 8. ch. 6. & 7. Liv. 12, chap. 27.

Que trace un crayon libre en bravant l'intérêt,
Juges des Nations, entendez votre arrêt.

- » De l'Immortel agens sublimes,
- » Notre sort roule dans vos mains ;
- » Mais par des retours légitimes,
- » Votre bonheur dépend de nos destins :
- » Auteurs des vertus & des crimes,
- » Détestés, adorés ou craints,
- » Vous devez être les victimes
- » Ou les idoles des humains.

Nouveau Socrate, où prends-tu cette audace
Qui fait ainsi la guerre à de fausses grandeurs,
Sans mériter où craindre leur disgrâce ;
Qui déchire à nos yeux le voile des erreurs,
Dresse un trophée aux bonnes mœurs,
Et les rétablit à la place
Du fol essain des vulgaires abus.
Par où le fanatisme altéra les vertus ?

Sage réparateur du vol de Prométhée (a) ;
Pour consumer ce fiel, ce levain abhoré,
Dont tu vois par ses mains notre race infectée ;
Tu puises dans ton sein un feu pur & sacré
Que tu voudrois verser dans notre ame agitée :
Mortels, devons-nous plus au fils d'Epiméthée
Dont le coupable essor osa nous animer,

(a) *Fertur Prometheus addere Principi
Limo coactus particulam undique
Desertam, & insani leonis
Vim stomacho apposuisse nostro.* Horat. Od. 16. L. 2.

28 MERCURE DE FRANCE

Qu'au Platon de nos jours qui sçait nous réfor-
mer ? . . .

Mais quelle est donc cette ardeur qui t'inspire ?
(O tendre citoyen ! ô cœur trop peu vanté !
Quoique plus d'un Pays t'envie à notre Empire ;
Qu'Edimbourg (a) te consacre à l'immortalité)
C'est l'amour de l'humanité.

C'est cet heureux penchant, non le goût des mer-
veilles

Dont l'Europe ébloût ses spectateurs errans ;
C'est cet instinct flatteur, qui dès tes jeunes ans
Fut le prix de ta course & l'ame de tes veilles.
Qui chérit ainsi l'homme, & qui sçait l'estimer ;
Peut disputer aux Dieux l'art de s'en faire aimer.

*D * * * de Bordeaux.*

(a) La nouvelle Compagnie d'Imprimeurs établie à Edimbourg, a fait un présent de livres à M. de Montesquieu, par la voie de M. Alexander, & l'a fait prier de lui accorder la préférence au cas d'une nouvelle édition de ses Ouvrages.





SEANCE PUBLIQUE

De l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse, du 10 Mai 1753.

M. de Rabaudy, Vice-Président de l'Académie ouvrit la Séance par un Discours, dans lequel il fit voir quels sont les motifs des Assemblées publiques, & combien l'Académie avoit été fidelle à remplir exactement cette partie de son devoir; il exposa aussi les raisons qui jusqu'ici s'étoient opposées à l'impression des Mémoires de l'Académie; ces raisons étoient prises du desir que l'Académie avoit eu de perfectionner la Typographie dans cette Ville, pour pouvoir faire imprimer sous ses yeux ses Mémoires, & des difficultés que ce projet avoit essuyées successivement.

M. Garipuy lut ensuite un Mémoire, dans lequel il rendit compte des observations qu'il avoit faites pour fixer la latitude de l'Hôtel de l'Académie qu'il a trouvée de $43^{\circ}. 35' 47'' \frac{1}{2}$.

Cette lecture fut suivie d'un Mémoire de M. Sage, lu par M. de Puymanrin, à

30 MERCURE DE FRANCE.

raison de la maladie du premier , sur l'analyse qu'il a faite des différens laits , & sur la meilleure maniere de faire du petit lait.

M. Martin de S. Amand lut un Mémoire dans lequel il rendit compte des médailles que l'Académie , à qui les Capitouls en avoient fait présent , l'avoit prié d'examiner. Ces médailles au nombre de près de quatre mille , ont été trouvées dans la fouille des terres de la promenade que la Ville vient de faire faire.

Enfin , M. Darquier , Directeur , termina la Séance par la résomption de ces trois Mémoires.

Résomption de la Séance.

Parmi plusieurs méthodes que les Astronomes peuvent employer pour déterminer les latitudes , il y en a trois principales.

La première consiste à prendre la plus grande & la plus petite hauteur d'une étoile voisine du Pôle , au dessus de l'horison , & ayant ajoûté à la plus petite , ou soustrait à la plus grande , la moitié de leur différence , on a la vraie hauteur du Pôle.

La seconde méthode , pratiquée par les Astronomes qui furent sous l'Equateur décider la fameuse question de la figure de

la terre , exige que l'on connoisse la déclinaison des Astres , du moins de ceux que l'on veut employer à cette recherche ; prenant avec un grand secteur la distance au zénit , d'un autre qui en passe extrêmement près , & la soustrayant de sa déclinaison , on a la latitude que l'on cherche ; il est vrai qu'il faut tenir ici compte des réfractions , mais l'observation est si près du zénit , (où elles sont nulles) qu'on ne risque pas , en employant les tables ordinaires , de commettre des erreurs sensibles. Cette méthode doit être préférée aux autres , lorsqu'on a un instrument convenable.

Enfin , la dernière employée par M. Garipuy est la plus commode ; & quoiqu'elle suppose un plus grand nombre d'éléments connus , elle peut acquérir , par le nombre d'observations qu'on peut faire commodément , & par les circonstances où l'on les fait , un degré de certitude ; il suffit de prendre la hauteur méridienne d'un des bords du Soleil , cette observation répétée quelques jours avant & après le solstice , tems auquel le mouvement du soleil en déclinaison est extrêmement lent , ne peut pas manquer de donner fort exactement la hauteur du Pôle.

On voit dans le mémoire de M. Garipuy , qu'il avoit en 1736 employé la pre-

32 MERCURE DE FRANCE:

miere de ces méthodes, avec cette différence, qu'il faisoit usage de la déclinaison connue de l'étoile polaire, en n'observant que sa hauteur inférieure, & en répétant la même opération sur des étoiles situées vers le midi, pour éviter les erreurs de l'instrument.

Il nous apprend que c'est selon les apparences, en 1700, que la hauteur du Pôle de cette Ville fut déterminée pour la première fois; le prolongement de la méridienne que M. Cassini exécutoit alors, lui donna occasion de perfectionner la Géographie de la France, en fixant par là la latitude & la position des principales Villes; eu égard à l'Observatoire de Paris. Se trouvant assez près de Toulouse, il ne voulut pas perdre l'occasion d'y faire les opérations nécessaires pour fixer cette latitude; il n'y prit qu'une seule hauteur du soleil & une seule hauteur de l'étoile polaire. Ces deux observations doivent se servir réciproquement de vérification, & elles donnent en effet, des hauteurs du Pôle, qui ne diffèrent que de huit secondes, quantité assez petite & qui ne prouveroit qu'un heureux hazard dans l'accord de ces deux observations uniques, sans la sagacité & l'habileté connue de l'observateur, mais par un oubli fâcheux cette observa-

tion fut comme inutile, la Ville de Toulouse, ainsi que M. Garipuy l'a fait très-judicieusement remarquer, est assez grande pour que la différence des lieux où l'on observe, puisse produire une minute dans la différence des latitudes; il falloit donc pour tirer de cette observation tout le fruit qu'on devoit en attendre, désigner le lieu précis où elle a été faite.

C'est ce qui déterminâ M. Garipuy dès son entrée à l'Académie, de répéter la même observation; ce projet si utile aux progrès de l'Astronomie étoit très-mal aisé à exécuter dans une Ville qui manquoit absolument d'ouvriers qui eussent la moindre teinture d'instrumens Astronomiques, & l'Académie encore naissante, sans aucun fond ni revenu, n'avoit pû se pourvoir ailleurs d'instrumens de ce genre. Tout autre que M. Garipuy se seroit rebuté, son zèle & son intelligence surmonterent tous ces obstacles, & vous venez d'entendre la description de l'instrument qu'il se procura.

De deux parties essentielles à son quart de cercle, le micrometre & le limbe*, l'une y manquoit absolument, & l'autre étoit d'une imperfection, dont il ne vous

* Il étoit de carton.

34 MERCURE DE FRANCE.

a donné qu'une foible idée, & dont le détail complet n'auroit servi qu'à relever le mérite de l'exactitude de ses observations.

M. Garipuy privé de secours, n'y suppléa que par un travail & une application opiniâtre & pénible. Il étoit aidé dans son travail par un de nos Membres *, dont l'Académie regrettera long tems la perte, & dont le zèle pour la Religion, à qui tout doit céder, nous a privés vraisemblablement pour jamais.

Le milieu de leurs observations leur donna $43^{\circ} 35' 54''$, pour la latitude de la tour du rempart où ils les avoient faites.

La différence de près d'une minute un quart qu'il y avoit entre la latitude fixée en 1700 par M. Cassini, & celle qu'ils venoient de déterminer, leur donna des soupçons sur la bonté de leurs observations; soupçons qu'ils ne furent pas à portée de vérifier faute de meilleur quart de cercle.

M. Maraldy de l'Académie des Sciences & qui est chargé de faire tous les ans la Connoissance des tems, dans laquelle sont comprises les latitudes de toutes les

* M. Dufourc, actuellement Curé dans le Diocèse de Viviers.

Villes du Royaume, tant celles qui sont dûes aux observations de cette Académie que celles qui sont dûes à d'autres, changea en 1745, celle de Toulouse, qu'il marqua comme M. Garipuy à $43^{\circ} 35' 54''$, précisément la même qu'il avoit conclue de ces observations faites en 1736. Nos Astronomes crurent d'abord que M. Maraldy leur avoit fait l'honneur d'emprunter leur résultat; mais ayant sçû depuis que MM. Cassini & Maraldy étoient venus à Toulouse au mois de Juillet 1739, & qu'ils étoient montés une seule fois au clocher de la Dalbade avec un quart de cercle, & d'ailleurs, la latitude de Toulouse marquée dans la Connoissance des tems étant notée d'une petite étoile, ce qui est la marque distinctive de celles qui sont dûes aux Astronomes de l'Académie de Paris, ils ne douterent pas que ces Mrs n'eussent fait sur le clocher de la Dalbade l'unique fois qu'ils y monterent, une observation qui leur avoit donné le même résultat, ou qu'ils n'eussent déduit cette latitude de la distance de cette Ville de quelque point de leur méridienne. Cet accord singulier & qui prouve la grande sagacité de ces Mrs, puisqu'il y a apparence qu'ils n'ont dû qu'à une seule observation ce qui avoit coûté bien des soins & des peines à nos

36 MERCURE DE FRANCE.

Astronomes, en ranimant la confiance de ceux ci par leurs premières observations, leur inspira un ardent désir de les confirmer par de nouvelles; pour cet effet, M. Garipuy profita du quart de cercle que l'Académie venoit d'acquérir des héritiers de M. l'Abbé de Ribaute, pour commencer au mois de Janvier 1751 des observations* pour fixer la latitude du jardin de cette Académie où il les faisoit; ces observations continuées jusques au solstice d'hiver 1752, lui ont donné, en employant la méthode des interpolations, $43^{\circ} 35' 47'' \frac{1}{2}$, & en réduisant cette latitude à la tour du rempart par la longueur des degrés du méridien connu, il a trouvé $43^{\circ} 36' 12'' \frac{1}{2}$ pour la latitude de cette tour, ce qui diffère de $18'' \frac{1}{2}$ de celle qu'ils avoient trouvé en 1736 avec le quart de cercle de bois.

Ceux qui savent combien l'imperfection des instrumens influe sur ces déterminations, ne peuvent qu'être surpris d'une différence aussi petite; elle pouvoit cependant être, ou beaucoup plus petite ou beaucoup plus grande, en faisant toutes les réductions nécessaires, e'est-à-dire, en tenant compte du mouvement des

* Elles consistoient à prendre tous les jours autant que le tems l'a permis, la hauteur méridienne du Soleil.

troiles en longitude, causé par la précession des équinoxes & de leur aberration ; mais tout calculé, M. Garipuy n'a plus trouvé que demi seconde de différence, ce seroit le cas de dire, que qui prouve trop ne prouve rien, s'il pouvoit y avoir de l'arbitraire dans ces calculs ; mais leur rigueur nécessaire & qui fait leur essence, a forcé M. Garipuy à se trouver d'accord avec lui-même, à demi seconde près.

On doit rendre ici au travail de M. Saige toute la justice qu'il mérite. Ce travail retrace la marche qu'il a tenue pour nous mettre à portée de profiter avec le plus grand avantage possible, d'un remède qui nous est donné immédiatement par la nature.

Dans tous les tems on a regardé le lait comme l'aliment le plus nourrissant & le plus aisé à digérer ; & quand le Médecin l'a employé pour rétablir les estomacs débilités, les tempérammens ruinés, les gens d'une constitution délicate ; elle a en cela imité la nature, qui fournit aux meres le lait pour nourrir leurs enfans, pendant tout le tems que la foiblesse de leurs organes les empêcheroit de digérer & de mettre à profit des alimens plus solides ; ce tems passé, la nature force les meres, en faisant tarir leur lait d'accoutumer leurs

§8 MERCURE DE FRANCE.

enfans à des alimens plus analogues à leurs visceres.

Il est cependant certain, & M. Sage vous l'a fait remarquer, qu'il y a des gens qui sont arrivés à une extrême vieillesse en n'usant que du lait; mais ce n'est pas là l'intention de la nature, & les premiers hommes que la providence guidait, chercherent en ouvrant le sein de la terre pour la fertiliser, à se procurer d'autres alimens dont elle leur indiquoit l'utilité.

Je ne m'éloigneraï pas cependant de l'idée de M. Sage, & je croirai volontiers avec lui, que le grand usage que faisoient du lait les premiers Patriarches, n'a pas peu contribué à les faire parvenir à cette extrême vieillesse qui nous étonne.

Il vous a fait voir que le lait de vache, celui de brebis & celui de chèvre, ont été les premiers dont les anciens ont fait usage, les modernes ont employé ceux d'ânesse, de jument & de femme; celui de chameau n'est connu que des seuls Arabes, qui en font leur principale nourriture. Le lait fourni par les mamelles n'annonce pas une conception décidée, & outre les exemples rapportés par M. Sage, les livres d'Histoire naturelle sont remplis de pareilles singularités.

Quoique plusieurs Chymistes aient fait des analyses du lait, le travail de M. Sage n'en a pas moins le mérite de la nouveauté, tant par la maniere dont il s'y est pris, que par le lieu où il l'a exécuté. Tout le monde sçait que le goût, les qualités & par conséquent les propriétés du lait varient selon les climats, & même selon les saisons; tant à raison des pâturages qu'à raison de la température; combien donc ne seroit-il pas à desirer qu'il y eût dans chaque Province des gens que l'amour de leur patrie portât à imiter le zèle louable de M. Sage ?

Les végétaux, les animaux & les minéraux fournissent plusieurs acides pour coaguler le lait, & séparer la sérosité de la partie blanche ou crémée, pourvû qu'on y employe le feu, & cette circonstance est d'autant plus remarquable que le tonnerre & les éclairs font coaguler le lait froid.

M. Sage a vû en gros le rapport des pesanteurs spécifiques de la partie séreuse & de la blanche des différens laits, puisque dans les uns la partie crémée a surnagé, dans les autres elle s'est précipitée vers le fonds, & dans quelques-uns elle a resté suspendue comme étant de même pesanteur spécifique; cette connoissance exacte

46 MERCURE DE FRANCE.

étoit au fond peu nécessaire, aussi a-t-il donné sa principale attention à la connoissance du rapport exact de leur volume. L'ordre dans lequel ils sont rangés, en égard à la quantité de sérosité qu'ils contiennent, font celui de femme, de jument, d'ânesse, de chèvre, de vache & de brebis*. Le Docteur James a obtenu par un autre moyen, le même résultat sur le lait de chèvre, de vache, de femme & d'ânesse, il n'a point operé sur celui de jument & de brebis, & nous devons à M. Sage seul, la connoissance des principes qui les composent.

La grande quantité de sérosité du lait de femme, en égard à la partie cremée, devroit étonner, si on ne sçavoit que la partie la plus nourrissante du lait est la sérosité; car il n'y a, dit *Cheyne*, dans le lait, que le petit lait doux & blanc, c'est-à-dire la sérosité, avec quelques particules, petites & légères du caillé, qui sont capables de passer par les orifices invisibles

* La partie séreuse est à la partie blanche selon son calcul, dans celui des femmes, comme 14 est à 1; dans celui de jument, comme $11\frac{1}{2}$ est à 1; dans celui d'ânesse, comme $10\frac{1}{2}$ est à 1; dans celui de vache comme 2 est à 1 dans celui de chèvre de même & enfin dans celui de brebis, comme 1 est à $1\frac{11}{7}$.

& étroits des vaisseaux lactés & de nourrir, & c'est en cela seul que consiste ce que le lait de femme, de jument, d'ânesse & de chèvre ont de nourrissant. Il semble donc que ce ne seroit pas tant à cette grande quantité de sérosité qu'on devoit attribuer la grande humidité qui abonde chez les enfans, & qui est le principe de leurs maladies, qu'à la surabondance & à la stagnation des humeurs pituiteuses qui dépendent uniquement de la mollesse excessive des parties solides, qui dans cet âge tendre ne peuvent imprimer un mouvement suffisant aux fluides, ni les faire entrer dans les plus petits vaisseaux capillaires; donc il s'ensuit évidemment que la circulation du sang & des humeurs, & surtout les excrétiens doivent extrêmement languir. Dans ces cas les suc non-seulement deviennent plus abondans, mais ils s'épaissent; or cette plénitude d'humours occasionne les stagnations, & interrompt le cours des fluides qui se corrompent, d'où naissent les maladies qui affligent les enfans, & dont on ne les délivre qu'avec peine.

La facilité avec laquelle le lait est coagulé par les acides, avoit été apperçue par les anciens, & comme ils sçavoient que rarement l'estomac est sans acides, puisque la

42 MERCURE DE FRANCE.

plûpart des alimens tant solides que fluides, contiennent une acidité qui subsiste particulièrement après la digestion, & qu'ils avoient connu les désordres que le coagulum pouvoit produire dans l'estomac, ils imaginèrent, sans doute pour y remédier, de faire la séparation de la sérosité & des parties butyreuses & caseuses; c'est cette sérosité séparée qu'ils ont appelée petit lait; ils ont par une infinité d'exemples démontré son efficacité, & ils en ont très expressement recommandé l'usage dans une très-grande quantité de maladies.

Cette sérosité est une portion choisie du lait, dans laquelle la liqueur aqueuse unit un sel doux & léger à une matiere mucilagineuse, grasse & subtile, c'est l'idée exacte qu'on a dû s'en former, sur ce que M. Sage en a dit dans son Mémoire; le détail circonstancié dans lequel il est entré, fait sentir combien il est essentiel de conserver à cette sérosité ce sel doux & léger qui le rend bénignement purgatif, ces parties nitreuses qui le rendent rafraichissant & propre à désaltérer, enfin cette matiere mucilagineuse, grasse & subtile qui en font une liqueur propre à humecter, amollir, relâcher & enveloper l'acrimonie saline des humeurs & des sucus corrosifs.

La maniere d'obtenir cette sérosité telle

que l'on vient de la détailler , mérite donc toute l'attention des Chymistes , & le Public doit sçavoir bon gré à M. Sage d'avoir fait sur cela des recherches aussi utiles que celles dont il vous a fait part dans son Mémoire.

On ne doit pas être surpris de le voir s'élever avec force contre l'usage du petit lait distillé , quand on a compris de quelle importance il est de conserver à cette liqueur ces parties balzamiques , mucilagineuses , grasses & subtiles ; ce remède que la nouveauté , la singularité , & peut-être la commodité a mis en vogue , bien loin de procurer les heureux & salutaires effets qu'on veut lui attribuer , doit même en certains cas , devenir nuisible : & en cela M. Sage ne dit rien de trop fort. La distillation n'en fait qu'une liqueur limpide , sans faveur , sans odeur , maigre , sèche , & peu propre à ramolir , humecter & relâcher ; je sçais même par ma propre expérience & par celle de plusieurs personnes , qu'elle dessèche le gosier & le palais. M. Sage n'a pas embrassé légèrement cette dernière opinion ; il n'a pas manqué d'autorités pour prouver avec quelle attention & quel soin il faut chercher à conserver au petit lait l'union & l'équilibre de toutes ces substances , & combien la dis-

44 MERCURE DE FRANCE

tilation est peu propre à ce dessein.

Il ne suffisoit point de détruire , il falloit édifier : & c'est aussi ce que M. Sage a fait dans la dernière partie de son Mémoire , où après avoir fait le détail de tous les acides qui peuvent servir à séparer la férocité du lait & avoir indiqué la manière de les employer , il paroît donner la préférence à la fleur de Chardonelle ; il est certain que ce petit lait a un goût bien différent & bien meilleur que celui qu'on fait avec la crème de tartre , qui a toujours un goût âcre & amer ; c'est ce dernier acide que l'on employe communément à Montpellier.

La dernière épreuve de comparaison à laquelle M. Sage a soumis le petit lait distillé , le petit lait ordinaire ne laisse aucun doute sur la préférence qu'on doit à ce dernier ; la teinture du résidu après l'évaporation du premier , a rougi celle de tournesol & de sirop violet : on sçait qu'il n'a pû le faire qu'à raison des parties alcalines ou vitrioliques qu'il contenoit ; la teinture du résidu du dernier n'a laissé appercevoir aucun phénomène qui puisse lui faire soupçonner aucun caractère d'alkali ; M. Sage croit qu'il y a de l'acide nitreux dans la matière jaunâtre que lui a fourni l'évaporation de son petit lait , il se pro-

pose même de chercher en quelle proportion il y est. Il n'est pas en cela d'accord avec M. James qui dit formellement qu'il n'y a aucune espèce d'acide dans le lait (peut-être y est-il si enveloppé que ce Docteur n'a pû l'y découvrir.) Il assure que ni le goût ni l'instillation dans l'œil, n'indiquent point qu'il contienne quelque matière acide, ou alkaline, ou saline, & que quelque alkali fixe ou volatil que l'on mêle avec le lait chaud, il ne fait aucune effervescence qui marque de l'acidité; cependant il cite *Mesué*, Médecin Arabe, qui dit que le petit lait de chèvre a quelque qualité nitreuse qui émeut doucement le ventre, le lâche & n'y laisse aucune acrimonie,

Il y a apparence que la masse grasse trouvée par M. Geoffroy, le sucre de lait de M. Sage, la matière soliforme du Comte de Lagaraye, le sel du lait de Neuf-Châtel, & la matière greumeuse de M. James ne sont qu'une même matière donnée par l'évaporation; & il est à craindre que cette opération ne dégraisse trop le sel essentiel du lait: je crois même qu'il est infiniment plus sûr de nous en tenir à la méthode indiquée par M. Sage.

La découverte des monumens qui ont fait le sujet du Mémoire dont M. Martin

46 MERCURE DE FRANCE.

de S. Amand vient de vous faire part, n'est pas aussi précieux qu'on l'espéroit. Ce sçavant n'a rien trouvé de rare ni de considérable dans les Médailles qu'il a examinées.

DE
NOUVELLE IMITATION

D'une Epigramme de Buchanan.

In Zoilum.

*Frustra ego te laudo , frustra me , Zoilo , laudis ;
Nemo mihi credit , Zoile , nemo tibi.*

DAns les accès de sa verve caustique
Damon m'appelle un misérable Auteur,
Qui n'eut jamais , & n'aura de Lecteur ;
Par tout je crie , ah l'excellent critique ,
Le bel esprit , & le charmant rimeur !
Mais quel destin est comparable au nôtre ,
On ne nous croit ni l'un ni l'autre.

D. S. D.

Auteur d'un Conte mis dans le Mercure en 1730 , & attribué à l'Abbé de Grecourt , par l'Editeur de ses prétendus ouvrages. (pag. 35. du premier Vol.) Il l'a intitulé l'Avocat docile.



DISCOURS

Qui a remporté le Prix, par le jugement de l'Académie des Jeux Floraux, en l'année 1753, sur ces paroles : Combien les Sciences sont redevables aux Belles-Lettres. Par M. l'Abbé Forest, de Toulouse, Bachelier de Sorbonne.

L'ESPRIT d'analyse & de calcul ré-
gne avec tant d'empire dans notre
siècle, que toute étude qui n'a pas quel-
que rapport aux Sciences exactes, passe
en général pour inutile : l'étude même des
Belles Lettres a souffert d'une opinion si
dangereuse ; il semble que pour leur in-
sultier avec moins de ménagement, on ait
mis sur leur compte la frivolité de quel-
ques-uns de leurs élèves, & qu'on ne dai-
gne plus se souvenir de ce qu'elles ont fait
& de ce qu'elles peuvent faire en faveur
de toutes les Sciences.

Oubli funeste, que les Sçavans eux-
mêmes devoient prévenir, puisqu'il nous
replongeroit infailliblement dans la Bar-
barie !

Mais rassurons-nous : tandis que les
Belles-Lettres auront des disciples zélés

48 MERCURE DE FRANCE.

pour réclamer leurs droits, & des tribunaux éclairés pour venger leurs querelles, les traits de leurs ennemis seront émouffés : en vain leur reprocheront-ils de se borner uniquement à une connoissance superficielle des bons Auteurs, à une habitude acquise de juger d'un Vers harmonieux ou d'une Période soigneusement arrondie, & de n'être bonnes qu'à amuser notre jeunesse ou à nous délasser d'une occupation plus sérieuse.

De semblables reproches dégradent bien plus ceux qui les font, que l'Art qu'ils attaquent.

Quel tort feroit-on à la Géométrie de publier que tout son Art consiste à mesurer des lignes & des surfaces ? Qui ne voit que ces lignes & ces surfaces ne sont à l'égard du Géometre que des espèces de termes pour se reposer dans le pénible chemin de la vérité qu'il poursuit ? Les expressions & les périodes sont à l'égard du Littérateur ce que sont les lignes & les cercles pour le Géometre : La vérité des idées avec leurs rapports, & la justesse du raisonnement sont l'unique & le premier fondement des opérations de l'un & de l'autre (a.)

(a) S'il est vrai, comme on n'en sçauroit douter, que les Orateurs & les Poètes doivent com-
Que

Que les détracteurs des Belles-Lettres remontent donc à leur origine, qu'ils considèrent la multitude d'objets intéressans qu'elles embrassent, & ils auront pour elles l'estime & la reconnoissance qu'elles méritent : mais incapables d'en apprécier les beautés fines & délicates, ils aiment mieux les avilir que de les cultiver ; ils dédaignent de sacrifier aux graces pour assujettir tout à leurs méthodes, à leurs règles & à leur compas. Ingrats ou aveugles qu'ils sont, qu'ils apprennent & qu'ils n'oublient jamais que la lecture des Historiens, des Orateurs & des Poètes dispose nécessairement toutes les facultés de l'es-

mander à toutes les Puissances qui font mouvoir le cœur humain, & qu'ils doivent assortir toutes les parties de leur ouvrage aux divers sentimens qu'ils veulent y faire naître ; s'il est vrai qu'une Pièce de Théâtre consacrée à l'amusement ainsi qu'à l'instruction du Public, exige dans l'art de manier les passions ou les ridicules des hommes, autant de combinaisons de choses éloignées & opposées qu'en exige la résolution des problèmes les plus difficiles ; ne faut-il pas que le Poète & l'Orateur, pour maîtriser ainsi les esprits & les cœurs, épurent leur raison & forment leur jugement sur des principes aussi solides, & par des réflexions aussi étendues que le Géometre qui découvre la cause motrice des corps, qui en calcule les effets, & qui paroît n'exercer son empire que sur la matiere.

C

prit à l'étude des Sciences ; que sans le secours des langues, de la critique & de l'histoire, elles seroient encore dans les ténèbres ; & qu'elles sont enfin redevables de la rapidité de leurs progrès à cet art de s'exprimer avec élégance & avec pureté, qui n'appartient qu'aux Belles-Lettres.

IMAGINER, se ressouvenir, réfléchir, telles sont les principales facultés qu'on doit regarder comme le premier mobile des opérations de notre ame, & comme la source de toutes ses connoissances : réduite aux seules idées (a) qui lui viennent des sens, elle perdrait entierement l'usage de ses facultés naissantes, si on ne les exerçoit de bonne heure par des objets faciles & agréables qui piquent son attention, & qui développant peu à peu ses ressorts, la préparent insensiblement aux travaux des Sciences.

Mais ce n'est que dans les Belles-Lettres qu'on peut trouver ces objets. L'amusante variété de l'Histoire, les mouvemens impétueux ou pathétiques de l'Eloquence, la douce harmonie de la Poësie, les traits vifs & frappans, les beautés naïves & touchantes qu'elles pro-

(a) V. Locke, *Essai sur l'entendement humain*.

diguent dans tous les genres, sont les charmes les plus propres à nous rendre attentifs, & le moyen le plus prompt pour nous remplir de signes & d'idées.

On a vû, je le sçais, quelques génies impatiens & intrépides diriger leurs premiers pas sans aucun de ces secours, dans l'immense carrière des Sciences, & néanmoins en approfondir les secrets, ou même en reculer les limites; mais l'heureux essor d'une aigle rapide, qui du premier vol atteint les Cieux, doit-il nous faire entreprendre une course téméraire? & ne peut-on pas présumer que ces rares génies auroient porté encore plus loin leurs découvertes s'ils avoient commencé par l'étude des Belles-Lettres? Quoiqu'il en soit, jugeons-en par l'expérience & par le caractère de l'esprit du commun des hommes: s'il en est quelqu'un qui, favorité du Ciel, soit d'abord capable d'une forte application, & que les obstacles élèvent & fortifient, presque tous succombent sous le poids de ces mêmes obstacles, & demandent qu'on ménage par degrés, & qu'on surprenne, pour ainsi dire, leur attention fugitive.

Si donc avant d'avoir essayé nos forces sur des sujets à notre portée, avant d'avoir rassemblé un grand nombre de signes

52 MERCURE DE FRANCE.

& d'idées, nous avons l'imprudence de nous montrer dans le champ aride des Sciences, leur sécheresse, leur langage bizarre ne formeroient en nous aucune liaison d'idées, ou les formeroient si légères qu'elles s'effaceroient d'abord; de sorte qu'en étant bientôt dépourvûs, nous nous épuiserions en fausses combinaisons, en conséquences vagues, & nous serions en proie à toutes les erreurs. Que de génies se sont éteints ainsi, faute d'une nourriture analogue à leur disposition, & pour ne s'être pas préparés à la triste exactitude des Sciences par les objets attrayans des Belles-Lettres! elles seules peuvent fixer notre attention sans aucun effort.

Dès qu'elle est fixée, nous nous rappelons aisément les signes des idées auxquelles ils sont liés, & par-là (a) leur liaison devient si forte qu'elle fait subsister, en l'absence des objets, les impressions qu'ils ont occasionnées. Notre imagination & notre mémoire commençant à s'exercer de la sorte, les signes que celle-ci rappelle, & les idées que celle-là réveille, retirent l'ame de l'espece d'engourdissement où elle languissoit, & lui donnent la faculté de réfléchir, c'est-à-dire de

(a) V. l'Essai sur l'origine de nos connoissances. 2

se replier sur ses idées, de les distinguer, de les combiner & de les modifier à son gré.

Mais pour mieux sentir encore de quelle manière la lecture des Historiens, des Orateurs & des Poètes nous dispose à l'étude des Sciences, il suffit de dévoiler la nature de leur art.

Qu'est-ce que l'Histoire ? Le tableau de ce qu'il y a de plus intéressant sur la Religion & sur les Loix, sur les mœurs & sur les coutumes des peuples, sur la succession & la révolution des Empires, sur la naissance & les progrès des Arts & des Sciences : or une telle peinture nourrit notre curiosité naturelle, étend, presque à notre insçu, la sphère de nos idées, nous fait acquérir des vûes générales, & découvrir une infinité d'objets & de rapports dont la combinaison nous rend plus accessibles à ce qui est nouveau, & plus capables d'embrasser beaucoup d'idées à la fois sans les confondre.

Lorsque l'Historien nous présente un fait clairement discuté, & qu'il démêle avec adresse les sombres replis de la politique, nous apprenons à remonter avec lui des effets à leurs causes, à rapprocher les conséquences des principes, & à considérer les êtres dans leurs rapports mu-

54 MERCURE DE FRANCE.

uels : s'il nous trace le caractère d'un Héros , s'il nous peint fidèlement ses vertus & ses vices , ses succès ou les revers , nous nous accoutumons peu à peu , en portant notre jugement sur les actions des hommes , en pénétrant les motifs secrets qui les animent , à les comparer , à les apprécier , à raisonner ensuite sur des sujets plus compliqués , & à discerner plus facilement le vrai d'avec le faux : quel exercice , quelle étendue & quelle ouverture pour les Sciences de telles opérations ne donnent-elles pas à l'esprit ! mais il n'en acquiert pas moins par l'étude de la Poësie & de l'Eloquence.

Le Poëte , dont le but est d'instruire en amusant , n'épargne rien pour captiver notre imagination , soit par des traits de feu qui décelent le vif transport qui l'inspire , soit par une fidèle imitation de la nature , tantôt par des sentimens agréables , tantôt par des fictions ingénieuses.

L'Orateur , qui tâche d'émouvoir afin de persuader , déploie à cet effet tous les mystères de son art ; figures hardies , images riantes , jeu des passions , il met tout en usage pour toucher & pour plaire.

Mais l'un & l'autre viendroient difficilement à bout d'insinuer la vérité dans nos ames , s'ils n'en faisoient des peintu-

tures sensibles, s'ils ne s'attachoient sur tout à charmer nos oreilles par la beauté, le nombre & l'harmonie de l'expression : c'est par ce moyen qu'ils préviennent le dégoût, qu'ils ménagent la foiblesse de notre esprit, & qu'ils lui procurent la facilité de concevoir les choses qu'ils expriment.

A mesure que cette facilité s'augmente ; ce qu'on lit s'imprime plus profondément dans la mémoire ; on prend, sans s'en appercevoir, l'habitude de diviser ou de réunir ses idées ; notre esprit est plus susceptible de toutes les formes ; il s'enhardit peu à peu à suivre l'ordre sensible ou secret des ouvrages du Poëte ou de l'Orateur ; car leur marche ne se manifeste pas toujours comme celle du Géometre : ils la déroberent souvent sous le dehors d'une liberté parfaite, & notre curiosité n'en est que plus irritée. La délicatesse d'une pensée échappe t-elle à nos premiers regards ? Nous sommes forcés, pour la sentir & pour en appercevoir la vérité, de l'envisager sous toutes ses faces, & en cherchant ainsi à découvrir ce qu'il y a de beau, de fin & d'agréable dans chaque sujet, nous acquérons cette sagacité & ce discernement si nécessaires dans l'étude des Sciences ; notre raisonnement s'aiguise & se

rectifie , parce que le goût & les passions des hommes ont une logique qui leur est propre ; mais comme ses principes & ses opérations sont plus difficiles à saisir & à suivre que ceux de la logique du Philosophe , quand notre esprit s'est exercé sur les matieres de goût , nous n'en avons que plus de dextérité à manier les armes de la Philosophie. Il est évident que notre imagination s'étend aussi & se fortifie davantage : mais qu'on ne croye pas qu'elle nuise à l'étude des Sciences ; ce tems n'est plus où elle étoit regardée comme le contraste de la vérité ; il est beau de voir un Sçavant du premier ordre vaincre ce préjugé.

(a) *L'imagination, s'écrie t-il, n'agit pas moins dans un Géometre qui crée que dans un Poëte qui invente : le premier, lors même qu'il analyse & qu'il dépouille son sujet, en a autant de besoin que le second, lorsqu'il le compose & qu'il l'embellit.*

La facilité qu'elle a en effet de réveiller nos perceptions en l'absence même des objets , & de dérober certaines qualités aux uns pour en orner les autres , nous invite , nous dispose à concilier ensemble les idées les plus étrangères , & fournit des matériaux à la réflexion , qui réagissant à

(a) *V. Préf. Encyclop.*

son tour sur la mémoire & sur l'imagination même , concourt de concert avec elles à nous donner la puissance de considérer le fond de nos pensées , de pénétrer , de percer jusques à la racine des vérités , de généraliser les faits & de les lier ensemble par la force des analogies , d'épier , de comparer la nature dans ses grandes opérations , de parcourir enfin & de perfectionner les branches innombrables de toutes les Sciences.

C'est donc à cette partie intéressante des Belles-Lettres , l'Histoire , la Poësie & l'Eloquence , qu'il est réservé de former l'homme tandis qu'il n'a , pour ainsi dire , que les organes de la vie ; elles le pétrissent de nouveau , jettent en lui le germe d'une foule d'idées proportionnées à sa foiblesse , étendent toutes les facultés de son ame en les exerçant , & l'introduisent ainsi dans cette école magnifique où l'on entend la voix des Platons , des Aristotes , des Plines , des Bacon & des Leibnitz. Cependant leur voix , toute éclatante qu'elle est , ne seroit pour lui qu'un vain son , tandis qu'il ignorerait leur langage , & qu'il seroit hors d'état de sentir le prix de leurs leçons par ce moyen de la critique & de l'histoire de chaque Science.

58 MERCURE DE FRANCE.

Les Sciences furent d'abord dans une espèce de létargie , & leur perfection est le fruit des réflexions profondes des plus beaux génies de toutes les nations & de tous les siècles. Les travaux de ces grands hommes doivent donc servir de fondement à notre étude ; le terme où ils se sont arrêtés nous marque celui d'où nous devons partir (a).

(a) Si l'on connoissoit bien à fond les ouvrages des Anciens, on verroit qu'en tâtant les différentes manières d'expliquer le système de l'univers, ils ont entrevû la plupart des hypothèses des Modernes, & que ce que le vulgaire regarde comme de nouvelles découvertes ne sont quelquefois que le développement ou l'extension de celles qui avoient été déjà faites.

On sçait, par exemple, que trois cens ans avant l'Ère Chrétienne, Aristylle & Timocharis avoient observé la déclinaison des étoiles fixes : que dès le tems de Thalès on pratiquoit dans la Grece les deux manières d'observer la latitude & par la hauteur méridienne du Soleil, & par la distance des étoiles au Pôle du monde, &c.

On sçait que les Pythagoriciens croyoient que notre terre & les Planètes tournent sur un centre commun en tournant sur elles mêmes ; que Cléanthe & Hicetas de Syracuse expliquoient, par le mouvement de rotation, le mouvement apparent des Astres & du Ciel ; que Platon dit la même chose dans son Timée ; qu'Aristarque & quelques autres avoient pensé que le Soleil étoit immobile au centre du monde, & que les étoiles fixes étoient autant de soleils ; que Leucipe & Démocrite con-

Mais comment établir ce commerce , qu'il nous est si nécessaire d'entretenir avec eux , si les Langues dans lesquelles ils ont écrit ne nous sont familières ?

De toutes celles qui ont été en usage depuis le siècle d'Homere jusqu'à nous , il n'en est point à qui les Sciences soient plus redevables qu'à la langue des Grecs , soit qu'ils les ayent cultivées avec plus de succès , soit parce que cette langue l'emporte sur toutes les autres par son énergie , par sa précision & par son abondance.

noissoient les tourbillons de Descartes ; que les Chaldéens regardoient les Cometes comme de véritables Planettes ; qu'au tems de Plutarque les Astronomes soupçonnoient déjà que les taches de la Lune étoient des mers , des vallées &c.

Le Miroir d'Archimede n'est-il pas la source des expériences que l'on fait sur les glaces au Jardin Royal ? Ce qu'on lit dans Diodore de Sicile au sujet des Fours d'Egypte a sans doute inspiré à M. de Reaumur de faire éclore les poulets , &c. & peut être que M. Newton a trouvé l'idée de sa mystérieuse attraction dans un Fragment du Philosophe Empédocle , &c. Ce Phénomene singulier , qui occupe aujourd'hui la plupart de nos Physiciens , étoit il absolument inconnu aux Anciens ? Non , sans doute. Il seroit presque impossible de faire quelque découverte importante qui n'ait été préparée , indiquée ou entrevue par les Anciens.

V. les Mém. de l'Académie , Tome 16.

C vj

60 MERCURE DE FRANCE.

Les Mathématiques & les différentes parties de la Physique (*) empruntent d'elle la plupart des mots qu'elles emploient, & dont l'intelligence est souvent ce qu'il y a de plus rebutant pour ceux qui ne l'ont pas étudiée; elle fournit encore des noms aux plantes les plus rares, aux animaux, aux minéraux qu'on connoît à peine, aux nouvelles façons d'opérer, aux instrumens & aux machines qu'on invente.

Frappés de tous ces avantages, les Romains, ce peuple si avide de gloire & si éclairé sur les moyens de l'acquérir, s'adonnerent à l'étude du Grec dès qu'il voulurent entrer dans le sanctuaire des Sciences.

Cette langue enrichit bientôt & perfectionna la leur, qui devint à son tour la langue universelle des Sçavans de l'Europe, & qui le seroit encore aujourd'hui si les François, par des ouvrages immortels, n'avoient forcé les nations voisines d'adopter leur langue: ils ont, non-seulement créé dans presque tous les genres, ils ont encore traduit les meilleurs Auteurs d'Athènes & de Rome; & c'est sans doute le nombre de leurs Ouvrages & la beauté de leurs Traductions qui ont fait soutenir à

(*) V. les *Mém. de l'Académie*, Tom. 130.

quelques Modernes, que nous pouvions nous dispenser d'étudier les sciences dans leurs sources, & qu'elles n'avoient plus besoin du secours des langues, comme s'il n'y avoit pas encore plusieurs ouvrages anciens à traduire, où l'on puiseroit peut-être des découvertes utiles, & comme si les traductions les plus fidèles n'étoient pas presque toujours imparfaites : quand même on supposeroit que celles que nous avons, sont exactes & suffisantes pour notre siècle, ce qui seroit sujet à beaucoup de discussions, & qui ne prouveroit pas moins combien les Belles-Lettres ont été utiles aux Sciences, peut-on se promettre que les variations continuelles de la Langue Françoisé ne les rendent pas insuffisantes pour la postérité ? Et si par l'ignorance des Langues on étoit réduit dans la suite à se contenter des premières Traductions ou à les rajeunir, qui seroit en état de discerner les meilleures, ou quels traits (a) de l'original conserveroient une copie faite d'après une autre copie ? Il importe donc aux progrès des Sciences qu'il y ait dans tous les siècles des Littérateurs capables, non-seulement de traduire les Anciens, mais encore de juger & de critiquer leurs ouvrages.

(a) V. les Mém. de l'Académie, Tom: 162.

62 MERCURE DE FRANCE.

La critique naquit du sein même des langues , & concourt également avec elles à la perfection des Sciences.

L'injure des tems , l'ignorance , l'inattention des Copistes ou des Typographes avoient si fort défiguré la plûpart des textes & tellement obscurci les ouvrages des Sçavans de l'antiquité , qu'ils n'étoient plus qu'un amas prodigieux & informe d'idées , de vérités & d'erreurs , dont le débrouillement sembloit impossible : mais la critique paroît le flambeau à la main , appuyée sur le génie de l'Histoire ; elle parvient à force de discussion & d'examen , à déchirer le voile qui rendoit les Sciences impénétrables , elle renverse les monumens que l'opinion des hommes respectoit le plus , remonte aux premières sources , distingue les ouvrages légitimes des apocrifes, trace des règles certaines pour reconnoître leur authenticité , interprète ou restitue les passages obscurs ou mutilés , & redonne ainsi de l'éclat à ce qui étoit terni ou inconnu , & de l'autorité à ce qui étoit incertain.

Conduits par elle , ceux qui descendirent ensuite les premiers dans le labyrinthe des Sciences n'eurent pas besoin d'autre fil pour s'y retrouver ; sa marche les avertit de peser les probabilités , d'appré-

cier les vraisemblances , de ne pas confondre les espèces , de laisser chaque chose dans la sienne , & de prendre dans cette espèce les principes particuliers propres à chaque sujet ; elle leur enseigna la manière de séparer ce qu'il y a de propre & de réel dans les objets d'avec ce qu'il y a d'étranger & d'arbitraire ; elle leur apprit enfin à s'affranchir des préjugés , à écarter les questions inutiles ou insolubles , à se mettre en garde contre les hypothèses & les systèmes , les paradoxes & les erreurs sçavantes qu'on reçoit si souvent comme des vérités.

Que ne puis-je franchir l'immense intervalle des tems & des lieux pour retracer ici dans toutes ses circonstances le triste esclavage sous lequel gémissaient les Sciences avant la renaissance des Lettres ? On ne révoqueroit plus en doute les grands avantages que l'étude des langues & de la critique leur a procurés ; mais un détail aussi vaste passeroit les bornes prescrites à cet ouvrage.

Toutefois , comme le dit un grand homme , quoiqu'un voyageur ne puisse pas mesurer en entier toutes les pyramides d'Egypte , doit-il se priver d'y jeter un coup d'œil ?

Pour ne parler donc ici que des Scien-

64 MERCURE DE FRANCE.

ces les plus nécessaires à l'homme, je veux dire la Morale, la Théologie, la Médecine & la Jurisprudence, je n'en vois aucune qui ne se ressentît plus ou moins de la barbarie de ces tems malheureux.

Quelque incorruptible que soit la morale, elle n'en fut pas plus à l'abri de la dépravation du goût, du moins s'il faut en juger par l'histoire des mœurs de ces siècles : eh ! comment auroit-elle conservé sa pureté parmi des hommes, dont l'ame n'avoit pas été élevée au grand, & rendue sensible aux attraits de la vertu par la culture des lettres.

On ne traitoit alors dans le petit nombre d'écoles (a) qu'il y avoit, que des questions générales sur la fin du bien & du mal, sur le souverain bien & sur la liberté, au lieu d'approfondir les principes des actions & des vertus humaines, au lieu de donner, à l'exemple de Platon, des règles particulières pour la conduite de la vie, ou de puiser dans la saine Théologie une doctrine infiniment plus importante & plus sublime que celle de Platon.

Mais le théologien elle-même étoit dans un état plus déplorable; ceux qui

(a) *Éclésiaste de M. de Fleury.*

Penseignoient, bien peu versés dans les Langues & dans l'Histoire, à cause de la rareté ou de l'infidélité des textes, ne pouvoient avoir l'intelligence des Peres & de l'Écriture Sainte, qui est la base de cette science.

(a) Ils croyoient que pour exercer leurs disciples à combattre les ennemis de la Foi, il falloit examiner toutes les subtilités que la raison humaine pourroit suggérer, & prévenir les objections des esprits inquiets. Leur jargon barbare & les questions vainement curieuses qu'ils agitoient en imposoit au vulgaire, & ils abusoient impunément de la Dialectique & de la Métaphysique d'Aristote, qu'ils ne connoissoient que par le Commentaire des Arabes.

C'est aussi par les ouvrages de cette Nation sur la Médecine que l'on s'instruit, ou plutôt que l'on s'égara dans l'art utile & dangereux de conserver la santé des hommes.

Les absurdités dont les Arabes avoient infecté la Physique, réduisirent la Médecine à n'avoir d'autre fondement que des raisonnemens généraux sur les (b) qualités

(a) V. le Choix du Traité des Etudes de M. de Fleury.

(b) Ibidem.

occultes, sur le tempérament des quatre humeurs, & à n'employer d'autre remède que ceux qu'on tenoit des Juifs, ou quelques pratiques superstitieuses qui se conservoient religieusement dans les familles. Les Médecins ignoroient alors que pour guérir les maux présens il faut sçavoir les prévenir & en connoître la source; ils ressembloient aux Jurisconsultes de leur tems, qui faute de chercher des Loix dans la nature des choses pour les appliquer aux cas particuliers, n'emploierent que des remèdes vagues contre l'injustice sans songer à en arrêter la source, & qui inventerent tant de formalités inutiles à la solidité des jugemens.

Le Code & le Digeste avoient déjà reparu en Italie; mais l'ignorance des Langues & de l'Histoire obligeoit ceux qui vouloient en expliquer le texte, de l'accabler de sommaires & de gloses, auxquelles ils mêloient souvent des étimologies insensées & des fables ridicules; de sorte que la Jurisprudence civile étoit livrée à toutes les disputes de l'école & aux opinions des Docteurs, qui pour n'avoir pas assez creusé les principes de la morale & de l'équité, avoient en vûe leur intérêt particulier plutôt que le général.

La Jurisprudence Canonique n'étoit pas

mieux traitée ; le relâchement de la discipline de l'Eglise avoit affoibli l'observation des anciens Canons , & le peu de zèle qu'on avoit à les pratiquer diminua aussi le soin qu'on devoit avoir à les conserver dans toute leur correction : ils étoient confondus avec quantité de passages des Pères , qui ne devoient point avoir force de Loi , & ces Décrétales fameuses attribuées pendant si long-tems aux premiers Papes , qu'on a enfin reconnu être l'ouvrage d'un Moine du douzième siècle , seront un témoignage authentique & immortel de ce que doivent les Sciences à l'étude des langues & de la critique.

Tel étoit , à peu de chose près , l'état des autres Sciences , qui pour être moins essentielles à l'homme , n'en sont pas moins utiles à la Société. Lorsqu'après la prise de Constantinople quelques Grecs apportèrent en Europe, avec les Livres de leur Nation , le goût des bonnes études & de la saine Littérature , on eût dit dès-lors qu'un génie bienfaisant étoit descendu tout à coup de la voûte éthérée , pour dissiper cette longue nuit où les Sciences avoient été éclipsées , & débrouiller le cahos où elles auroient resté peut-être à jamais confondues , si les Littérateurs ne s'étoient empressés à l'envi de fouiller

dans la poussière des Bibliothèques , pour y rallumer le feu sacré qui s'étoit éteint , & de donner par le secours des langues & de la critique , une nouvelle existence aux ouvrages de l'antiquité (a).

Ainsi se renouvella l'Histoire générale , où les grands Capitaines , au défaut des ouvrages particuliers sur la Tactique , apprirent l'art funeste d'attaquer ou de défendre les Places , de disposer un camp & de ranger une armée en bataille ; où les sages Ministres s'instruisirent des divers changemens arrivés sur la scène du monde , des intérêts des Princes , du caractère des Peuples & de toutes les passions qui font agir la politique ; où le Législateur enfin , connut les abus qu'il avoit à corriger , les inconveniens à prévenir , & pu fit des loix conformes à l'humanité , au climat & au bonheur des nations.

(a) Combien de pratiques nécessaires aux Sciences se sont perdues , dont les anciens Auteurs ont conservé quelque trace , & qu'on est plus sûr de retrouver lorsqu'on sçait qu'elles ont été connues ! Combien d'idées utiles & précieuses , qui ayant été jettées au hasard , sans aucune liaison entre elles , soit dans les écrits des Philosophes Grecs ou dans les Historiens , soit dans les allusions d'un Poëte ou d'un Scholiaste obscur , ont pu donner naissance aux plus heureuses découvertes.

V. les Mém. de l'Acad. Tom. 16.

Ainsi se forma l'histoire particulière de chaque science, qui nous sert de boussole pour nous guider sûrement dans l'étude des Sciences en général; car il en est du Sçavant comme du Pilote, son naufrage est certain s'il ne connoît les écueils où les uns ont échoué & la route qui a conduit les autres au port.

A quelles erreurs ne s'exposeroit pas un Théologien qui ne se seroit pas instruit dans l'Histoire Ecclésiastique des divers sentimens que les hommes ont eu de Dieu, des différens cultes & des cérémonies de la Religion, des persécutions, des schismes, des hérésies & des changemens de la discipline?

Quels progrès pourroit faire dans les Mathématiques & dans la Physique celui qui après avoir étudié les ouvrages d'Euclide & d'Archimede, ou de Pithagore & d'Hypocrate, n'auroit pas suivi de siècle en siècle la marche des Sciences, & qui ignorerait les différentes révolutions qu'elles ont essuyées dans tous les lieux?

Il est aisé d'appliquer ce raisonnement au reste de ces Sciences, & l'on reconnoîtra l'importance des services que leur ont rendu les Littérateurs, lorsqu'ils ont consacré leurs soins & leurs veilles à recueillir les divers systèmes, les opinions, les procé-

70 MERCURE DE FRANCE.

des & les méthodes des Sçavans anciens & modernes , lorsqu'ils ont ramassé leurs sentences , souvent même analysé leurs ouvrages , & qu'ils sont entrés dans le détail de leurs travaux , de leurs succès & de leurs actions.

Une telle histoire abrège les recherches , ranime l'émulation , enflamme le courage , rabbaïsse en même tems cette présomption si ordinaire aux Sçavans (a) en lui rappelant qu'il a eu des pareils & que ses pareils se sont trompés , peut ouvrir certaines voyes détournées de la voye ordinaire , & jeter certaines semences de découvertes qu'on n'autoit pas enfantées de soi même. N'est-ce pas d'ailleurs contribuer à leur (b) développement que de les annoncer , que de faire sentir comment on a deviné les secrets de la nature , & de les mettre à portée de tous les esprits ? C'est principalement l'art d'y réussir que la plupart des Sçavans ont crû indigne de leur application : plus ambitieux de produire que de communiquer leurs idées , ils semblent méconnoître le talent d'écrire avec élégance & avec pureté , auquel les Sciences doivent néanmoins la rapidité de leurs progrès.

(a) *V. les Oeuvres de M. de Font. Tom. 5.*

(b) *V. l'Hist. Critique de la Philosophie.*

LA parole, dit un Ancien, est le flambeau de l'ame. Quelque exactes, quelque justes que soient nos idées, elles ne sçauroient se montrer si elles n'étoient revêtues de mots propres, d'épithètes choisies, & de tous les agrémens nécessaires à en faire ressortir l'analogie & la vérité. Ce principe, incontestable à l'égard de tout ouvrage d'esprit en général, acquiert encore un nouveau degré de force à l'égard des ouvrages sur les Sciences; plus elles sont abstraites, plus celui qui les médite semble avoir besoin d'un style pur ou élégant pour se rendre intelligible.

Mais le moyen de convaincre leurs partisans outrés, que cette pureté & cette élégance, qui sont l'appanage des Littérateurs, & qu'on ne daigne pas leur disputer, contribuent le plus à accélérer les progrès des Sciences? Comment persuader à un Philosophe orgueilleux de descendre du faite de ses méditations, pour choisir dans les trésors des Belles Lettres une expression noble ou une tournure ingénieuse? Quoi donc, la vérité toute nue n'a-t-elle pas la puissance de nous captiver malgré nous, & les merveilles ou les secrets de la nature ne sont ils pas assez intéressans par eux-mêmes, sans qu'ils aient recours à une parure étrangère? Oui, si tous

72 MERCURE DE FRANCE.

les hommes étoient des Newtons ou des Pascals.

Mais en vain voudroit-on se le dissimuler, les Sciences toutes pleines qu'elles sont de vérités & de merveilles, paroissent si froides, si desséchées, qu'à moins d'un attrait particulier, on ne sçauroit les envisager dénuées de tout ornement. Faut-il donc être surpris qu'elles aient effrayé & dégoûté pour jamais tant de bons esprits, qui y auroient fait peut-être les plus grands progrès si elles s'étoient montrées à eux sous des dehors moins austères? Mais au premier abord d'une étude qui avoit tout l'appareil d'un supplice, ils ont crû être des esclaves qu'on vouloit punir, plutôt que des hommes qu'on vouloit instruire.

Ne nous flattons point, nous sommes presque toute notre vie semblables à des enfans que les moindres difficultés découragent, & à qui il faut adoucir l'amertume des leçons qu'on leur fait, ainsi que des remèdes qu'on leur présente.

C'est pourquoi les Philosophes (a) de l'ancienne Grece qui ont pénétré les mystères des plus hautes Sciences, n'annoncèrent jamais leur doctrine qu'en Vers, per-

(a) *Thalès, &c. Empédocle.* C'est le modele que Lucrece s'étoit proposé.

suadés

suadés que les figures Poétiques & cet enchaînement de paroles harmonieuses rehausseroient l'éclat de la vérité & la graveroient plus aisément dans la mémoire (a).

Pour s'être écartés d'une si sage méthode, ceux (b) qui écrivirent ensuite sur les Sciences, les rendirent sèches & rebutantes, & elles ne regagnerent leurs avantages que lorsqu'il s'éleva à Athènes & à Rome de vastes & de puissans génies (c), qui tout à la fois Poètes, Orateurs, Philosophes & Géomètres, leur communiquèrent les plus vifs agrémens, & cette variété de connoissances qui étonneront les siècles les plus éclairés.

Il en fut de même parmi nous; les Sçavans qui, bornés à la science qu'ils cultivoient, regarderent l'étude des Belles-Lettres comme un amusement frivole, ou

(a) Solon avoit mis en vers ses Loix. Les Turdains, qui passoit pour les peuples les plus sauvages de l'Espagne, se vantoient d'avoir leurs Sciences & leurs Loix écrites en vers depuis six mille ans. Les Annales des Germains, des Goths & des Danois étoient écrites en vers. Les principes de la morale & des Loix contenus dans les Livres classiques des Chinois, ne sont qu'un composé d'Odes & de Poèmes.

(b) *Pbérécide, &c.*

(c) *Arist. Plin, &c.*

D

74 MERCURE DE FRANCE.

qui ont vécu dans un siècle où l'art d'écrire élégamment étoit inconnu, ne nous ont laissé qu'une histoire informe de leurs pensées ou de leurs observations, & leurs ouvrages mal écrits, mal digérés, ont resté dans l'obscurité. Ainsi se sont anéantis tant de remèdes utiles dans la Médecine, tant de procédés de Chymie, de chefs-d'œuvres de Mécanique, & tant d'autres découvertes précieuses qu'on a crû nouvellement faites, tandis qu'elles ont péri dans les mains inhabiles de ceux qui en furent les premiers auteurs, ou qu'elles sont ensevelies dans la nuit du siècle grossier qui les vit naître.

L'empire des Sciences avoit donc besoin, pour s'étendre & pour s'affermir, que leurs écrivains nourris des Belles-Lettres en détournassent comme d'une source féconde une infinité de canaux, pour répandre l'agrément & l'élégance sur les matières les plus arides & les plus ingrates; tantôt par de belles images & des comparaisons ingénieuses, qui fournissent des preuves souvent plus convaincantes que de longs argumens en forme, & dont les rapports piquans entre les idées abstraites & les idées agréables nous rendent faciles les unes comme les autres; tantôt par des transitions adroitement ménagées, qui

nous conduisent tour à tour aux objets les plus opposés, & qui épargnent la répétition ennuyeuse & inutile des termes de l'art; tantôt par de vives faillies qui ôtent à la raison son air sauvage, & par des digressions ou des traits d'histoire qui naissant du sujet même, y portent un nouveau jour; soit enfin par des réflexions lumineuses qui donnent, comme par hazard, la solution des difficultés les plus embarrassantes, & qui soulagent l'esprit dans une suite de raisonnemens de faits ou de principes fatiguans (a).

Toutes les Sciences, je l'avouë, ne sont pas susceptibles des mêmes ornemens; mais il n'en est point qui demande plus de fleurs pour couvrir ses épines, que la morale (b).

La guerre ouverte qu'elle déclare à nos passions, à nos préjugés, à notre tempéramment même, le peu de cas qu'elle fait de ce que nous chérissions le plus, toutes ses maximes en un mot nous révolteroient au point de nous devenir insupportables, si

(a) *V. Lucrece, Aratus, Manilius, Fracastor, Sannazar, de Part. Virg. Quillet, Genest, &c. l'Anti-Lucrece, &c.*

(b) Les anciens Poètes moraux de la Grece écrivirent tous en vers. *Théognis, Nicandro, Parménide, &c.*

76 MERCURE DE FRANCE.

elles n'étoient accompagnées des graces qui en écartent l'âpreté.

C'est ainsi que Platon , ce Poëte Philosophe , qui , guidé par Socrate , tenoit , pour ainsi parler , tous les ressorts du cœur de l'homme dans sa main , crut nécessaire de déguiser ses préceptes par les figures les plus hardies , par les fictions , les allégories , & par tout ce que son imagination brillante lui put inspirer de plus séduisant.

Ce Romain (a) qui ravit aux Grecs la seule gloire qui leur restoit , celle de l'esprit , marcha avec tant de succès sur les traces d'un si grand Maître , que ses œuvres Philosophiques ne prétent pas moins de charmes & de ressources à la vertu , que ses oraisons à l'éloquence.

Les plus profonds moralistes enfin n'ont conduit presque personne à l'amour de la sagesse & à la pratique de la vertu , qu'en adoucissant les rigueurs de la morale par le pinceau de l'Éloquence & de la Poësie ; la Métaphysique même s'en est servie avec succès pour orner & pour rendre sensibles les vérités sublimes qu'elle contemple (b).

(a) *Hanc enim perfectam Philosophiam semper judicavi , qua de maximis questionibus copiose posses ornateque dicere. Cic. Tusc. Dis. L. 1.*

(b) *V. ce que M. de Fénelon a écrit sur la Métaphysique , &c.*

Avant que cet homme , qui voyoit tout en Dieu , eût ouvert un nouveau champ à cette Science , qui auroit pensé que les objets invisibles qui la composent, pûssent se plier aux finesses d'une diction élégante , & que ce Philosophe , l'ennemi le plus implacable de l'imagination , fût obligé de lui faire broyer toutes ses couleurs pour nous peindre son systême des idées & celui de la grace (*a*) ?

Le célèbre inventeur (*b*) des Monades avoit exercé son vaste génie dans tous les genres de Littérature , lorsqu'il expliqua avec tant d'éloquence cette harmonie préétablie entre l'ame & le corps , qui malgré son peu de partisans , donne l'idée la plus étendue de l'intelligence infinie du Créateur : les succès prodigieux que cet homme universel eut dans la Physique & dans les (*c*) Mathématiques , sont une preuve victorieuse que ces Sciences , loin d'être incompatibles avec les Belles-Lettres , n'en reçoivent que plus d'accroissement.

Si quelque science avoit pû s'accroître

(*a*) *V. les Oeuvres du P. Malebranche.*

(*b*) Leibnitz faisoit très-bien des Vers Latins & François.

(*c*) On peut en juger parla découverte du calcul différentiel ou des infiniment petits , quoi qu'en disent les Anglois.

78 MERCURE DE FRANCE,

indépendamment de leurs secours , ce seroit principalement la Physique , puisqu'en embrassant toutes les parties de l'univers & en s'efforçant d'en découvrir les usages , elle n'offre de tous côtés à nos regards que des objets curieux & intéressans : d'ou vient donc qu'avec tant de droits pour nous plaire (a) elle étoit assez généralement inconnue au commencement de notre siècle ? Oserons nous le dire ? c'est qu'elle n'avoit pas encore dérobé aux Belles Lettres, des écrivains assez habiles pour célébrer & pour faire goûter ses merveilles.

Les uns n'en eurent pas plutôt caché l'éclat sous le voile léger du plus fin & du plus délicat badinage , que ce sexe même à qui les préjugés de son éducation semblent interdire des objets trop sérieux , ne s'effaroucha point à l'aspect des profonds mystères de l'Astronomie , & apprit bientôt à décomposer la lumière & les couleurs : les Graces furent étonnées de se trouver le compas d'Uranie à la main (b).

(a) *V. M. de Fontenelle, Préf. de l'Hist. de l'Acad.*

(b) M. de Fontenelle , cet écrivain dont la gloire appartient à plus d'un siècle , mais qui sera l'admiration de tous , cet astre aussi brillant à son couchant qu'à son aurore , & dont la nature , par amour pour les hommes , semble prolonger le cours : on diroit que les Sciences l'ont ranimé

Les autres Ecrivains , il est vrai , n'ont pas donné à la Physique des attraits aussi touchans ; mais ils ont présenté le *Spectacle de (a) la nature* avec tant d'agrément , & répandu tant d'élégance *sur leurs leçons* , (b) que , selon la remarque du plus judicieux critique de nos jours (c) , ils ont acquis plus de disciples & plus d'admirateurs à la Physique , qu'elle n'en avoit gagné par ses expériences & ses recherches (d).

Quelles obligations ne vient-elle pas d'avoir encore à cet Auteur (e) illustre , à qui l'on diroit que la nature prend plaisir de confier ses plus intimes secrets , à ce

dans leur sein ; mais les Muses Françoises ne cesseront de le réclamer.

Ce n'est aussi qu'en imitant la maniere de ce Peintre fertile que l'ingénieur Algarotti , venu du rivage du Tibre , sçut embellir même le système de Newton.

(a) *M. Pluche.*

(b) *L'Abbé Nollet.*

(c) *V. les Observ. sur les Ecrits Modernes.*

(d) M. l'Abbé de Pontbriand , qui vient de donner un nouveau Système du monde , & qui a écrit avec succès sur la politique & sur la Religion , n'auroit pas peut-être si bien mérité des Sciences , s'il n'avoit commencé d'exercer ses talens à l'Académie des Jeux Floraux. *V. le Recueil de l'année 1722.*

(e) *M. de Buffon , Hist. Naturelle.*

30 MERCURE DE FRANCE.

Naturaliste plus instruit qu'Aristote & que Pline , qui parle comme Platon & qui rivalise avec Lucrece !

Il n'est point , en un mot , de partie de la Physique , la Médecine même (a) , que l'étude des Lettres n'ait rendu plus accessible & plus communicable. Eh ! pourquoi n'étendrois je pas ces avantages sur la Géométrie & l'Algèbre , puisque sans leurs élémens on ne peut aujourd'hui s'initier dans les mystères de Physique ? Elles ne sçauroient , j'en conviens , supporter une élégance aussi marquée : mais comme leurs ouvrages ne sont remplis que de nombres , de proportions , de suppositions , de combinaisons , de rapports embarrassans par eux-mêmes & présentés sous des figures étranges , ils seroient encore plus obscurs s'ils n'étoient écrits du moins avec cette pureté & cette netteté d'expressions , à laquelle on ne peut parvenir sans le secours de la Grammaire. Cette partie des Belles-Lettres , qui est comme l'ame , fixe la véritable signification des mots , leur

(a) *V. Baclivi. . . . le Traité de Morb. Vener. par M. Aufruc , l'Anatomie d'Heister , par M. Sénac &c.* Les disciples d'Averroës seroient bien étonnés d'entendre parler aujourd'hui les aspirans à la Faculté de Médecine : ils semblent être les seuls dépositaires de la bonne Latinité.

régime & leur liaison, démêle finement les nuances des idées, & fournit des signes différens pour distinguer ces nuances, prescrit des regles pour perfectionner ces signes, & pour en faire l'usage le plus avantageux; découvre enfin les raisons qui font préférer un signe à un autre, & fait reconnoître par là les expressions équivoques & captieuses, qui, à l'aide d'un peu de vérité, nous imposent une erreur qui nous étonne.

Un Sçavant, un Mathématicien en particulier, qui ne posséderoit pas toutes ces règles Grammaticales, pourroit-il répandre sur ses écrits cette clarté, cette exactitude, cette précision qui leur sont si essentielles? Il s'exposeroit indubitablement à n'être à peine entendu que de quelques maîtres de l'art, & sa gloire seroit ainsi dans les mains de l'envie (a). De quelle importance n'est-il donc pas pour lui d'écrire de maniere à n'avoir pas besoin d'Interprète, & à avoir le Public désintéressé pour Juge? Il est, sans doute, difficile dans les matieres profondes & abstraites de se mettre à portée des suffrages de la multitude; mais qu'on en apprenne le

(a) On sçait que les principes de l'harmonie de M. Rameau ont eu besoin de la plume de M. d'Alembert, pour être rendus intelligibles.

82 MERCURE DE FRANCE.

secret par l'exemple & de la bouche de ces célèbres Mathématiciens , l'honneur de leur siècle & de leur patrie : peu satisfaits de remplir les conditions indispensables à leur art , ils s'y montrent toujours supérieurs , & en étendent les bornes en le rendant admirable & intéressant à ceux mêmes qui sont le moins en état de juger du fond des choses : qu'il me soit donc permis de les interroger ici.

Vous , qui (*a*) après avoir passé vos jeunes années dans le commerce des Lettres , n'entrâtes dans la vaste carrière des Sciences qu'à votre sixième lustre , & qui du premier essor la parcourûtes toute entière , génie rapide , fécond , étincelant , toujours égal dans sa course , comme ce globe immense dont vous avez déterminé la masse & la figure , & qui ne laissez à la France d'autre regret que de n'avoir pû vous retenir dans son sein ?

Vous (*b*) , que les Muses ont caressé dès les berceau , & qui passez encore avec elles des momens précieux pour reprendre une nouvelle vigueur après de pénibles calculs ; vous , dont les premiers es-

(*a*) M. de Maupertuis n'a commencé d'étudier les Mathématiques qu'après trente ans.

(*b*) M. d'Alembert fait encore de très-jolis Vers.

fais furent des prodiges , & que toutes les Sciences ont choisi pour être leur organe & pour orner le frontispice de leur temple , repondez tous

Dans quelles sources avez-vous puisé ces touches mâles & hardies , cette beauté , cette énergie , cette magnificence de style , & ce goût qui préside dans tous vos ouvrages ?

Où avez-vous donc appris à varier vos expressions , à les animer , à les ennoblir , à les simplifier , à les adoucir suivant les divers genres que vous traitez ?

C'est , dites vous , & vous n'oseriez le désavouer , c'est dans l'étude assidue & réfléchie de toutes les parties de la Littérature.

O vous donc , qu'une voix intérieure sollicite puissamment de parcourir les sentiers ténébreux des Sciences , voulez-vous y marcher avec plus d'assurance & de succès ? commencez à essayer vos forces & à vous préparer par les objets faciles qu'offrent l'Histoire , la Poésie & l'Eloquence ; ils exerceront , ils développeront peu à peu les facultés de votre ame , & multiplieront vos idées. Appliquez-vous à l'étude des Langues , de la Critique & de l'Histoire ; vous découvrirez dans les ouvrages des Anciens , ce qu'on n'a pas fait

84 MERCURE DE FRANCE.

Y voir encore ; vous connoîtrez le mérite de leurs travaux , le prix des Modernes & les variations particulieres de toutes les Sciences. Si leurs progrès ont été si rapides depuis un siècle , qu'elles s'en applaudissent ; mais vous , ne leur en attribuez pas toute la gloire ; elles en sont redevables au talent d'écrire avec élégance & avec pureté , qu'on ne peut acquérir que par l'étude des Belles-Lettres. Soyez donc fideles à les cultiver & à leur rendre le tribut d'estime & de reconnoissance qui leur est dû ; elles vous communiqueront cette premiere étincelle de goût , ce ton propre à chaque sujet , cet art des bienséances dont les effets réjaillissent sur tous vos ouvrages.

Souvenez-vous enfin , que les Littérateurs , les Sçavans & les Artistes sont tous membres d'une même République ; qu'ils ont tous un principe commun , une étoile fixe & un même but ; la conformité à la raison ou à la belle nature , & l'avantage de la Société. Ce n'est donc qu'en réunissant tous leurs rayons dans le même foyer , qu'il en résultera assez de lumière & de chaleur pour faire éclore toutes les connoissances qui sont du ressort de l'esprit humain.

A O U S T. 1753. 85

Omnes Artes quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum, &c. Cicer. pro Archia.

Rien n'est long que le superflu. Lamothe.



E P I T R E

*A M. D***, pour l'inviter à venir
à la Campagne.*

IL est tems de briser ta chaîne,
Cher D***, que fais-tu dans Paris ?
Des zéphirs la naissante haleine
Caresse les roses & les lys,
L'Aquilon fuit : & la Nature
Offre à nos yeux les plus riches couleurs ;
On ne voit que toits de verdure,
Que tapis émaillés de fleurs.
Phébus respecte nos bocages,
Et n'y darde plus ses rayons ;
Le rossignol prodiguant ses ramages,
Remplit l'air des plus tendres sons.
Qui te retient encor ? je t'offre mon asile,
Viens-y couler le tems de tes loisirs.
Crois moi, les charmes de la Ville
N'égaleroient pas nos plaisirs.
Dans ma riante solitude,
Loin du tumulte & des fades propos ;

SC MERCURE DE FRANCE.

Et dégagé des soins d'une pénible étude,
Tu goûteras les douceurs du repos ;
Tu sentiras le bonheur d'être
Dans ce réduit voluptueux :

Un bon lit , un repas champêtre ,
Un air serein y combleront tes vœux.

Mais peut-être de Melpomène

Prétends-tu suivre les drapeaux ;

Et mériter les honneurs de la scène ;

En évoquant les ombres des Héros :

Pour un nourrisson du Permesse ,

Quels plus favorables séjours ?

Ici les noirs soucis , enfans de la tristesse ,

N'obscurciront jamais tes jours ;

Nul importun n'ira troubler l'ivresse

Qui s'emparera de tes sens ,

Et des oiseaux le chant plein d'allégresse

Viendra se joindre à tes accens.

C'est dans des lieux écartés & paisibles

Qu'Apollon aime à s'égarer ,

Là ses faveurs sont plus sensibles ;

C'est-là souvent qu'il veut nous inspirer.

B***.





ASSEMBLÉE PUBLIQUE

De la Société Royale de Nancy.

Messieurs Palissot, Freron & Cogolin, ayant été élus par Messieurs de la Société, les deux derniers y prirent séance le 8 Mai de cette année. M. d'Heugerty, Sous-Directeur, parla le premier, & après avoir dit, que ce n'étoit pas sans regret qu'il remplissoit les fonctions du * Directeur, qu'une indisposition imprévue retenoit chez lui, & qu'il ne pouvoit se promettre de dédommager l'Assemblée de ce qu'elle perdoit en cette occasion: il rappella ce qui venoit de se passer dans l'Académie de Rome, au sujet du Discours dont Sa Majesté Polonoise avoit bien voulu permettre la lecture à la dernière Séance publique de la Société. » Cet ouvrage, dit-il, qui caractérise le vrai » Citoyen, & qui donne les préceptes les » plus sages sur ce qui peut faire le bonheur des Sociétés, & en former une » parfaite, a fait une vive impression à » Rome, où traduit en Italien, & lû de

* M. de Choiseul, Primat de Lorraine, & Grand Aumônier de Sa Majesté Polonoise.

88 MERCURE DE FRANCE.

» vant une auguste Assemblée , il a mérité
» que son respectable Auteur fût élu Mem-
» bre de l'Académie des Arcades. Parlant
ensuite des nouveaux Associés , M. d'He-
guerty dit , que leur réputation dans la
République des Lettres , les avoit fait sou-
haiter dans la Société , avec autant d'em-
pressément qu'ils en avoient témoigné
pour y être reçus.

Le Discours de M. Palissot contenoit
un remerciement d'autant plus beau ,
qu'en disant tout ce qu'un autre auroit pû
penser dans cette rencontre , il n'employa
que des tours nouveaux , & une diction
qui donnoit de la chaleur aux sentimens
qu'il vouloit rendre. Il finit par l'éloge
du Roi de Pologne. Après avoir loué les
travaux & les succès de la Société , & ceux
en particulier de quelques-uns des Mem-
bres qui la composent , il ajoûta ces mots :
» Je sçais , Messieurs , un moyen de re-
» connoître beaucoup mieux que par des
» louanges mes obligations envers vous.
» L'honneur que vous m'avez fait me
» donne la précieuse liberté de mêler ma
» voix à celle de la Renommée , pour cé-
» lébrer votre auguste Fondateur. C'est à
» l'émulation qu'il inspire par son exem-
» ple , aux lumieres que vous puisez dans
» ses écrits , aux récompenses dont il ho-

» ignore les talens , que ma Patrie est rede-
 » vable du nouveau jour qui se répand sur
 » elle. Simple Citoyen , il l'auroit illustré ;
 » Philosophe , il l'éclaire ; Monarque , il
 » la rend heureuse. Souverain bienfai-
 » sant , il est impossible de le flater , parce
 » que l'adulation la plus forte ne devien-
 » droit dans son éloge , qu'une vérité sim-
 » ple avouée par tous les cœurs. Qu'il
 » parle , tous les Arts dociles à sa voix ,
 » vont se ranger autour du Trône ; qu'il
 » paroisse , son empire n'a plus de limites ;
 » qu'il commande , le devoir d'obéir n'est
 » plus un sacrifice , l'amour en a fait un
 » sentiment.

M. Freron après un remerciement court
 & vif , prit pour sujet de son Discours les
 qualités qu'exige le style , & ce qu'on ap-
 pelle le bon goût. » Il me paroît , dit-il ,
 » que la beauté du style consiste dans un
 » juste milieu. Quiconque écrit est placé
 » entre deux écueils , le sublime gigantes-
 » que & la bassesse rampante : les hautes
 » montagnes & les vallons humides ne
 » sont point habités. On établit avec vo-
 » lupté sa demeure sur un côteau riant ,
 » où l'air n'est ni trop subtil , ni trop gros-
 » sier. Un fleuve qui franchit ses rives ,
 » porte le ravage ; desséché , il devient
 » inutile ; s'il remplit son lit , l'abondance

90 MERCURE DE FRANCE.

» & la joie coulent avec ses eaux ; l'œil
» humain se plaît à contempler son cours
» rapide sans violence. L'aigle qui se perd
» dans la nuë , devient aussi invisible que
» l'insecte qui se cache sous l'herbe. Les
» Ecrivains guindés ou traîmans ne sont
» point lûs. On goûte un Auteur qui n'é-
» crit ni pour les Sylphes, ni pour les Gno-
» mes , mais pour les humains. L'art d'é-
» crire exige donc la retenue d'un sage qui
» se modère dans les plaisirs. Le style doit
» ressembler à Junon , qui dans l'Illiade
» est peinte suspendue entre le Ciel & la
» terre. C'est pour avoir ignoré ou violé
» cette règle de goût , que tant d'Auteurs ,
» nés d'ailleurs avec beaucoup d'esprit &
» de talent , ne seront jamais comptés
» parmi les grands Ecrivains. Leur défaut
» est de chercher avec inquiétude ou des
» pensées , ou des expressions rares. Ils ne
» sentent pas que l'on ne doit s'attacher ,
» qu'à bien développer les idées qui sont
» dans tous les esprits , & les sentimens
» qui sont dans tous les cœurs. Pourquoi
» certaines Pièces sont elles si bien reçues
» au Théâtre ? ce n'est pas qu'il y ait du
» saillant , de l'extraordinaire , c'est précé-
» sement parce que chacun retrouve ce
» qu'il a pensé , ce qu'il a senti. L'Auteur
» n'a que l'avantage de faire revivre ces

» idées primitives, de faire éclore ces mou-
 » vemens cachés dans l'ame. Le spectateur
 » applaudit par amour-propre ; ses applau-
 » dissemens sont le cri de la nature qui se
 » reconnoît.

Venant ensuite à parler du goût qui fixe
 le point de la perfection, & le peignant
 précisément d'après ce qu'il doit être, M.
 Freron continua & dit : » Vous le sentez
 » bien mieux que je ne le définis ici, Mes-
 » sieurs, dans les écrits sublimes d'un Prin-
 » ce, votre Fondateur & votre modèle ;
 » d'un Prince qui ne met pas plus de bor-
 » nes à ses bienfaits, qu'à ses lumieres ; il
 » chérit, il soulage, il éclaire, il récom-
 » pense, il honore l'humanité. Sont front
 » auguste est chargé des couronnes de Mars,
 » des guirlandes d'Apollon, de l'olive de
 » Minerve & des palmes de la Religion.
 » Pardonnez, Messieurs, ce mélange de
 » sacré & de profane, en faveur d'un Roi
 » qui réunit l'héroïsme de l'ancienne Ro-
 » me & les vertus de la nouvelle.

Les remerciemens que M. le Chevalier
 de Cogolin fit à la Société, étoient trop
 sentis à son gré pour être rendus. Il les
 exprima néanmoins avec beaucoup d'art &
 de délicatesse. Sa modestie y ajouta un air
 de candeur & des graces nouvelles. » Ama-
 » teur des Lettres, dit-il, dès ma plus

92 MERCURE DE FRANCE.

» tendre jeunesse , admirateur assidu des
» ouvrages de ces grands Maîtres , dont
» le goût & les succès revivent encore
» parmi vous , pouvois-je espérer , Mes-
» sieurs , que sans autre titre , que celui
» de les étudier avec constance , d'être
» sensible à ces graces & à ces beautés qui
» font le caractère de vos écrits , il me se-
» roit permis un jour de voir mon nom à
» côté de ceux que la postérité lira dans
» vos fastes. L'éloge qu'il fit du Roi de
» Pologne mérite d'être transcrit ici. Il fut
» puisé dans le vrai , & le vrai seul est ai-
» mable. » Quelle gloire , ajouta t'il , pour
» votre Société Littéraire , Messieurs , de
» voir quelquefois assis au milieu de vous,
» ce Monarque qui fait vos délices , sans
» appareil , sans Gardes & sans faisceaux ;
» tel que Pline nous représente le grand
» Pompée dans le Cabinet d'un Philoso-
» phe. Quel excès d'honneur de pouvoir
» converser dans le sanctuaire des Muses ,
» tout à la fois avec l'Artiste , l'homme de
» goût , l'Ecrivain profond , l'habile Poli-
» tique & le Philosophe couronné. Quelle
» joie ! qu'elle est sublime ! de contempler
» ce Souverain , le lustre & l'amour de la
» Patrie , le pere & le bienfaiteur de la
» vôtre , de le voir de ses mains Royales
» vous ouvrir la carrière des Sciences &

vous y guider. Ce Prince , après avoir
 assuré au-dehors la sécurité & l'abon-
 dance , après avoir enrichi ses Etats des
 monumens les plus durables de sa libe-
 ralité , s'être gravé dans vos cœurs un
 souvenir glorieux qui survît à l'airain &
 au porphyre ; il vient lui-même dans ce
 lycée dont il est le Fondateur , le Pro-
 tecteur & le modèle , porter le flambeau
 de la vérité pour apprendre aux Appré-
 ciateurs des talens , cet Art si difficile de
 ne récompenser que le mérite , & de
 mettre les ames susceptibles d'émulation
 à portée d'en acquérir.

Après que les nouveaux Académiciens
 eurent achevé leurs Discours , M. le Che-
 valier de Solignac , Secrétaire Perpétuel
 de la Société , chargé de leur répondre ,
 fit sentir à l'Assemblée l'intérêt qu'elle de-
 voit prendre à leur réception. La maniere
 dont il s'y prit ne pouvoit manquer d'être
 extrêmement flatteuse pour tous les assis-
 tans. « Jaloux de votre estime , leur dit-il ,
 nous sommes bien aises de justifier à vos
 yeux les motifs de ces réceptions solem-
 nelles , dont nous vous donnons quel-
 quefois l'agréable spectacle. Par un dé-
 tail abrégé des talens de ceux que nous
 adoptons , nous cherchons à leur méri-
 ter , après notre choix , l'honneur de

94 MERCURE DE FRANCE.

» vos suffrages. D'ailleurs , ajouta-t'il ,
» c'est ici le seul moment où il nous est
» encore permis de jeter quelques fleurs
» sur leurs pas. La gloire de ceux que
» vous voyez déjà placés parmi nous , de-
» viendra bientôt la nôtre ; & cet avanta-
» ge , si flatteur d'un côté , va nous mettre
» dès aujourd'hui dans le triste inconvé-
» nient de ne pouvoir les louer , sans ris-
» quer d'être accusés de nous louer nous-
» mêmes.

En parlant de M. Palissot , qui ne fait
que d'entrer dans son cinquième lustre , il
dit que ses premières études furent accom-
pagnées des succès les plus brillans & les
plus rapides , & que le jeune disciple eût
pû , ce semble , enseigner aux autres par
instinct ce qu'on auroit voulu qu'il n'ap-
prît que par un long asservissement à une
méthode ennuyeuse. » Sorti du Collège
» à un âge où l'on auroit crû qu'il devoit
» y entrer , il prit vers le Parnasse un essor
» que l'on jugea prématuré , sans le croire
» absolument téméraire ; mais le jour le
» plus beau , quand il commence à paroî-
» tre , n'a pas encore tout l'éclat qu'il pro-
» met ; & c'est assez que du moment que
» cet éclat s'annonce , il ne cesse de croî-
» tre à chaque instant. . . Actuellement ,
» dit M. le Chevalier de Solignac , nous

» avons un nouvel ouvrage de M. Palis-
 » sot : c'est la vie des premiers Rois de
 » Rome. Ce que nous en avons déjà vû ,
 » nous répond de son talent pour l'Histoi-
 » re. Il est vrai , comme il l'avoue lui-mê-
 » me , qu'il a trouvé ses desseins tout cal-
 » qués dans un Auteur Italien qu'il s'est
 » fait un mérite de suivre ; mais à cela
 » près qu'en copiant son original , il
 » séjourne trop sur des événemens qui de-
 » voient couler avec vitesse , l'on apper-
 » çoit dans son pinceau une touche ferme
 » & vigoureuse , un coloris vif & gra-
 » cieux. L'on sent avec plaisir , que qui-
 » conque peut écrire avec tant de grace &
 » de chaleur , peut désormais ne se propo-
 » ser d'autre modèle que lui-même.

S'adressant ensuite à M. Fréron ; » De-
 » vions-nous espérer , lui dit M. le Che-
 » valier de Solignac , que vous dérochant
 » à la Capitale du Royaume , & aux élo-
 » ges que vous vous y attirez tous les jours ,
 » vous viendriez nous apporter vous-mê-
 » me un tribut de reconnoissance , qu'en
 » votre absence la voix publique se seroit
 » empressée de nous payer pour vous. . . ?
 » Je laisse à ce Corps distingué , qui par
 » sa constante application aux Lettres ,
 » paroît n'avoir à cœur que les progrès de
 » l'esprit , à marquer par les regrets qu'il

» a eus de vous perdre, l'estime qu'il
 » toujours fait de vos talens. Les senti-
 » mens que la reconnoissance vous inspire
 » pour lui, nous porteroient à croire que
 » vous n'avez perdu qu'un nom; & vos
 » écrits, que vous le conservez encore.

Parlant ensuite des ouvrages de M. Fré-
 ron, il le représente luttant sans cesse
 pour l'honneur des Lettres, contre cette
 foule de mauvais Ecrivains, qui n'aimant
 que les parures artificielles, les ornemens
 affectés, les dissections ingénieuses, gâtent
 le goût de la Nation, déjà trop naturel-
 lement portée à la frivolité dont on l'accuse.
 » Qu'il seroit à souhaiter, continue t'il,
 » que comme le serpent de Moÿse, vous
 » pussiez engloutir & détruire pour jamais
 » ces reptiles dangereux, qui n'étant pro-
 » pres qu'à fasciner les yeux par les presti-
 » ges de l'Art, veulent se donner pour des
 » prodiges de la Nature.

M. le Chevalier de Cogolin fut loué
 d'avoir sçu transporter dans ses vers le
 sublime & la force, la précision & la clar-
 té, la douceur & la délicatesse des mor-
 ceaux de Poësie de l'antiquité, qu'il se
 plaît à traduire en notre Langue. » C'est
 » ainsi, lui dit M. le Chevalier de Soli-
 » gnac, que vous nous avez donné l'épi-
 » sode d'Aristée & le jugement des armes
 » d'Achille.

» d'Achille. Dans celui ci paroît de nou-
 » veau le spectacle d'une cause plaidée par
 » deux Rois devant un Sénat de Souve-
 » rains ; & l'on est charmé d'y retrouver
 » la brillante facilité d'Ovide , & surtout
 » l'énergie , la hardiesse , le feu , la véhe-
 » mence que ce grand Poète met tour à
 » tour dans les fieres expressions d'Ulyffe
 » & d'Ajax.

Ce qu'ajoute le Secrétaire Perpétuel est
 une peinture vive & gracieuse , de l'union
 & de la paix qui doivent regner dans tou-
 tes les Sociétés des Gens de Lettres. Les
 traits qu'il employe , sont sans doute tirés
 d'après l'original. Après avoir dit à M. de
 Cogolin , qu'il verra dans le Temple des
 Muses où on l'introduit , des élèves de
 Mars comme lui , soutiens tout à la fois
 & ornemens de la Patrie , aussi capables
 de faire des actions de valeur dignes d'être
 écrites , que des ouvrages de sçavoir ,
 ou d'agrément dignes d'être lûs , il ajoute
 ces mots : » Vous y verrez les conditions
 » se rapprocher par des égards récipro-
 » ques , les lumieres se réunir sans jalou-
 » sie , les talens s'aider sans rivalité , les
 » opinions se contredire sans humeur , les
 » avis se donner sans présomption & sans
 » amour propre. Vous y verrez la raison
 » parler toujours le langage de la politesse

E

98 MERCURE DE FRANCE.

» de l'amitié, & ne faire valoir les quali-
» tés de l'esprit, qu'autant qu'elles servent
» à étendre l'empire de la vertu. C'est à
» l'esprit à la faire aimer; il ne sçauroit
» en montrer les avantages, s'il ne les a
» goûtés lui-même par la pratique des de-
» voirs qu'elle prescrit.

S'adressant ensuite aux trois Récipien-
daires en commun, il leur dit: » Instruits
» de ces devoirs, qu'une heureuse habi-
» tude vous rend tous les jours plus aisés,
» vous venez, Messieurs, concourir avec
» nous au but principal de nos études, à
» mettre ces devoirs en crédit. C'est le
» dessein que notre auguste Fondateur
» s'est proposé dans l'établissement de no-
» tre Académie. Ses exemples doivent
» nous animer à le remplir; & combien
» peu d'efforts doivent-ils exiger, s'il est
» vrai qu'il soit si facile de se former sur
» les modèles qu'on aime ?





V E R S

Sur la mort d'une jeune personne fort aimable.

IRIS n'est plus : pleurez, Dieux de Cythere,
 Brisez vos traits, éteignez vos flambeaux;
 Ne laissez plus de roses sur la terre,
 S'il faut qu'un jour fane des traits si beaux.

La pâle mort moissonne avec sa faux
 La rose ainsi que la fleur la moins belle;
 Iris en est une preuve cruelle! . . .
 Pleurez, Amours; ne chantez plus, Oiseaux;
 Ou bien prenez le ton de Philomele,
 Ce ton qui sçait attendrir les échos.
 Cessez, Ruisseaux, votre aimable murmure;
 Feuilles, tombez; taisez-vous, doux Zéphirs;
 Quittez le soin d'animer la nature,
 Et ne laissez parler que mes soupirs.
 Onde, à mes yeux vous paroissez trop pure;
 Astre du jour, pourquoi vous montrez-vous?
 Ne répandez qu'une lumière obscure,
 Tant de clarté met mon cœur en courroux.
 Iris n'est plus : dans ma douleur amere,
 Hormis les pleurs, rien ne me paroît doux. . .
 Laissez, Amours, les ris à votre mete,
 Des yeux d'Iris les siens étoient jaloux;

E i

100 MÉRURE DE FRANCE.

Elle est contente : Iris à la lumière
Vient de fermer ses beaux yeux pour jamais.

L'Aube , au matin , achevant sa carrière ;
Laisse le jour éclipser ses attraits ;
Mais ce n'est pas pour ne plus reparoître :
Encore un peu , pour annoncer Phœbus ,
Aussi brillante on la verra renaître ;
Mais vous , Iris , vous ne paroîtrez plus !
Non , c'en est fait , & sur votre paupière
Vient de s'étendre un nuage sans fin ;
Mes cris perdus vous rappellent en vain. . . .

Amours , levez cette funeste pierre ,
Percez la nuit de ce triste tombeau ,
Interrogez ces cendres encor chères :
Qu'avez-vous fait de l'objet le plus beau ?
Le doux Zépher , sur ses ailes légères ,
L'a-t-il porté dans un monde nouveau ?
Les Immortels dont elle étoit l'image ,
N'ont-ils pas dû , jaloux de leur pouvoir ,
Eterniser leur plus charmant ouvrage ?
Près de Venus n'ont-ils pas dû l'asseoir !

Oui , j'en croirai mon cœur & leur sagesse ;
N'en doutons plus ; l'Olympe est son Palais ;
Les Dieux ont fait d'Iris une Déesse ,
Pour qui l'encens offert par la tendresse ,
Dans l'univers doit brûler désormais. . . .
Mais ici-bas , puisqu'elle étoit si belle ,

N'eût-elle pas dès ses plus jeunes ans,
 Du monde entier reçu le même encens,
 Si plus long-tems elle eût été mortelle ?

L'Abbé Aubert.



LETTRE D'UN JEUNE OFFICIER
*à une Veuve, de qui il étoit devenu amou-
 reux avant que de l'avoir vûe ; traduite
 de l'Anglois, par L. Dutens.*

MADAME,

Quoique je n'aye jamais eu l'honneur
 de vous voir, non pas même seulement en
 peinture, & que par conséquent je ne vous
 connoisse pas plus que ceux qui habitent
 les Indes les plus reculées ; cependant,
 Madame, je vous dirai que je suis éper-
 dûment épris d'amour pour vous, & cette
 passion a déjà jetté de si profondes racines
 en mon cœur, que je sens que rien ne
 pourra jamais l'en bannir. Ceci vous éton-
 nera peut-être, Madame ; mais votre sur-
 prise deviendra moins grande, lorsque je
 vous aurai instruite de ce qui a non seu-
 lement donné naissance à ma passion, mais
 aussi de ce qui a servi à la confirmer. Il y

E iij

a quelques jours qu'allant à la campagne pour quelques affaires, j'aperçus sur la route une maison magnifiquement bâtie; j'eus la curiosité de demander qui étoit le propriétaire d'un si bel édifice, & étant informé qu'il vous appartenoit, je commençai dès ce moment, Madame; à ressentir une violente inclination pour vous. Mais lorsque l'on ajoûta ensuite qu'il y avoit encore quelques centaines d'arpens du meilleur terrain d'Angleterre appartenans à cette maison, le tout accompagné d'un beau parc, d'un jardin superbe, d'étrangés, de viviers, & telles autres dépendances; alors, Madame, alors je me livrai tout entier à mon amour naissant, & me soumis à un pouvoir auquel il me fut impossible de résister.

Certainement, me disois-je à moi-même, la maîtresse de cette agréable maison doit être la plus charmante femme de l'univers: car qu'importe qu'elle soit vieille, si ses arbres sont jeunes? Que me fait à moi que les roses de son teint soient flétries? il en fleurit tous les jours de nouvelles dans son jardin; & que m'importe enfin sa stérilité, pourvû que ses terres soient fertiles, & me rapportent des fruits? Dans ces délicieuses pensées, je mis pied à terre, & contai mes amoureux transports.

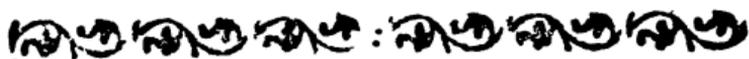
aux arbres de votre parc, qui, soit dit en passant, sont bien les plus beaux, les plus droits & les mieux taillés que j'aye jamais vûs de ma vie, & depuis le tems dont je vous parle, j'ai déjà usé une douzaine de canifs à graver votre nom dessus.

J'en appelle à vous-même, Madame; jamais passion fut-elle établie sur de plus solides fondemens que la mienne? Ceux qui ne préfèrent une maîtresse que pour sa beauté, verront sûtement leur amour diminuer avec ses charmes; au lieu que vous n'avez point lieu de douter de la constance & de la sincérité du mien, qui est bâti sur les mêmes fondemens que votre maison, qui croît tous les jours avec vos arbres, & augmentera de plus en plus avec vos revenus.

Cependant, quoique je n'en sçache rien du tout, je ne dis pas pour cela que vous ne puissiez bien être la plus belle femme du monde; mais encore une fois, que vous le soyiez ou non, ce m'est de toutes les choses la plus indifférente, dès que vous avez assez d'argent pour vous donner de l'éclat. Oui, fussiez-vous dix fois plus affreuse que la Comtesse **, & une fois plus vieille que Madame **, je suis Soldat de profession; & puisque je me suis bien battu pour mériter une paye assez médio-

cre, je me flatte qu'avec l'aide de Dieu, je pourrai bien vous aimer pour une plus considérable.

Je suis avec toute la sincérité possible, &c.



V E R S

Sur une partie de plaisir où plusieurs personnes à talens avoient été invitées.

A M A D A M E D E * * *.

DANS le riant séjour, où Timante à sa suite
 Enchaîne les talens, le goût & les beaux arts,
 Dans ce lieu que Minerve habite,
 Et que les yeux de la sage Mélite
 Animent de leurs doux regards,
 J'ai vû le maître & le Roi de la danse,
 De la Scene Lyrique ornement glorieux,
 Et de son art réformateur heureux,
 Qui sur les loix de la cadence,
 Du bon goût & de l'élégance,
 Règle ses mouvemens & ses pas gracieux,
 J'ai vû Daphné, fille de Terpsicore,
 Avec les Jeux, les Amours & les Ris;
 La brillante Daphné, qui réunit encore
 Les plus tendres appas & la fraîcheur de Flore
 Aux talens par elle embellis.

J'ai vû Cliton, dont le fécond génie
 Invente, exécute & varie
 Des plaisirs pour son Roi, dignes de sa grandeur;
 Je l'ai vû qui tendoit une main secourable
 Aux Arts, dont il est amateur.
 J'ai vû Mirtil céder à son vainqueur
 Des talens la palme honorable.
 Enfin dans l'asyle enchanteur
 Qu'égayoient le plaisir, la Tocane & la table;
 J'ai vû l'esprit d'accord avec le cœur,
 Un Philosophe raisonnable,
 Un Poëte modeste, un Courtisan traitable,
 Et la sagesse en belle humeur.

J. B. Guis.



PENSEES DIVERSES,

Traduites de l'Anglois par M. Dutems.

IL n'y a point d'homme si foible d'esprit, qui ne puisse supporter avec toute la fermeté d'un véritable Philosophe, les disgraces de son prochain.

Un homme ne devrait jamais rougir de reconnoître une erreur dans laquelle il a été; c'est seulement dire en autres termes, qu'il est plus sage aujourd'hui qu'il n'étoit hier.

E v

Si celui qui dit un mensonge réfléchissoit sur la grandeur de la tâche qu'il entreprend, il verroit qu'il se trouve souvent obligé d'en inventer vingt autres pour soutenir le premier qu'il a avancé.

Les femmes ont cela de commun avec les énigmes, qu'elles cessent de plaire aussitôt qu'elles commencent à être connues.

Un homme d'honneur n'aura jamais la petitesse de se croire humilié par celui de qui il a reçu un affront, puisqu'il est toujours en son pouvoir de prouver combien il est supérieur à son antagoniste en lui pardonnant.

Vouloir user de raisons pour persuader le vulgaire, seroit une aussi grande folie que d'entreprendre de couper un bloc de marbre avec un rasoir bien affilé.

Les hommes ont plus ou moins d'amour propre, à proportion qu'ils ont plus ou moins de bon sens.

Un homme qui admire la beauté d'une belle femme, n'a pas plus de raison de souhaiter de devenir son époux, que si, ayant été charmé de la beauté des pommes du Jardin des Hesperides, il avoit désiré d'être le dragon qui les gardoit.

La Poudre , la Bouffole , l'Imprimerie , qui sont les trois plus belles inventions du monde , ont été produites dans les siècles d'ignorance.

Nous avons assez de religion pour nous faire haïr , mais non pas assez pour nous faire aimer les uns les autres.

LE mot de l'Enigme du Mercure de Juillet , est *la Lune*. Le mot du premier Logogryphe est , le *Bonjour* , dans lequel on trouve *Roi* , *Ion* , *Job* , *bon* , *ri* , *Ino* , *Orion* , le *jour* , un *burin* , & *Io*. Celui du second Logogryphe est , *Constantinople* , dans lequel on trouve *Antonic* , *Tacite* , *Pline* , *Antonin* , *Conon* , *Cineas* , les *Alpes* , *in petto* , *linote* , *paon* , *pelican* , *poison* & *Titon* , pere de Memnon.





E N I G M E.

JE suis un animal, dit-on, très-raisonnable :
 Très-raisonnable ! non ma foi ,
 Nul ne l'est moins que moi ,
 La raison , pour le moins , en moi n'est pas palpable :
 Pourquoi ? Venons au point.
 Je veux , je ne veux point ;
 Le même objet tantôt m'est agréable ,
 Tantôt m'est détestable ;
 Je dis , je me dédis ;
 Au même instant je pleure & ris.
 Mal à-propos je veux des complaisances ;
 Et j'exige des bienfaisances.
 J'excelle en curiosité ,
 Caquet & vanité :
 Mon travail est la promenade ,
 Mon fait est la parade ,
 Mon talent l'indiscrétion ,
 J'ai du paon la présomption ;
 J'aime la flatterie ,
 Je chéris la cajolerie.
 Volage comme un papillon ,
 Je mérite ta défiance ,
 Cher Lecteur sans expérience ;
 Garde-toi de mon vermillon.

L O G O G R Y P H E.

A L'immortalité je vais par deux sentiers ;
 Je fais cas de Bacchus , je fais cas de Pomone ;
 Mais je laisse leur or pour les cœurs usuriers ;
 Dans les deux champs où je moissonne
 On ne cueille que des lanriers.
 J'égale le Berger aux Maîtres de la terre ,
 Et j'égale les Rois au Maître du tonnerre.
 Aujourd'hui je te suis , demain je suis tes pas ;
 Qui veut prétendre à moi doit s'attendre aux dé-
 bats.
 Je permets à celui qui m'aime ,
 Pour m'avoir d'user de détours ;
 J'eusse échapé souvent à Jupiter lui-même ;
 S'il se fût montré Dieu toujours.
 Je suis de tout état : mais des illustres têtes
 Je fais le plus souvent d'illustres malheureux !
 J'aime à voir les Bergers , à l'abri des tempêtes ;
 Célébrer mes hauts faits au milieu de leurs jeux :
 On ne me voit jamais sans fêtes.
 Je sers en même tems deux Dieux ;
 Mais rarement dans leurs conquêtes
 J'exauce en même tems leurs vœux :
 Je le fis , il est peu , pour ce Duc intrépide
 Dont la mort a percé tous les cœurs à la fois.
 On me vit , il est peu , porter sur mon Egide

110 MERCURE DE FRANCE.

Le plus puissant de tous les Rois ;
Atous ces traits Lecteur, peux-tu me reconnoître ?
Que ce soit oui , que ce soit non ;
La torture où je vais me mettre ,
Pourra , dans un besoin , te déceler mon nom.
Huit lettres en trois pieds font mon architecture ;
Tu trouveras dans moi , par la combinaison ,
Deux des cinq facultés dont l'orna la nature ;
Ce qu'on montre toujours avec confusion ;
Ce qu'on commence dupe , & qu'on finit fripon ;
D'un patient perclus ce qui fait la torture ;
Deux notes de musique . un instrument à vent ;
Un autre pour l'agriculture ;
Les mets où l'assaisonnement
Mêle le moins son imposture ;
Ce métal dans lequel git le souverain bien ;
Par lequel s'amollit la plus dure serrure ,
Sans lequel l'honnête homme est un peu moins
que rien.
De la Provence un grand Apôtre ,
Un vrai Dieu sur la terre , un insecte dans toi ;
Ce qu'on voit toujours dans tout autre
Que dans ce qu'on aime & dans toi ;
Cet os de l'éléphant dont d'Iris , jadis belles ,
Se servent pour couvrir les rigueurs du destin ;
Ce qui prend sous tes mains mille formes nou-
velles ;
Ce qu'un feu rend biscuit , & qu'humecte un bon
vin ;

Ce que te font jeter des allarmes mortelles ;
 Ce que le Diable un jour mêla dans le bon grain :
 J'ai cette parcelle de l'homme ,
 De qui l'Architecte des Cieux
 Fit celle qui mordit la première à la pomme ;
 Ce qu'une fille en tout aime toujours le mieux ;
 Cet indiscret qui te répète
 Les sons qu'un Berger amoureux
 Tire de sa tendre musette ,
 Quand il l'ajoute avec ses feux :
 Ce qu'on ne voudroit point dans le cœur de Silvie ;
 Ce bijou dont le don a droit de te charmer ,
 Qui procure à l'Amant une si douce vie ,
 Et que l'on doit avoir pour vaincre & pour aimer :
 Ce pivot sur qui roule , au plus haut d'une épine ;
 Cette machine si divine ;
 Qui porte les charmes d'Iris ;
 Ce pivot où l'Amant trop tendre ,
 Pour toujours voudroit s'aller pendre ;
 Dans le desespoir d'un mépris :
 Ce théâtre où l'art & la nature
 Peuvent faire éclater un brillant coloris ;
 Mais où , par ses secrets , d'une artiste peinture
 L'Amant sçait discerner le naïf de Cypris .
 Certain indult qu'un buveur de Jouvence
 Qui s'égayoit dans un conte charmant ,
 A souhaité qu'il vint un jour en France ,
 Pour mettre à l'aise un couple peu constant .
 Le nom d'oiseau dont le Frere Philippe

112 MERCURE DE FRANCE

Ufa jadis , à son fils curieux ,
Pour lui masquer un sexe qui te pipe
Quand tu ne fuis l'amorce de ses yeux.
Ce mot qui tire du martyre
La plus pudique des Venus,
Qui fait , après un court délire ,
Celui des jaloux , des cocus ,
Et qui fait , dit par sa Themire ;
Le plus vif des plaisirs connus.

Je renferme dans moi ce par quoi tu respire,
Du Guerrier , de l'Amant je comble le desir.
Si tous ces traits encor ne peuvent te suffire ,
Voici le dernier mot qui me reste à te dire ,
Et qui peut-être trop ira me découvrir :
Cherche sous l'hémisphere une aimable Princesse ,
Du plus vif coloris , du cœur le moins altier ,
Du plus digne des Rois , digne de la tendresse ,
Tu m'y trouveras tout entier.

Par M. M. A. D. D.

A U T R E.

AU milieu des combats on me voit , cher-Lecteur ,
Les armes à la main combattre avec valeur.
Voici bien plus , ami , pour ton intelligence :
De dix pieds réunis fais la dissection ;
Tu trouveras d'abord un terme de finance ,

Un pronom possessif, une interjection,
 Ce bas lieu redouté; d'un Empereur la mere,
 Cruelle envers son fils par trop d'ambition;
 Un Pontife des Juifs, de Caïphe beau-pere;
 Un mot injurieux, un défaut aux chevaux,
 Un arbre, un élément, deux sortes de métaux;
 Dont l'un forme un outil avec lequel on frise:
 Ce qu'en levant les yeux tu vois dans une Eglise:
 Un fleuve de Toscane, un petit animal,
 Un très-riche bonnet, un péché capital;
 Celle que Jupiter jetta du ciel en terre,
 Un des fils de Pelops, d'Agamemnon le pere;
 Ce qui mit en horreur un Roi Syracusain,
 Le nom d'un fils de Roi, d'une ville & d'un Saint;
 Ce mont qui dans son sein nourrit toujours la
 flamme,
 Ce grand Musicien inventeur de la gamme,
 Celle aussi qui vendit son pays pour de l'or;
 Ce qui, mon cher Lecteur, ne vaut pas une obole.
 Fais-roi de tout ceci quelque bonne bouffole,
 Si tu veux sans errer venir mouiller au port.

*Garlaneg, Capitaine au Régiment
 d'Infanterie de Bourbonnois, d'Agen.*





NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*REMARQUES sur quelques articles
d'Astronomie, insérées dans le Journal de
Trévoux, du mois de Juillet 1752.*

LA fin de l'éclipse de Lune observée à Toulon y est marquée le 17 Avril au soir, à 8 h. 22 min. Or l'Almanach de l'Académie nous donne Toulon plus oriental que Paris de 14 min. 26 sec., & la fin de l'éclipse calculée à 7 h. 57 min.; au lieu que selon l'observation faite à Toulon, réduite au Méridien de Paris, l'on auroit 8 h. 7 min. & 34 secondes.

Comme le Ciel n'a pas été découvert ce jour là à Paris, l'on souhaiteroit sçavoir s'il ne s'est pas glissé quelque erreur dans l'observation de la fin de cette éclipse, sinon il sera constaté qu'il y a 10 minutes & demie d'erreur dans le calcul, qui en ce cas auroit anticipé sur l'observation.

II. Voici une autre difficulté : on trouve dans le même Journal la latitude de Toulouse déterminée avec le plus grand soin plusieurs années de suite, sçavoir de 43 deg. 35 min. 47 secondes & demie, & l'on a eu la satisfaction de voir que ce ré-

sultat diffère à peine de ce qui a été établi autrefois, & que l'on trouve imprimé dans le Livre de la Connoissance des tems.

Mais l'on auroit bien souhaité que l'Auteur y eût ajouté quelques recherches sur la *longitude* de Toulouse, à l'égard du Méridien de Paris. En voici la raison. Dans le livre de la Connoissance des tems l'on trouve que Toulouse est 3 min. 35 sec. de tems à l'Ouest du méridien de Paris : cela passe ici pour un résultat bien constant.

Cependant si l'on consulte les Mémoires de l'Académie de l'année 1744, page 257, l'on y apperçoit 1°. qu'entre Montpellier & Paris la différence est de 60 min. 5 secondes, ce qui diffère à peine de ce que l'on trouve dans l'Almanach de l'Académie. 2°. Qu'entre Montpellier & Toulouse la différence en longitude est 10 min. 40 secondes.

Si l'on soustrait le premier résultat du second, il reste 4 min. 35 sec. pour différence en longitude, entre Paris & Toulouse.

Or il est visible par là qu'il y a une minute entiere de tems ou un quart de degré de différence, & qui reste à corriger.

C'est pour cela que comme la voye du Journal est la plus simple & la plus prompte, on désire bien fort de sçavoir ici les

sentimens des Astronomes qui ont eu part à ces questions.

EDITS, Déclarations & Arrêts concernant la Jurisdiction de la Cour des Aides & Finances de Montauban. Imprimé à *Montauban*, chez Jean-François *Tenlières*, Imprimeur du Roi. 1752; & se trouve à *Paris*, chez *Durand*, in-4°. vol. 1.

M. Philippy, Conseiller à la Cour des Aides de Montpellier, a donné anciennement un ouvrage très-estimé, d'un pareil genre; il l'enrichit d'un Commentaire savant, & d'une suite d'Arrêts remarquables, qui forment comme une espèce d'histoire de la Jurisprudence de la Cour des Aides de Montpellier. Il est écrit en Latin, & c'est un des meilleurs Auteurs des pays de taille réelle.

Depuis qu'il a écrit, la Jurisprudence a varié, & nous n'avons gueres que *Despeisses* & lui qui ayent traité avec quelque utilité d'une matiere trop peu connue, & qui peut-être mieux éclaircie, produiroit un jour les facilités nécessaires pour l'abolition totale de la taille arbitraire.

M. de Sambuci, ancien Avocat Général de la Cour des Aides de Montauban, a fait un Traité nouveau, auquel avant sa mort il a mis heureusement la dernière

main ; & nous sommes instruits que cet Ouvrage sera bientôt en état de paroître. Ce Magistrat avoit en lui tout ce qui peut rendre son Ouvrage utile & sa mémoire respectable.

Celui que nous annonçons aujourd'hui a déjà les avantages de l'ordre & de la clarté. On y fait espérer un Commentaire & un Recueil de Jurisprudence semblable à celui de Phillippy , & alors ce sera , on ose l'affurer , un des Livres de Droit des plus utiles.

LE Calendrier des vieillards , Opéra Comique en un acte , représenté pour la première fois sur le Théâtre de la Foire Saint Germain , le 7 Avril 1753. *A Paris, chez Duchesne 1753.*

CHOIX d'Histoires tirées de Bandel , Italien , de Belleforest , Commingeois , de Boistuau , dit Launai , & de quelques autres Auteurs. Par M. Feutry. *A Londres, & se vend à Paris, chez Durand, rue Saint Jacques, & Piffot, Quai des Augustins.*

C'est la suite de la collection dont nous avons parlé dans le second Mercure de Juin , & nous en avons la même idée.

LA Géographie rendue aisée , ou Trai-

178 MERCURE DE FRANCE.

né méthodique pour apprendre la Géographie, rangé dans un ordre nouveau, propre à faciliter l'étude de cette science; avec un abrégé de la Sphère, & une table très-ample en forme de Dictionnaire. Volume in-4°. pp. 448. A Paris, rue Dauphine, chez Charles-Antoine Jombert, Libraire du Roi, à l'Image Notre-Dame.

On voit à la tête de l'Ouvrage un Avertissement, dans lequel l'Auteur (*M. de Levis*) expose son plan en peu de mots & fort bien. Il se plaint de ce que dans tous les traités de Géographie les Auteurs se sont attachés à arranger les différentes parties du monde, les Régions qu'elles contiennent, & les Villes qui y sont renfermées, plutôt selon leur étendue, leur puissance & leur rang politique, que suivant leur proximité. Il pense que cette dernière façon est préférable aux autres, & sans doute plus méthodique. Ce Livre est divisé par Parties & par Chapitres. Chaque Partie & même chaque Chapitre est précédé d'une introduction, dans laquelle, après avoir indiqué la situation de la Région que l'on traite, son étendue, ses bornes, sa température, la qualité du terroir avec ce qu'il produit, ses principales rivières, montagnes, &c. on instruit des mœurs & coutumes de ses ha-

bitans , de leur origine , de leur Religion , de la forme de leur Gouvernement & de la division la plus simple du Pays : le tout d'après les Auteurs & les Historiens les plus authentiques.

Cet Ouvrage nous a paru fort élémentaire , & malgré le grand nombre de Traités de Géographie qu'on a publiés jusques ici , nous croyons qu'il sera très-utile aux Commençaans.

NOUVELLES Annales de Paris , jusqu'au regne de Hugues Capet : on y a joint le Poëme d'Abdon , sur le fameux siège de Paris par les Normands , en 885 & 886 , beaucoup plus correct que dans aucune des Editions précédentes ; avec des Notes pour l'intelligence du texte. Par *Dom Toussaint du Plessis* , Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur. A Paris , rue Saint Jacques , chez la veuve *Lottin* , & *J. Buttard* , Imprimeurs-Libraires , à la Vérité. 1753.

IDE'E de la Poësie Angloise , ou Traduction des meilleurs Poëtes Anglois , &c. Par M. l'Abbé *Yart*. Tome 3^e & 4^e chez *Briasson*.

Le troisiéme Volume renferme une vie de Pope fort curieuse , & les Epitres mo-

rales si connues de ce célèbre Poëte. Tout cela est accompagné de discours , de notes & de remarques où nous avons trouvé beaucoup d'excellentes choses , quelquefois un peu gâtées par un peu de prolixité.

Le quatrième Volume commence par trois Epitres adressées à Godefroy Kneller , premier Peintre du Roi. La première qui est du sublime & ingénieux Dryden , roule sur la Peinture qui naît & se perfectionne en Grece , brille à Rome , mais avec moins d'éclat , & est anéantie par les Goths. La deuxième qui est de Congreve , renferme en peu de mots tous les complimens qu'on peut faire à un Peintre sur ses talens. La troisième qui est d'Addison , & qui a été écrite à l'occasion d'un portrait de George premier , est un éloge de ce Prince, rempli d'élévation & de flatterie.

L'Épître de Pope à M. Jervas , Peintre , en lui envoyant la traduction du Poëme de Dufresnoy par Dryden , est digne de son Auteur. L'imagination du Poëte le transporte sur les Alpes , d'où il considère avec soin l'empire des Arts , les cendres de Virgile, l'urne de Raphaël, & les chefs-d'œuvres de ce même Raphaël , du Guide , du Carrache , du Corrège , de Veronese & du Titien ,

Titien , &c. Il parle ensuite des portraits de Jeruas & des personnes qu'il a peintes. Il termine son Epite par une reflexion Philosophique , mais lugubre : que nous prétendons tirer peu de chose du tombeau , dit-il : vous ne pouvez conserver qu'une figure & moi qu'un nom.

L'Epite de Pope à Adisson sur son traité des médailles mérite d'être lûe. On ne trouve dans la suivante , de Jean Gay à Mylord Paul Mathuen , sur les malheurs des Artistes , ni ordre , ni plan , ni liaison , ni transition ; ce ne sont qu'écart , faillies , répétitions , contradictions. Celle du même Poëte sur les François , est pleine d'injures & d'injustices. L'Epite d'Adisson à Guillaume III , a de grandes beautés , mais elle respire une haine implacable contre la France. L'Epite d'Adisson , à Mylord Halifax , est une Satyre du Gouvernemens des Italiens , & un éloge de leur climat & de leur génie. L'Epite de Chiron à Achille , par Hilbernard Jacob , s'écarte de la vraisemblance ; mais elle est ingénieuse & instructive. Congreve a fait entrer dans son Epite sur l'art de plaire , toutes les espèces de ridicule qui viennent de l'affectation , & il le peint avec des couleurs si vraies qu'elles découvrent le grand usage du mon-

722 MERCURE DE FRANCE.

de , & le talent admirable de mettre ce monde qu'il connoissoit sur le théâtre. L'Épître de Swift , au Docteur de Sany , est une satire originale , vive & quelquefois outrée des Grands. Le reste du volume est rempli par quelques Lettres & des Odes. M. l'Abbé Yart en parle avec une impartialité rare dans un Traducteur. Nous avons transcrit jusqu'ici ses jugemens , parce qu'ils nous ont paru d'un critique vrai & éclairé.

M I N E R A L O G I E, ou Description générale des substances du regne minéral. Par M. Jean *Gostchak Wallerias*, Professeur Royal de Chymie , de Metallurgie & de Pharmacie dans l'Université d'Upsas , de l'Académie Impériale des curieux de la nature. Ouvrage traduit de l'Allemand. *A Paris*, chez *Durand & Pissot*. 1753. in-8°. vol 2.

Ceux à qui il appartient de juger de ces sortes d'Ouvrages paroissent également contents de l'Auteur & du Traducteur. Ils trouvent dans le Livre que nous annonçons , des connoissances étendues , rendues avec beaucoup de précision & d'exactitude.

DISSERTATIONS Philosophiques,

dont la premiere roule sur la nature du feu, & la seconde sur les différentes parties de la Philosophie & des Mathématiques. Par M. de *Beaufobre*. A Paris, chez *Durand & Pissot*. 1753. in-12. vol. 1.

Nous parlerons dans la suite de cette nouveauté.

ORATIO habita à *Joanne Antonio Nollet*, Licentiato Theologo, Regiæ Scientiarum Academiæ Socio, cum primum Physicæ experimentalis cursum Professor à Rege institutus auspicaretur in Regiâ Navarrâ, die Martis decimâ-quintâ mensis Maii, anno Domini 1753; Universitatis jussu edita. *Parisiis*, apud *Thibouft*, in Plateâ Cameracensi 1753. in-4°. pp. 46.

Ce Discours, dont l'exorde est en Latin & le reste en François, est clair, méthodique, sage, & ce qu'on ne scauroit assez estimer, tout à-fait pratique. » Je me » propose, dit l'illustre Auteur, de ras- » sembler dans ce Discours les différentes » parties d'un Physicien qui s'applique à » l'art des expériences, & de faire com- » prendre par là les dispositions & les » qualités avec lesquelles il peut espérer » de réussir. Il entre dans mon dessein de » montrer les difficultés & les peines qui » accompagnent cette étude, mais je ne » dissimulerai pas les avantages, ni les

124. MERCURE DE FRANCE.

» agrémens qu'on y peut goûter.

M. l'Abbé Noller, après avoir très bien rempli son projet, continua ainsi. » Qu'il » me soit permis en finissant ce Discours, » de faire des vœux pour certaines qualités » du cœur, d'où dépendent, selon moi, le » principal mérite & la plus solide satisfaction, du Physicien. Je voudrois qu'il » aimât la vérité par dessus tout, & que » dans ses études il eût toujours en vûe » l'utilité publique : animé par ces deux » motifs, il ne produira rien qu'il ne l'ait » examiné avec la plus grande sévérité ; » jamais une basse jalousie ne lui fera nier, » ou combattre ce que les autres auront » fait de bien ; la vanité de paroître Inventeur, ne l'empêchera pas de suivre » ce qui aura été commencé avant lui, & » ne le portera pas à s'occuper de frivolités brillantes, plutôt que de s'abaisser à » des recherches utiles qui auroient moins » d'éclat aux yeux du vulgaire.

» Oüi, je fais mille fois plus de cas de » ces zélés Citoyens qui appliquent leurs » lumières & leurs talens à rendre potable l'eau qui ne l'est pas, à maintenir » dans son état naturel celle qu'on embarque par provision, à purifier l'air dans » les lieux où il est ordinairement mal » sain, à rendre la bouffole d'un service,

» plus sûr , à perfectionner la culture des
 » terres , à conserver le produit des mois-
 » sons , quoique tous ces objets ayent été
 » entamés ; que de ces sçavans orgueil-
 » leux , qui cherchent à nous éblouir par
 » la grandeur apparente , mais souvent
 » imaginaire , ou par la singularité des
 » sujets qu'ils entreprennent de traiter.
 » Est-il un homme sensé , qui puisse voir
 » sans admiration , sans reconnoissance ,
 » un Philosophe illustré par les travaux les
 » plus applaudis , & jouissant depuis long-
 » tems de la réputation la plus grande &
 » la mieux méritée ; appliquer une partie
 » de ses connoissances & de ses talens aux
 » soins d'une ménagerie , quand il croit
 » y voir un nouveau moyen de procurer
 » l'abondance : au risque de passer pour
 » un simple imitateur dans l'esprit des
 » gens mal instruits , il consacre généreu-
 » sement à ses utiles recherches , des an-
 » nées de méditations & d'essais , pendant
 » lesquels il eût pû se flater de pénétrer les
 » secrets de la nature qui piquent le plus
 » la curiosité des hommes.

» C'est sur ces grands exemples que je
 » voudrois voir les nouveaux Physiciens
 » se former ; si les forces nous manquent
 » pour atteindre à cette supériorité de lu-
 » mière qui distingue ces hommes rares ,

126 MERCURE DE FRANCE.

» allons aussi loin que nous le pourrons
» en marchant sur leurs traces , & surtout
» ayons la noble émulation de les égaler
» dans leurs vertus.

LE Royaume de France , & les Etats de Lorraine , disposés en forme de Dictionnaire , contenant le nom de toutes les Provinces , Villes , Bourgs du Royaume , & des rivieres qui y passent ; le nombre des feux , dont elles sont composées ; les Généralités , Elections , Diocèses , Baillages , Sénéchauffées , Prévôtés , Vigueries , Sergenteries , Bureaux des Finances , Bureaux des Fermes & du Tabac ; Greniers à Sel , Amirautés , Juridictions Consulaires , &c. dont elles dépendent , avec des Tables particulieres & fort instructives , relatives à chacune de ces matieres , & une Table alphabétique , générale & fort étendue , où elles sont toutes réunies. On y trouve aussi trois autres Tables alphabétiques , également curieuses & utiles : l'une , de tous les Archevêchés & Evêchés de France , avec le nom des Provinces où ils sont situés , ainsi que des Généralités dont ils dépendent , & leurs distances de Paris. L'autre , des plus considérables Foires du Royaume , où l'on marque les Villes & Bourgs où elles se tiennent , les jours où

elles s'ouvrent, leur nature & leur durée; la troisième, qui indique les routes de toutes les principales Villes, avec les Généralités dont elles dépendent, & leur distance de la Capitale. Ouvrage composé sur les Mémoires les plus exacts & les plus récents, & enrichi d'une liste indicative des meilleures Cartes géographiques des Provinces, Evêchés & Généralités du Royaume; par M. Doisy, Directeur du Bureau des Comptes des Parties Casuelles du Roi. *A Paris*, chez N. Tilliard, Libraire, Quai des Augustins, à Saint Benoît 1753. Un volume in-4°. 12 liv. relié.

Quoique le titre de l'ouvrage pût suffire pour en faire sentir l'utilité, nous en allons donner le plan tel qu'il se trouve à la tête du Livre.

Plan & Table de l'ouvrage.

Comme il ne m'a pas été possible de conserver dans mon ouvrage l'ordre des Généralités, attendu l'arrangement de l'alphabet, & que cependant mon but est de donner une connoissance de la situation de toutes les Généralités du Royaume, ou Intendances, j'ai été obligé de composer mon ouvrage, & de le distribuer comme il suit.

La première partie est une division &
F iiij

128 MERCURE DE FRANCE.
subdivision du Royaume par Généralités ,
Intendances , Gouvernances , Elections ,
Paroisses & feux , avec une subdivision
desdites Elections par Sergenteries , Châ-
tellenies , Vigueries , Doyennés , Diocè-
ses , &c. où se trouve aussi le nombre des
Paroisses & feux qui composent lesdites
Elections.

A la suite de cette division & subdivi-
sion , l'on trouvera les Tables alphabéti-
ques qui suivent ci-après.

Noms des Provinces de France , de leurs
Villes Capitales & de leurs rivières.

Les trente-sept Gouvernemens Géné-
raux du Royaume de France.

Les Pays d'Elections , Pays d'Etats & ce
qui compose la Flandre Françoisse.

Les Elections , Baillages & autres chefs-
lieux , compris dans les Généralités , Inten-
dances & Gouvernemens du Royaume ,
suivant la division d'icelui.

Les Chancelleries après les Cours ,
Conseils Supérieurs & Provinciaux du
Royaume , & le nombre des Officiers qui
les composent , suivant les Edits du mois
de Juin 1715 & Novembre 1707.

Les dix huit Archevêchés & les cent
onze Evêchés de la France , par Province
& Généralités , & les distances de Paris aux
dits Evêchés.

Les vingt quatre Universités du Royaume, & le nombre des Provinces où elles sont établies.

Les Cours Supérieures du Royaume.

Les Villes où l'on bat Monnoye, avec la lettre qu'on a ordonné de mettre en l'année 1539 & autres.

Les Bureaux des Finances du Royaume, les noms des Généralités, les Elections dont ils dépendent.

Mairesses Générales & Particulières des Eaux & Forêts, & Tables de Marbre du Royaume, avec les noms des Généralités & Elections dont elles dépendent.

Après l'alphabet de la France, vous trouverez une Table pour aucunes Mairesses Particulières, dont on a envoyé les Mémoires à l'Auteur lors de l'impression.

Les Capitaineries des Chasses du Royaume, avec les noms des Généralités & Elections qui en dépendent.

Les Amirautés du Royaume, avec les noms des Généralités & Elections dont ils dépendent, conformément à l'Edit du mois de Mai 1712, portant création d'Officiers dans les Amirautés, & conformément au Militaire de France.

Les Prédiaux du Royaume, avec les noms des Généralités dont ils dépendent.

Les Baillages du Royaume, avec le

1730 **MERCURE DE FRANCE:**
nom des Généralités & Elections dont ils
dépendent.

Les Sénéchaussées du Royaume, leurs
Généralités, Elections, &c.

Les Prévôtés du Royaume, leurs Géné-
ralités, Elections, &c.

Les Vicomtés du Royaume, leurs Gé-
néralités, Elections, &c.

Les Châtellenies, leurs Généralités,
Elections, &c.

Les Vigueries, avec leurs Généralités,
Elections, &c.

Les Jurisdictions Consulaires du Royau-
me, avec leurs Généralités, Elections.

Les Sergenteries du Royaume, avec le
nombre des Paroisses qu'elles contiennent,
& le nom des Généralités & Elections
dont elles dépendent.

Les Maréchaussées du Royaume, le nom-
bre des Officiers qui les composent, con-
formément au rétablissement d'iceux, sui-
vant la Déclaration du 9 Avril 1720.

Les Justices Royales refforifiantes, en-
semble les Justices particulières & subal-
ternes, Justices des Seigneurs & Justices
Royales, avec le nom des Généralités.

Les Bureaux des Fermes, des Traités &
du Tabac, établi dans le Royaume, leurs
Généralités, &c.

Les Greniers, Dépôts & Chambres à

Sel du Royaume, leurs Généralités. A la suite de l'alphabet de la France, il se trouve une Table sur les mêmes matieres, divisée par Directions, grandes & petites Gabelles, suivant les Mémoires envoyés à l'Auteur lors de l'impression, par des personnes qui ont désiré que ce travail y fût joint.

Les plus considérables Foires du Royaume avec les mois & dates desdites, & la durée d'icelles.

Les Cazernes établies dans le Royaume, pour servir de logement aux troupes dans aucunes Villes & Bourgs, leurs Généralités, Elections.

Les routes des postes du Royaume de France, suivant les derniers Réglemens, & conformément au Sieur de Fer, Géographe du Roi, ensemble les routes de routes les principales, tant de celles où passent lesdites postes, que suivant les routes ordinaires, non spécifiées dans la Carte dudit Sieur de Fer, suivant l'Auteur du dénombrement du Royaume, & autres, & leurs Généralités.

Table des principaux Duchés, Comtés, Marquisats, Baronnie, Seigneuries & quelques Maisons de Plaisance, les plus considérables qui sont en France, suivant les Provinces où elles sont situées, avec

132 MERCURE DE FRANCE.

quelques remarques tirées de l'Histoire de France.

Observer que tout ce qui est compris dans les Tables particulieres ci dessus, est encore employé dans le corps de l'alphabet ci-après, qui compose la seconde partie de cet ouvrage, ne les ayant faites que pour la plus grande facilité de ceux qui voudront trouver les parties dont ils auront besoin qui composent lesdites Tables, sans se donner la peine de chercher dans le corps de l'ouvrage, qui contient près de quarante mille parties.

La deuxième partie contient l'alphabet général du Royaume de France, divisé en cinq colonnes. Sçavoir,

La première contient le nom des Villes, Bourgs & Paroisses.

La deuxième, le nombre des feux qui les composent.

La troisième, le nom de leurs Généralités, Intendance, Gouvernance, &c.

La quatrième, le nom des Elections, Vigueries, &c. dont elles dépendent.

La cinquième est une colonne d'observations, par laquelle l'on trouvera le nom des Cours Souveraines, Monnoyes & autres Juridictions établies dans lesdites Villes, Doyennés, Sergenteries, Vigueries, Foires, Marchés, &c. dépendans desdites Villes & Bourgs.

E X E M P L E.

Je cherche Troyes, je trouve que cette Ville contient trois mille feux, qu'elle est de la Généralité de Châlons, qu'il y a Election, Evêché, Baillage, Présidial, Hôtel des Monnoyes, Juges-Consuls, Grenier à Sel, Maîtrise particulière, cinq grosses Fermes, Bureau du Tabac, Maréchaussée, Cazernes, ainsi des autres Villes, Bourgs & Paroisses.

Troisième partie, cette troisième partie contient les Etats de Lorraine, composés des deux Duchés de Lorraine & de Bar, dont la première partie est une division & subdivision desdits Etats par Duché, Baillages, Prévôtés, Châtellenies, & autres Justices qui les composent, ensemble le nom de toutes les rivières qui arrosent lesdits Etats.

L'alphabet du nom de toutes les Villes, Bourgs & Paroisses qui composent lesdits Etats, sous quatre colonnes.

La première contient le nom de toutes les Villes, Bourgs & Paroisses.

La deuxième, le nom des Duchés, ou Provinces dont elles font partie.

La troisième, le nom des Evêchés ou Diocèses dont elles dépendent.

Et la quatrième est une colonne d'ob-

134 MERCURE DE FRANCE.

servations qui expliquent le nom des Jurisdictions, Baillages ou Offices dont lesdites Villes., Bourgs & Paroisses dépendent.

REPONSE de M. le Cat, au second tome du Recueil du Frere Côme, intitulé, *Addition*, & imprimé in-12. A Paris, chez d'Houry, & à Rouen, chez Laurent Dumefnil.

La dispute sur l'opération de la Taille, qui dure depuis quelque tems entre M. le Cat & le Frere Côme, a été l'occasion de plusieurs écrits qu'on a souvent trouvés trop vifs & presque toujours diffus. Il y a apparence que les deux Lettres que nous annonçons aujourd'hui, & un petit nombre d'autres mettront fin à ces contestations, & que les habiles gens qui les ont excitées par zèle pour le bien public, croiront avoir dit tout ce qu'il falloit pour éclaircir la vérité.

NOUVELLES découvertes sur la guerre, dans une Dissertation sur Polybe. Ouvrage utile & nécessaire à tous les Généraux, Commandans & Officiers d'armées. Par M. Follard, Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, & Mestre-de-Camp d'Infanterie, seconde édition, revue par l'Auteur. A-Bruxelles, chez Fran-

çois Foppens, & se trouve à Paris, chez N. Tilliard, Quai des Augustins 1753. Un volume in 12. 3. liv. relié.

Il nous paroît décidé que le Commentaire sur Polybe, est un des meilleurs Livres qui aient jamais été faits sur la guerre. Le germe de tout ce qui a été développé dans ce fameux ouvrage, se trouve dans le petit volume que nous annonçons. La Dissertation sur Polybe rapproche les anciens des nouveaux usages, & prouve clairement que l'antiquité a fourni l'idée de la plupart des choses, que les modernes ont prétendu avoir imaginées. Le Traité de la colonne qui suit la Dissertation, fait un honneur infini au Chevalier Fôlard, & sert de base à presque toutes les vues qu'il a eues sur la guerre. Le volume est terminé par une Dissertation où l'on examine, si l'usage où l'on est de mettre la Cavalerie sur les aîles, & l'Infanterie au centre dans une bataille rangée, est aussi bien fondé qu'il est ancien & universel.

EXPOSITION d'un principe de plusieurs nouvelles Machines Hydrauliques de M. Lorient, avec le rapport de Messieurs les Commissaires de l'Académie Royale des Sciences, & la réponse à ce

136 MERCURE DE FRANCE.

même rapport. *A Paris, chez Boudet 1753.*
Vingt-six pages in-4^o.

Merigot & le Loup, Libraires Quai des Augustins, ont mis en vente le *Terence*, dont nous entretenions nos Lecteurs il y a quelques mois; il nous paroît que le Public fait beaucoup d'accueil à cette belle entreprise. Ce qui reste de gens de bon goût, doit encourager les Libraires à donner une suite d'éditions dignes des grands modèles que nous a laissés l'antiquité.

L'APOLOGIE & les avantages de la Quadrature du Cercle. Par M. le Chevalier de *Causans*.

Rien ne sçauroit mieux vérifier la possibilité de la Quadrature du Cercle, que l'offre que fait l'Auteur de la démontrer, & rien n'est moins fondé que de le condamner sans l'entendre; il avoue avec franchise qu'il est incomparablement plus glorieux d'avoir fait quatre vingt dix-neuf pas par des routes obscures & pénibles pour approcher du but, que d'en avoir fait un pour y parvenir en droiture.

Les approximations donnent la plus haute idée de l'étendue de l'entendement, en portant bien au-delà les bornes dans lesquelles on vouloit le resserrer, puisque par des colonnes de chiffres dont le

nombre efface le nom, on a conduit l'esprit à l'infini & plus qu'infini, selon l'expression des Sçavans, pour revenir aux moyens des calculs différenciels & intégrals dans la sphère du fini, avec de nouvelles lumières pour les Mathématiques; cependant les approximations ne font point une règle générale, en laissant toujours le désir de la chercher; il faut convenir que l'ambition de réussir dans une carrière si flatteuse est permise aux hommes de tous Etats; chacun peut puiser dans la source des Sciences sans l'épuiser: & bien loin de dégoûter pour les choses difficiles, on doit animer l'émulation: ce seroit agir contre ses propres intérêts de penser autrement. Pesons à la balance de la justice le pour & contre. D'un côté l'Auteur compte pour rien cinquante mille livres qu'il lui en coûteroit à pure perte, s'il manquoit à sa promesse; & si elle étoit douteuse, la confusion publique qu'il mériteroit à juste titre, pourroit seule ébranler sa confiance.

De l'autre côté il invite la curiosité à connoître des avantages que les plus fameux Mathématiciens & Philosophes ont désiré de trouver depuis plus de trois mille ans, & qui ne coûteroient pas un denier par tête pour les souscriptions, à ceux

138 MERCURE DE FRANCE:

qui pourroient y participer. Sa proposition n'est donc pas déraisonnable, en offrant de profiter de ce qui seroit généralement utile, & qui ne coûtera rien s'il s'est trompé.

La Quadrature du Cercle apprendra, 1°. La théorie de la terre avec la dernière précision, & la connoissance exacte de sa superficie.

2°. On comptera les longitudes indifféremment de tous les lieux où l'on se trouvera. 3°. Les Etoiles & les Planettes serviront également pour sçavoir en tout tems à quel degré de latitude & de longitude on sera sur mer. 4°. On pourra tracer avec certitude sur les nouvelles Cartes Géographiques qu'on fera, toutes les routes sur mer & sur terre, & avec autant de facilité qu'on traceroit des allées dans un jardin. 5°. On sçaura la raison pourquoi les degrés sont plus courts aux Pôles & à plusieurs autres lieux de la circonférence de la terre qu'à l'Equateur. 6°. On verra positivement à combien on peut approcher des terres australes. 7°. On mesurera sans se tromper d'une ligne, l'étendue de la mer qui environne la terre. 8°. On connoîtra la valeur de toutes les courbes par une règle générale de Géométrie, & l'aire de toutes les figures cur-

vilignes. 9°. Toutes les parties de la Physique qui ont rapport aux Mathématiques, comme l'Astronomie, la Géographie, la Trigonométrie Sphérique, l'Hydrographie, la Géométrie, le Génie & les Méchaniques, acquereront le dernier degré de perfection par la Quadrature du Cercle. 10°. On aura des Axiomes de Géométrie incontestables, qui seront fondés sur l'erreur que le contenu ne sçauroit être égal au contenant, puisqu'on démontrera géométriquement que le contenu est égal en parties & en surface au contenant; cette proposition qui détruira un prétendu axiome de toutes les Nations, devroit suffire pour suspendre la prévention contraire, jusqu'à l'expérience que l'Auteur propose d'en faire.

Ce qui vient d'être exposé dépend entièrement de la Quadrature du Cercle; & si l'Auteur garde pour lui seul cette importante vérité, sa justification est bien simple, c'est qu'on n'aura pas voulu la sçavoir. Pour terminer les écrits & le tems, il avertit qu'il ne sera engagé envers le Public que jusqu'au quinze de Septembre.

T E R R E, Tragédie de M. Guis, non représentée. *A Paris*, chez *Duchesne*; 1753.

ACTEURS.

Pandion, Roi d'Athènes, pere de Progné & de Philomele.

Terée, Roi de Thrace, époux de Progné.

Progné,

Philomele.

Euristhene, Officier Athenien.

Alcimédon, Confident de Terée.

Doris, Confident de Progné.

Gardes.

La Scene est dans un Vestibule du Palais de Terée.

Le Théâtre représente ce Vestibule, & l'on voit dans l'enfoncement un superbe tombeau qu'on vient d'élever à la mémoire de Philomele; un Ministre du Dieu Mars, Progné, les Dames de la Thrace en habits de deuil, & Alcimédon sont aux marches de ce tombeau; on suppose qu'ils viennent de faire un sacrifice pour appaiser les manes de la Princesse: après un moment de silence Progné s'avance au milieu du Théâtre, & dit:

D'une sœur massacrée ombre pâle & sanglante,

A mes sens désolés ombre toujours présente,

Si les cris des vivans percent les sombres bords,

Entens ma triste voix des régions des morts.

Et du sein du tombeau que j'éleve à ta cendre ,
 Reçois ces pleurs amers que tu me fais répandre ;
 Et vous terribles Dieux , Dieux vengeurs des for-
 faits ,

Ecoutez mes sermens & les vœux que je fais :
 Si son sang répandu , le sang de l'innocence ,
 Est monté jusqu'au Ciel , & demande vengeance ;
 Nommez le criminel , & je jure par vous ,
 Par ce sacré tombeau que j'embrasse à genoux ,
 De livrer à la mort la tête du coupable ,
 Et de perdre avec lui sa race abominable.

Ministre du Dieu Mars , & vous de qui les pleurs
 Dans ce lugubre jour honorent mes malheurs ,
 Allez , volez au Temple , & qu'un prompt sacri-
 fice

De nos Dieux irrités apaise la justice.

Le Ministre de Mars & les Dames de
 Thrace se retirent ; la Reine retient Alcimédon
 qui étoit prêt à partir.

Venez , Alcimédon ; vous voyez mes ennuis ,
 Mes allarmes , ma crainte , & l'état je suis.
 Je veux dans votre sein généreux & sincère
 Epancher aujourd'hui mon ame toute entière.
 Elevé dans les camps , & nourri loin des Cours ,
 Le mensonge jamais n'entra dans vos discours ;
 Le Roi vous est connu , c'est à vous de m'instruire
 Des secrets de son cœur , où vous seul pouvez lire.
 Depuis que dans mes bras le destin moins jaloux

Après deux ans d'absence a remis mon époux ,
 Je le vois tous les jours plongé dans les allarmes ;
 Se nourrir d'amertume , & dévorer ses larmes ;
 En vain pour pénétrer sa mortelle douleur ,
 Mon amour inquiet interroge son cœur ;
 Un silence farouche est toute sa réponse ;
 Il me fait des malheurs que son trouble m'annonce
 Plus il veut se cacher , plus je sens redoubler
 Les soupçons dévorans qui viennent m'accabler.
 Vous en qui mon époux tout entier se repose ,
 De ses ennuis secrets vous connoissez la cause.
 Parlez-donc , & songez que de votre rapport
 Dépend & mon bonheur , & sa gloire , & son sort.

Alcimédon rassure la Reine , en lui disant que Terée n'est occupé que de la gloire ; que ce héros , après avoir délivré les Etats de Pandion son beau-pere , que d'injustes ennemis vouloient usurper , crut devoir remercier le Dieu Mars son pere , de la victoire qu'il venoit de remporter ; qu'il avoit conduit la Princesse Philomele à l'autel de Mars , & que dans le tems qu'il lui adressoit sa priere , d'infâmes assassins l'avoient enveloppée ; & s'étoient lancés avec fureur sur la Princesse , ou pour la poignarder ou pour lui faire violence ; que Pholomele avoit été frappée à mort , qu'on n'avoit pû reconnoître l'as-

l'assassin, & que Terée avoit ensuite immolé à ces Manes trois mille brigands. Ce récit calme les jalouses inquiétudes de Progné, qui voyant paroître son époux, le conjure de s'unir à elle par les sermens les plus affreux, en conjurant la perte du meurtrier de sa sœur. Terée après avoir fait les mêmes sermens reste seul avec Alcimédon; alors déchiré de remords, il est à chaque instant sur le point d'avouer un crime épouvantable; cependant voyant revenir la Reine, il ne fait à Alcimédon qu'une confidence équivoque, en disant qu'il connoît l'assassin de Philomele. Il apprend à la Reine que le Macédonien jaloux de sa gloire, vient de lui faire une offense dont il veut se venger, & qu'il se dispose à partir pour l'aller combattre; Progné veut en vain le détourner de ce dessein; Terée lui annonce que tout est prêt pour une guerre indispensable & la quitte: Progné qui est jalouse à l'excès se défie de son mari, & termine le premier Acte par ce Vers:

Rien n'échappe aux regards d'une femme jalouse.

Philomele, que le fidele Euristhène, Officier Athénien, a arrachée des bras de la mort ouvre le second Acte avec lui; elle vient avertir sa sœur du crime de

144 MERCURE DE FRANCE.

Terée , & lui en demander vengeance ;
mais elle ne veut pas paroître sous son nom,
elle prend celui de Déidamie qui lui étoit
attachée , & qui a péri pour elle ; il lui est
aisé de tromper sur ce point. Progné dont
elle a été séparée dès son enfance , Progné
toujours inquiète trouve en parcourant le
Palais , cette Princesse infortunée , qui sous
nom de Déidamie , & sur l'ordre qu'elle
reçoit de la Reine , lui fait le fatal récit
des indignes violences de Terée.

Jè jette en frémissant mes regards effrayés ,
Sur ce jour malheureux , où tombant à ses pieds ,
Terée à la Princesse ouvrant toute son ame ,
Lui fit l'indigne aveu d'une coupable flâme :
Vous comprenez assez que le plus froid mépris
De sa témérité fut la suite & le prix.
On condamna sa bouche & ses yeux au silence :
Il-obéit , se tut. On excusa l'offense ,
D'un feu qu'elle abhorroit , on ne lui parla plus.
Il parut oublier jusques à ses refus ,
Et sçut avec tant d'art déguiser sa tendresse ,
Qu'il parvint à tromper sa crédule foiblesse.
Alors soit amitié , soit désir curieux ,
Il vous plut d'appeler Philomele en ces lieux .
Vos cris à Pandion long-tems la demanderent ,
Long-tems à vos souhaits ses craintes s'oppose-
rent.

Enfin se laissant vaincre après de longs combats ,

Le

Le Roi vit arracher sa fille de ses bras.
 Il est dans votre Thrace une forêt sacrée ,
 Lieu fatal , teint d'un sang répandu par Terée ,
 Sous le voile pieux d'un zèle séducteur
 Il y porta ses pas suivi de votre sœur ;
 Là d'un amant soumis il reprend le langage ,
 Et de ses premiers feux lui retrace l'image ;
 Il ose rappeler ses charmes séduisans ,
 Et ses transports passés , & ses ennuis présens.
 D'une juste douleur la Princesse frappée ,
 Tandis qu'à l'attendrir sa flâme est occupée ,
 Fuit en lançant sur lui des regards furieux ,
 Et l'accable en fuyant de titres odieux.
 Il la suit ; ses dédains & son amour déçû
 Allumerent la rage en son ame éperdue.
 Armé d'un fer mortel il déchira son flanc ;
 Et la laissa nager dans des ruisseaux de sang.
 J'arrive en ce moment d'Euristhène suivie ,
 Pour recueillir du moins les restes de sa vie ;
 Elle me voit , m'entend & m'adresse ces mots ,
 Qu'interrompent cent fois ses pleurs & ses sang-
 glots :

Je meurs , je vais finir une vie outragée :
 Je ne demande pas que ma mort soit vengée ;
 J'abandonne aux remords , éternel châtement ,
 La peine du coupable & mon ressentiment.
 Allez trouver la Reine , & si je lui suis chere ,
 Qu'à mes Athéniens elle serve de mere ,
 Et que ses tendres soins hâtant votre retour ,

G

Vous quittiez pour jamais ce funeste séjour ;
 De mon malheureux pere allez sécher les larmes.
 D'une sœur désolée appeidez les allarmes.
 Je pardonne . . . A ces mots l'impitoyable sort
 La plonge pour jamais au séjour de la mort.
 C'est à vous à remplir sa volonté dernière :
 Permettez qu'à ses vœux je joigne ma priere ,
 Elle vous a tracé l'exemple des vertus ,
 Je vous quitte & j'attens vos ordres absolus.

Progné restée seule avec Doris la Confidente , fait les plus fortes imprécations contre son époux , toutes les furies semblent s'être emparées de ses sens , & elle s'écrie les yeux égarés.

Nos fureurs passeront même la barbarie ,
 L'enfer m'inspire un crime , abominable , impie ,
 Digne enfin de Terée , & qui va devenir
 L'entretien & l'horreur des siècles à venir.
 Que dis je , & quel effroi de mon cœur s'empare ?
 Moi, sacrifier ! qui ? .. je me perds , je m'égare ;
 Ne faisons point rougir les hommes & les Dieux ,
 Et respectons un sang qui m'est si précieux :
 Mais on vient , & je vois à ce sombre visage
 Que l'on va m'annoncer quelque nouvel orage.

C'est Euristhène qui apprend que Pandion arrive avec une flotte & une armée nombreuse , pour venger sur Terée & sur

ses Etats la mort de sa fille ; il ajoute que Terée se prépare à repousser Pandion , & il exhorte Progné à empêcher la mort de son pere.

Vous ne sçavez que trop ce que peut un époux.

Progné.

Oui , je cours me jeter au-devant de ses coups.

Le troisième Acte commence par une Scène entre Terée & Alcimédon ; Pandion a été repoussé & vaincu ; on a fait dans le combat un prisonnier d'importance qui ne veut pas dire son nom. Terée croit reconnoître Pandion sur le portrait qu'en fait Alcimédon : il dit alors qu'il ne pourra soutenir sa vûe , & il avoue enfin qu'il est l'affassin de Philomele. Dans l'instant Pandion paroît enchaîné. Terée veut nier en vain à ce malheureux Roi qu'il est coupable de la mort de sa fille. Pandion a tout sçû par un témoin fidèle. Progné survient & se jette entre les bras de son pere qu'elle arrose de ses larmes , elle lui ôte ses chaînes. Pandion éclate en reproches contre Terée , qui accoutumé à dominer , a de la peine à retenir son couroux. Progné excédée de rage & de douleur emmene son pere en disant :

Venez , Seigneur , fuyez son aspect odieux.

G ij

Terée, seul.

Eh bien, en est-ce assez, inexorables Dieux !
 Au dedans, au dehors, contre moi tout conspire ;
 Le reproche m'aigrit, le remords me déchire ;
 J'éprouve au fond du cœur mille tourmens di-
 vers,
 Et par tout après moi je traîne les enfers.

Terée apprend ensuite à Alcimedon qui vient le joindre, que Pandion sçait tout, & que ce ne peut être que par Déidamie, dont il jure le supplice ; ils sortent ensemble pour tâcher de la trouver. Philomele paroît le moment d'après, qui dans un monologue invoque les Dieux en faveur de son père captif pour l'avoir voulu venger. Terée revient avec Alcimedon, & dit au fond du théâtre :

Je la vois ; avançons.

Alcimedon.

Quel est votre dessein ;

Seigneur ?

Terée.

De lui plonger ce poignard dans le sein :

Alcimedon.

Ah ! craignez que du ciel la justice sévère . . . :

Terée.

Non , je n'écoute rien , laisse agir ma colere.

Il s'approche de la Princesse , & leve le poignard derriere elle pour la frapper.

Meurs , perfide , meurs.

Philomele tourne la tête. Terée surpris , la reconnoît , & s'écrie :

Dieux ! qu'est-ce que j'apperçois ?
Ma Princesse , c'est vous !

Terée laisse tomber le poignard , & se jette à ses genoux.

Philomele.

Terée est devant moi ,
Terée est à mes pieds ! je tremble , je chancelle.

Elle fuit. Terée se levant avec précipitation , veut en vain l'arrêter , & il la fuit , malgré Alcimedon.

Dans la premiere scène du quatriéme acte , Terée paroît avoir fait un heureux retour sur lui-même : il forme d'abord la généreuse résolution de renvoyer Pandion dans ses Etats avec Philomele ; mais bientôt reprenant sa fureur , & s'abandonnant à toute la violence de ses feux illégitimes , il dédaigne les sages conseils d'Alcimedon ,

G iij

& veut voir & aimer la Princesse, n'importe à quel prix. Alcimedon le suit pour tâcher de le ramener à la raison. Pandion se paroît avec Euristhène, & ordonne qu'on fasse venir Deidamie, qui paroît fort empressée de le voir. Progné vient dire à Pandion que le bruit court que la Princesse est vivante. Philomele confirme ce bruit, en venant embrasser son pere & sa sœur, & elle leur raconte la maniere miraculeuse dont ses jours ont été sauvés.

Sous un rustique toit, aux rives du Stoymon,
 Content de sa fortune, & sans ambition,
 Un Thrace qui n'avoit en ce séjour champêtre,
 Pour bien que la vertu, que lui-même pour maître,
 Loin du bruit, loin des Cours, simple & craignant
 les Dieux,
 Cultivoit de ses mains le champ de ses yeux;
 Ce Thrace aux cris plaintifs de ma voix expirante,
 Accourut, rappella ma force défaillante,
 Et d'un art salutaire empruntant le secours,
 Il écartera la mort qui menaçoit mes jours.
 Son toit fut mon asyle en ce péril funeste;
 Deidamie, Euristhène ont achevé le reste;
 Si je respire encor, si je vous vois, Seigneur,
 C'est à leurs tendres soins que je dois ce bonheur.

Au milieu d'une si tendre entrevue,
 Alcimedon accourant avec précipitation,
 dit à Pandion :

Je ne viens qu'à regret troubler votre entretien ;
 Mais dans un grand péril on n'examine rien ;
 Et dussai-je , Seigneur , m'attirer votre haine ,
 Dût éclater sur moi le couroux de la Reine ,
 Il faut que je m'explique , & je dois vous sauver ;
 Veillez sur la Princeſſe , on la veut enlever.

Pandion.

Qui ?

Alcimedon.

Le Roi ſe flatant de mon obéiſſance ,
 M'a fait de ce projet l'affreufe confiance ;
 Ne pouvant l'empêcher , j'ai cru que par devoir
 Il me falloit du moins vous le faire ſçavoir.

Pandion.

Ah ! le cruel !

Alcimedon.

Bientôt au milieu de la fête ,
 Si quelque obſtacle heureux , ſi le ciel ne l'arrête ,
 Il doit ſur un vaiſſeau par mes ſoins préparé ,
 Vous ravir pour toujours un tréſor ſi ſacré.

Pandion veut s'échapper avec Philomele ;
 & tandis qu'il délibere avec ſes filles ſur
 les meſures qu'il prendra , Terée vient
 lui annoncer qu'il eſt libre.

Pandion.

Oui , j'accepte avec joie une faveur ſi grande ,
 Tes ſoins ont à propos prévenu ma demande ;

G iiiij

352 MERCURE DE FRANCE.

Demain je partirai , je t'en donne ma foi ,
Et déjà je voudrois être bien loin de toi.
Mais , tremble , mon départ te deviendra funeste ;
J'attirerai sur toi la colere céleste ,
Celle de tous les Grecs , celle de l'univers ,
Tout parlera pour moi , ma défaite , mes fers ,
Les pleurs , le desespoir d'une triste famille ;
Je traînerai par tout ma déplorable fille ;
Ses graces , sa jeunesse , & surtout ses malheurs
Trouveront contre toi mille Rois pour vengeurs ;
Alliés , ennemis ; étranger ou barbare ,
Grossiront le torrent qui déjà se prépare ;
Le Méde & le Persan déploieront leurs drapeaux ;
Je couvrirai les mers d'armes & de vaisseaux ,
Je fendrai sur la Thrace avec le fer , la foudre ,
Et jusques aux Autels j'y mettrai tout en poudre.

Terée paroît d'abord frappé des menaces
de Pandion , mais il dit après à Progné :

Un ennemi de plus n'étonne point mon ame :
A travers les débris , & le fer & la flâme ,
Jo frapperai d'un bras les Macédoniens ,
De l'autre repoussant les fiers Athéniens ,
Je trouverai par tout sur les pas de la gloire ,
Les lauriers triomphans que donne la victoire.
Mais ne négligeons rien , je vais sans perdre tems.. :

Progné.

Remplissez aujourd'hui des soins plus importants ;

Les autels sont parés, & la victime est prête ;
 Songez à célébrer cette pompeuse fête ,
 Vous la devez aux Dieux , de leur honneur jaloux ;
 Les Ministres sacrés n'attendent plus que vous :
 Allez , & commencez par ce grand sacrifice
 A vous rendre de Mars la puissance propice.
 J'ai par votre ordre encor préparé le festin
 Qui doit à ce grand jour mettre une digne fin ;
 Tout s'y ressentira de la pompe suprême ,
 Vous y verrez Isis, & j'y serai moi-même.

Terée ouvre le cinquième acte avec Alcimedon , à qui il dit que Pandion est sur son départ , & que ce jour heureux va ramener la paix ; il se flatte même de pouvoir attendre la Princesse.

Je pourrai de ses yeux , contre moi prévenus ,
 Quelque jour desarmer le courroux implacable ;
 Peut-être quelque jour un himen favorable
 Réparant ses malheurs , me fera son époux :
 Le divorce n'est pas inouï parmi nous.
 Et bravant les fureurs d'une femme jalouse ,
 Chacun peut se choisir une nouvelle épouse ;
 L'usage le permet , & mon cœur triomphant . . .

Alcimedon.

L'usage le permet , mais l'honneur le défend.
 Sur quel indigne espoir votre bonheur se fonde !
 Est-ce aux Rois établis pour l'exemple du monde.

G v

154 MERCURE DE FRANCE.

Eux qui ne sont placés tant au-dessus de nous,
Que pour nous protéger & nous éclairer tous;
Est-ce aux Rois, dis-je, armés pour détruire le
vice,

A tracer aux Sujets des leçons d'injustice ?

Si dans votre dessein, Seigneur, vous persistez ;

Voyez dans quels malheurs vous vous précipitez !

Terée est inébranlable dans son dessein. Progné vient tenter un nouvel effort pour l'empêcher de partir & d'attaquer les Macédoniens ; la Reine ne sçait que trop que la guerre de Macédoine n'est qu'un prétexte pour enlever Philomele. Terée résiste à Progné comme à Alcimedon, & sort pour ordonner les derniers préparatifs de la guerre. Progné s'abandonne alors à toute la rage que la jalousie peut inspirer ; un démon s'empare de son ame ; elle nomme son fils Itis, qu'elle veut massacrer, afin qu'il ne reste plus rien de la race abominable de Terée, & elle s'en va dans ce fatal égarement. Euristhène vient avertir Pandion des fureurs de la Reine ; il le conjure de veiller à ses jours & sur sa conduite. Pandion effrayé des allarmes d'Euristhène, conjure le ciel de jeter sur sa famille un regard attendri ; il sort avec Euristhène d'un côté du théâtre ; Progné rentre de l'autre avec Doris, & lui dit :

Enfin je suis vengée, & le monstre a péri.

Doris.

Madame, qu'ai-je vu? quelles vives allarmes!

Progné.

Doris, explique-toi: mais tu verses des larmes

Doris.

Madame, ignorez-vous? . . .

Progné.

Juste ciel! je frémis &

Parle.

Doris.

Hélas! votre fils,

Progné.

Hé bien, que fait mon fils?

Doris.

Avez-vous oublié par quelle barbarie,
Votre main d'un seul coup a terminé sa vie?

Progné.

Que dis-tu? Moi j'aurois! . . non, non, c'est une
erreur,

Non, je n'ai point commis ce forfait plein d'hor-
reur.

Doris.

Pard au ciel!

G V E

Progné.

C'étoit donc pour ce comble de rage
 Que les Dieux , de mes sens m'avoient ôté l'usage.
 Quoi ! j'aurois massacré mon fils !

Doris.

J'ai vu vos bras
 Se plonger tout sanglans . . .

Progné.

Hélas ! n'acheve pas.
 Dieux cruels , Dieux jaloux , mon crime est votre
 crime.
 Qu'ai-je fait ! ô mon fils ! ô trop chere victime !

Doris.

Madame

Progné.

Laisse-moi ; ton funeste rapport
 Me défile les yeux & me donne la mort.
 Quoi ! je n'ai plus de fils , & c'est moi qui l'im-
 mole !
 Ce fils né de mon sang , ma joie & mon idole,
 Cet Itis qu'à mes vœux le ciel avoit donné ,
 Par les mains de sa mere est donc assassiné ?
 Et vous ne tonnez pas sur ma tête coupable ?
 Dieux ! que j'ai fait rougir par ce meurtre exécra-
 ble ;
 Et ce Palais sanglant entr'ouvert sous mes pas ,
 Sous ses vastes débris ne m'ensevelit pas ?

Pandion vient avec Euristhène retrouver la Reine ; elle leur rend compte de l'atrocité de son action , & elle les quitte ne pouvant soutenir la vûe de son pere , ni même la lumière du jour. Euristhène exhorte son Maître à retourner promptement dans ses Etats avec Philomele ; ce Prince ne peut s'y déterminer , avant de revoir Progné. Alcimedon arrive tout en larmes , & en s'écriant :

O vengeance des Dieux ! malheureuse famille !

Pandion.

Que vois-je ! je frémis , parlez , que fait ma fille ?

Alcimedon.

Elle vit : mais plaignez le destin de Progné ,
 Et sçachez à quels maux vous êtes condamné.
 Dans le lieu du festin la Reine étoit entrée ;
 Interdit & troublé , le malheureux Térée
 La voyant avancer seule , & sans son Itis ,
 D'une tremblante voix lui demande son fils.
 Ton fils ? il ne vit plus : la céleste colere
 Vient d'immoler ce fils par les mains de sa mere ;
 Elle a vengé ma sœur , & pour venger mon sang
 Il ne me reste plus qu'à déchirer mon flanc.
 O toi ! de mes fureurs innocente victime ,
 Reçois ce sacrifice , & pardonne à mon crime.
 Elle dit , & soudain avec ce même ser

158 MERCURE DE FRANCE.

Encore teint du sang qui lui dut être cher ,
Elle s'immole , tombe , & demeure sans vie.
Terée alors frissonne , il mugit , il s'écrie ;
Le desordre & l'effroi glacent tous les esprits ;
Il court en frémissant , & demande son fils ;
Il cherche aussi la Reine , & d'un ton lamentable :
Où donc est , nous dit-il , cette mere implacable ,
Ce monstre , cet auteur de mes cruels tourmens ?
Plein de couroux , il vole à ses appartemens ;
Ses Gardes consternés devant lui se dispersent ,
Sous ses coups redoublés les portes se renversent.
Envain de toutes parts il promene ses yeux ,
Il revient sur ses pas , & revient furieux.
Bientôt il apperçoit , pour comble de sa peine ;
Sur le marbre étendus & son fils & la Reine.
Ce spectacle touchant redouble sa fureur ;
Et fixant ses regards sur ces objets d'horreur ,
Voilà donc tout le fruit de ma cruelle flamme ,
Le meurtre de mon fils , & la mort de ma femme ?
C'est trop par ma présence outrager l'univers :
Allons cacher ma rage , & ma honte aux enfers.
A ces mots il se frappe , & couronnant son crime :
Il est de ses fureurs à son tour la victime.

Pandion.

Ciel ! ô terrible Ciel : ce sont-là de tes coups ;
Frappe encore , je suis digne de ton couroux.
Une fille me reste , il faut ravir au monde
Ce dernier rejetton d'une race féconde.

Brise l'orgueil des Rois , & vengeant ses autels ,
 Effraye , instruis par eux le reste des mortels.

Je vais , en attendant ta justice sévère ,
 Adorer tes décrets , & pleurer ma misère.

LA Rencontre imprévüe, ou la Surprise
 des Amans, Comédie en trois actes & en
 prose , représentée par les Comédiens
 François ordinaires du Roi , &c. *A Paris* ,
 chez la veuve *Cailleau*, Libraire, rue Saint
 Jacques , au-dessus de la rue des Mathu-
 tins.

Le sujet de cette Comédie est agréable ,
 elle n'est pas mal écrite , il y a des Scènes
 théatrales , & même du comique ; il seroit
 à souhaiter qu'il y eût moins de longueurs.

ŒUVRES de M. Boindin , de l'Ac-
 démie des Inscriptions & Belles-Lettres.
A Paris , chez *Prault* fils , Quai de Conti,
 1753. Deux volumes in-12.

On trouve dans le premier volume les
 Comédies de cet Auteur , trop connues
 pour que nous nous y arrêtions. Le se-
 cond renferme les Dissertations qu'il a
 données autrefois dans les Mémoires des
 Inscriptions , & des remarques sur notre
 Langue. Ces derniers morceaux qui voyent
 le jour pour la première fois , sont d'un
 Grammairien clair , subtil & profond.

160 MERCURE DE FRANCE.

LE monde renversé , Opéra Comique en un acte , de Messieurs L. S. Do... & A... représenté pour la première fois à l'Opéra Comique le 2 Avril 1753 , & repris à la Foire Saint Laurent de la même année. *A Paris*, chez *Duchefne* , rue Saint Jacques 1753.

SECOND Discours sur les avantages des Sciences & des Arts , par M. Borde , de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon. *A Avignon* , & se vend à *Paris* , chez *Piffot* , Quai de Conti , à la Croix d'or , à la descente du Pont-neuf ; 1753 , in-8°. 126 pages. Beau papier & beau caractère.

Le succès du premier Discours de M. Borde , est un préjugé en faveur du second. Nous en rendrons compte aussi-tôt que nous l'aurons lû.

LETTRE à M. G. Médecin , à l'Auteur du *Mercur* , sur une nouvelle Méthode d'enseigner l'Histoire aux enfans , appelée : Bibliothèque historique élémentaire.

IL me paroît , Monsieur , que le Public ignore une découverte qu'il lui importe infiniment de connoître , & je ne vous

dissimule pas que le silence qu'on a gardé jusqu'ici sur cette Méthode depuis qu'elle est publique, m'a donné de l'humeur.

J'appelle découverte, une machine en forme de Bibliothèque, établie pour enseigner l'Histoire aux enfans. Ce doit être l'ouvrage d'une tête bien philosophique; & j'en veux bien à celui à qui le Public en est redevable, de ne nous pas donner la consolation de le connoître, pour le remercier publiquement d'un pareil présent.

Cette espèce de Bibliothèque, est intitulée effectivement sur le chapiteau: *Bibliothèque historique élémentaire*; la distribution en est si heureuse & si naturelle, qu'à n'en juger que par ce que j'ai entendu dire à une douzaine d'enfans, qu'on enseigne depuis six mois dans une Pension à l'Estrapade, ils sçavent sûrement déjà mieux l'Histoire, qu'on ne la sçait après bien des années d'étude par les voies ordinaires. Je vous avouerai même, que j'ai été intérieurement mortifié de voir des enfans en sçavoir sur cet article beaucoup plus que moi qui croyois en sçavoir beaucoup; c'est que par cette méthode les événemens & les faits entrent dans la mémoire par tous les sens, & en si bon ordre, que les enfans eux-mêmes sont étonnés de la facilité qu'ils trouvent à cette étude.

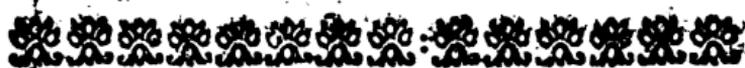
Je ne vous parle point de l'agrément que le Maître sçait y jeter , & dont cette méthode est susceptible , c'est une chose qu'on ne sçauroit rendre , & qu'il faut voir absolument pour en prendre une juste idée.

Ce qui m'a frappé davantage , c'est que les enfans qui ne tardent pas ordinairement à s'ennuyer de tout ce qui sent l'instruction, ne quittent cet exercice qu'avec chagrin ; & l'Acteur a bien pu se promettre le succès le plus éclatant , mais sûrement , il ne s'est point attendu à celui-là.

Je ne fais plus étouner des éloges qu'on donne à la Cour à la *Bibliothèque historique élémentaire* , ni du choix qu'on a fait de cette admirable machine pour l'Ecole de Messieurs les Chevaux-Legers , où elle sert, dit-on , depuis trois mois à leur instruction.

Je vous prie , Monsieur , pour l'acquies de ma conscience & de la vôtre , d'informer le Public de tout ceci , & de me croire très-parfaitement , Monsieur , &c.

A Paris , ce 2 Juillet 1759



B E A U X A R T S.

L Es vingt & un morceaux de gravures de M. Chedel, que nous annonçons au Public, présentent la réunion de plusieurs parties rares & difficiles à rassembler.

Les Graveurs qui ont scû composer n'ont jamais été communs; le génie ordinairement porté à prendre l'essor n'aime point à être renfermé & retenu par l'imitation. On peut concevoir aisément le mérite d'une chose pensée & exécutée par le même Auteur, & l'homme le plus ignorant est sensible à l'accord flatteur qui résulte de la composition & de l'exécution. Trois petites suites de six morceaux chacune prouveront cette vérité; on en trouvera deux de paysages, dont la première est dédiée à Madame la Marquise de Pompadour, elle en a paru contente, & c'est un bon juge dans un art qu'elle ne dédaigne pas de pratiquer. La troisième a pour titre *Evenemens Militaires*, ou plutôt *Malheurs de la guerre*. Les sujets de ces dix-huit morceaux sont non-seulement riches & variés, mais ils sont exécutés avec cette beauté & le brillant de pointes

dont la nature a favorisé le sieur Chedel. Les titres de ces trois suites, d'un genre agréable & nouveau, annoncent peut-être plus encore le génie de l'Auteur que les sujets mêmes. Ces preuves de génie sont suivies de deux petits *Ostades*, que l'on peut regarder comme des exemples de la soumission que le Graveur doit apporter à la maniere du maître qu'il veut rendre. Enfin le Conte de l'Hermitte, si bien traité par la Fontaine, si bien rendu par M. Boucher, nous fait voir que le sujet est heureux & qu'il est toujours bien exécuté. Il nous indique en faveur du sieur Chedel qu'il sçait encore conserver dans une plus grande étendue, le brillant d'une touche qui paroîtroit n'être faite que pour rendre des petits morceaux auxquels elle semble plus ordinairement destinée, & pour lesquels elle est en quelque sorte plus véritablement faite.

Chedel demeure à Paris, rue S. André des Arts, en face de la rue Gû-le-cœur.

M. de la Porte, Auteur du *Traité théorique & pratique de l'accompagnement du Clavecin*, dont nous avons fait mention dans le *Mercure* du mois de Février, vient d'y ajouter un traité particulier des transpositions sur tous les tons ordinaires, ma-

jeurs ou mineurs, & même sur tous les femi-tons, tant pour le clavecin que pour tous les autres instrumens.

Une augmentation de cette nature à son ouvrage, sera sans doute, d'autant mieux reçue, que de tous les habiles gens qui ont traité jusqu'ici de l'accompagnement, il n'y en a pas eu un seul qui ait parlé des transpositions.

L'Auteur montre beaucoup de désintéressement. Il donne gratuitement l'augmentation à ceux qui ont acheté l'ouvrage, & les deux traités ne se vendront dans la suite que 12 livres, qui étoit le prix du premier traité. On trouvera tout cela chez M. de la Porte, rue des Prouvaires, au coin de celle des deux Ecus, & aux adresses ordinaires.

ON a gravé *Soielta darie della Gouvernante del Cochi, il tracollo di Pergolese, il Chinese di Stieletti, la Zinghera di Rinaldo de Capua*, Intermedes Italiens, qui ont tous été exécutés sur le théâtre de l'Académie Royale de Musique. Nous avons parlé de ces Intermedes en détail, à mesure qu'ils ont été exécutés, & nous croyons en avoir parlé sans partialité. Ainsi ceux qui voudront sçavoir ce qu'ils doivent penser des Ouvrages que nous

166 MERCURE DE FRANCE,
annonçons, n'ont qu'à recourir aux Mer-
cures antérieurs. Cette Musique très-sédui-
sante & presque magique, se trouve aux
adresses ordinaires.

*VERS pour mettre au bas de la Statue du
Roi, Par Madame Dumont.*

Joignant la clémence à la gloire,
Par les voisins il fut nommé,
Roi juste; au sein de la victoire;
Par ses sujets, Roi bien aimé.

~~CHANSON.~~
CHANSON.

*Vaudeville de la Comédie-Ballet des
Hommes.*

S vivez l'amour & la folie;
Vous goûterez un fort charmant;
L'amour est l'ame de la vie,
La folie en fait l'agrément:
La raison jalouse en vain gronde,
Fermez l'oreille à ses discours;
Sans la folie & les amours
Que deviendrait le monde?

2110 A jeune fille une mère

DE

DE

Le mien ne désire plus rien ;

2110. A jeune fillette une mère

Défend toujours d'aller aux bois,
 Mais on se rit de sa colere,
 Et l'on s'échappe en tapinois,
 L'Amour fait le guet à la ronde ;
 Les Sylvains sont vifs & charmans ;
 Si l'on écoutoit les inamans
 Que deviendroit le monde ?

Mlle H U S,

A mon âge il est difficile
 De satisfaire votre goût ;
 Mais pour devenir plus habile
 J'essaye à faire un peu de tout :
 Regardez-moi d'un œil propice,
 Pour encourager mes talens,
 Si vous n'étiez pas indulgens.
 Que deviendroit l'Actrice ?

~~***~~

Pauvres maris que l'on offense
 Et dont on rit encor après,
 Sur les autres prenez vengeance,
 Mais n'en vivez pas moins en paix,
 Qu'on vous chansonne, qu'on vous fronde,
 Ne vous mettez point en courroux,
 Messieurs, si vous vous fâchiez tous,
 Que deviendroit le monde ?

~~***~~

Content du cœur de ma bergere,
 Le mien ne désire plus rien ;

168 MERCURE DE FRANCE.

Je l'adore , j'ai sçû lui plaire ,
Je jouis du souverain bien :
Notre félicité se fonde
Jusqu'au trépas sur ce beau feu :
Après nous , il importe peu
Ce que devient le monde.



On ne me veut voir occupée
Que de jorjous & de pompons ;
On me renvoye à ma poupée
Dès que je fais des questions ;
Mais c'est à tort que l'on me gronde :
Si certain désir curieux ,
Aux fillettes n'ouvroit les yeux ,
Que deviendroit le monde ?

AV PARTERRE.

Messieurs , quand la Muse comique
A fait pour vous d'heureux efforts ,
Votre goût satisfaire s'explique
Par le plus charmant des accords.
Vous plaire est notre unique envie ;
Vous décidez de nos destins ;
Sans ce doux secours de vos mains
Que deviendroit Thaliez ?



SPECTACLES.

S P E C T A C L E S.

L'Académie Royale de Musique continue les représentations des *Fêtes Grecques & Romaines*. On a vû remplir avec plaisir, par M. Vei, dans le Prologue, le rôle d'Apolhon, que faisoit d'abord M. Gélin. Les Demoiselles Rivé & S. Hilaire ont débuté dans les *Jeux Olympiques*, par les rôles de Timée & d'Aspasie, que remplissoient les Dllles Jaquet & Dubois. Nous attendrons pour parler de ce début, que le Public ait prononcé; ce qu'il nous paroît qu'il n'a pas encore fait. Le 13 du mois de Juillet on a donné *Pigmalion*, Ouvrage délicieux & célèbre de M. Rameau, à la place du premier acte des *Fêtes Grecques & Romaines*. M. Jeliote y a joué quatre fois avec le succès qu'il y a toujours eu: il est parti ensuite pour un voyage de trois mois, & a abandonné le rôle à M. Poirié, qui l'a bien rendu.

On a sacrifié le premier acte des *Fêtes Grecques & Romaines* plutôt que le second, pour conserver sans doute, le pas des Lecteurs, mieux dessiné par M. Lani qu'il ne l'avoit jamais été, & admirablement exécuté par Mrs Vestris & Lyonnois.

Les Comédiens François continuent de représenter la Comédie Ballet, intitulé *les Hommes* * qui a été donnée pour la onzième fois le Samedi 21 du mois, avec un grand concours. Voici le sujet de cette nouveauté, dont l'idée est heureuse, & les détails agréables.

Le fond du Théâtre représente une forêt; on voit plusieurs statues au milieu d'un rond d'ar-

* On vient de la mettre en vente chez Duchesne & S. Jacques.

H

bres. Prométhée descend du Ciel un flambeau à la main : Mercure le suit, curieux de sçavoir la raison pour laquelle Prométhée a dérobé le feu du Ciel, & est descendu sur la terre ; Prométhée refuse de la lui dire : Mercure insiste, en le menaçant d'avertir Jupiter de ce qu'il a vû : Prométhée est forcé de lui avouer qu'étant devenu amoureux de Minerve, & n'osant se déclarer, il s'avisait la veille, sçachant qu'elle devoit venir dans cette forêt, de prendre de l'argile, d'en détremper, & de former un groupe, où il se représentoit travaillant à la statue de la Déesse ; Prométhée ajoute que de petits Amours l'entouroient, que l'un avec son flambeau l'éclairoit sur son ouvrage, tandis que les autres lui présentoient les instrumens dont il avoit besoin ; que Minerve arriva comme il achevoit, qu'elle considéra son ouvrage avec beaucoup d'attention, que la joye brilloit dans ses regards, que lui Prométhée se crut au comble de ses vœux, qu'il se jeta à ses genoux, que Minerve lui dit qu'elle ne devoit pas être moins surprise qu'offensée de son audace, que cependant elle voudra bien l'oublier, à condition qu'à la place de ces statues, qui seroient brisées dans l'instant, il en feroit d'autres, & qu'il les animeroit du feu du Ciel, les tems étant venus où l'homme doit naître. Mercure oppose à Prométhée que ce seroit repeupler la terre dans le tems que Jupiter vient de détruire les Titans. Prométhée après avoir tâché de détruire les objections de Mercure, dit d'un ton d'impatience en avançant vers une des statues, & l'animant :

En tout cas, j'aurai obéi à Minerve,

Mercury.

Et tu te seras attiré la colere de Jupiter. Qu'est-ce que cette harmonie ?

Prométhée.

Elle est sans doute occasionnée par les efforts que fait la flâme céleste pour pénétrer, s'étendre & s'insinuer dans les différentes parties de cette figure. Vois comme elle commence à se mouvoir Elle ouvre les yeux , le feu divin y brille : ne juges-tu pas à propos que nous nous rendions invisibles , & que nous ne paroissions qu'après avoir jouï de la surprise , à la vûe du Ciel , de la terre , de ces gazons émaillés de fleurs ? . . .

Mercuré.

Comme tu voudras.

Tandis que cette première statue , par ses attitudes & ses pas , marque la surprise & son admiration , Prométhée fait voir par ses gestes combien il est satisfait de son ouvrage , & tâche de faire entrer Mercure dans la joye. Il anime une seconde statue qui est encore celle d'un homme , & qui exprime à la vûe du Ciel & de la terre , les mêmes mouvemens de surprise que la première ; ensuite ils s'apperçoivent , courent l'un à l'autre , s'embrassent , & se donnent tous les témoignages de l'amitié la plus vive.

Prométhée à Mercure , qui regarde froidement.

Quoi , tu parois insensible à ce spectacle , à cette sympathie , à cette tendre amitié qui les a d'abord unis ?

Il anime une 3^e statue , c'est celle d'une femme ;

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

représentée par Mlle Hus; elle ne considère qu'un moment le Ciel & la verdure; ses regards tombent, & s'arrêtent bientôt uniquement sur elle; elle examine avec une secrète complaisance, ses mains, ses bras; elle va se mirer dans un bassin que forme une chute d'eau au bord de la coulisse: celui des deux hommes qui l'aperçoit le premier, court à elle; charmée à sa vue, elle lui fait d'innocentes caresses; l'autre qui est resté au bord du théâtre, après les avoir regardés pendant quelque tems, s'approche, elle lui fait les mêmes caresses qu'au premier; la jalousie naît entr'eux, la coquetterie de la femme augmente; ils deviennent furieux, & se menacent: tandis que l'un avec une branche d'arbre qu'il a arrachée, poursuit l'autre hors de la vue du spectateur, la femme continue de se mirer; ils reparoissent avec des massifs, elle tâche de les adoucir. Après différens mouvemens qui peignent également l'amour, la jalousie, la coquetterie & la fureur, ils sortent tous les trois du théâtre.

Mercury.

Est ce là leur douceur, & la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les autres? Tu ne parois pas content de tes enfans.

Promethée.

Mes enfans! ah! je les renie.

Mercury.

Peut-être les autres te donneront-ils plus de satisfaction.

Promethée indigné, refuse d'animer le reste des statues; Mercure lui dit de ne se pas rebuter,

& lui conseille pour se mettre à l'abri de la colere de Jupiter, de tâcher d'intéresser les Déeses & quelques-uns des Dieux à la sottise qu'il vient de faire.

Ecoute, ajoute Mercure: avant que Jupiter en lançant ses foudres, eût détruit tout ce qui respiroit sur la terre, tu sçais qu'il n'y avoit pas une Déesse qui n'eût autour d'elle deux ou trois animaux qu'elle paroïssoit aimer à la folie, & qu'elle trouvoit les plus jolis du monde, malgré leurs défauts; ces animaux si chéris ne sont plus, ils ont péri avec les Titans; il faudra dire à nos Déeses que tu as voulu les dédommager, en leur consacrant des humains dignes de remplacer les bêtes qu'elles regrettent.

Prométhée.

Ton idée me plaît assez, & je pourrois, je crois, réussir.

Mercure.

Je te réponds du succès, je dois connoître la Cour céleste, & les effets que ne manquent jamais d'y produire la curiosité, la nouveauté, les goûts des caprices, & les fantaisies de mode: fournis-moi seulement des humains bien ridicules, & ne t'embarasses pas, je leur promets des protecteurs. Voyons, examinons, choisissons parmi ces statues; à la physionomie je devinerai aisément quel sera le caractère de chacune: commençons par celle-ci dont le corps est assez noblement mal fait. Que dis-tu de cet air? de ces traits?

Prométhée.

Ma foi, je t'avoue, que je ne sçais qu'en dire;

H iij

174 MERCURE DE FRANCE.

tant ils me paroissent équivoques, confus, envelopés, je n'y vois rien de net : il me semble que j'y démêle tout à la fois de la présomption & de l'affabilité, de la bassesse & de la hauteur, de l'orgueil & de la souplesse, un sourire perfide à travers, un accueil caressant, faudra-t'il l'animer ?

Mercury.

Sans doute, & la consacrer à Janus à deux visages.

Promethée.

Pentens, ce sera un homme de Cour.

Il s'approche d'une autre statue.

Voilà une assez jolie tête.

Mercury.

Je t'assure que ce n'en sera pas une bonne ; il faudra présenter celui-ci comme une bagatelle, un petit rien assez gentil, qui aura du babil, & qui sera très propre à la toilette des femmes, soit pour entrer dans les minuties de leurs ajustemens, ou pour conter la nouvelle du jour.

Promethée.

A qui le destines-tu ?

Mercury.

Sa taille mince & flûtée, sa tête qu'il tient à droite, ses longs cheveux, & un certain air précieux, semillant & minaudier, me décident. à Thémis, ce sera un de ses jeunes élèves.

Examinant une troisième statue.

Oh, regarde cette figure.

Prométhée.

Elle n'est pas prévenante.

Mercure.

Vois ce front étroit & ce large visage; ces sourcils épais, cet air brusque & trivial; cette taille courte, ces grosses jambes & ces petits bras... le beau présent à faire!

Prométhée.

A qui?

Mercure.

A Plutus.

Prométhée.

Tu es heureux en dédicaces; mais je crains que la flamme céleste n'ait de la peine à pénétrer dans cette masse-là.

Mercure.

Qu'importe, il suffira de quelques étincelles qui lui donneront le mouvement des mains.

Prométhée anime ces trois statues; l'homme de Cour danse d'un air fastueux, & l'éleve de Thémis en minaudant; au son de l'or que l' favori de Plutus qui s'est animé lentement, remue dans son chapeau, l'un & l'autre viennent le flatter & le caresser avec bassesse; il se débarasse d'eux d'un air brusque, ils le suivent, & tous les trois sortent de dessus la scène.

Mercure regardant une autre statue, qui paroît celle d'un petit homme vêtu à la moresque.

Dis-moi, je te prie, pourquoi cette figure a le teint plus rembruni?

H iiii

Prométhée.

Ma foi, je ne sçais ; je ne me rappelle pas même l'avoir faite ; je travaillois de caprice , je voulois varier les physionomies , & sur la fin de l'ouvrage j'avois la tête si fatiguée. . . .

Mercur.

Anime-la , je crois qu'elle nous divertira.

Prométhée la touche de son flambeau. C'est la Folie , qui s'élançe aussitôt en dansant avec un tambour de basque.

Mercur.

Je n'y connois rien ; rendons-nous visibles ; la flamme céleste , & surtout communiquée par des Dieux , doit lui donner assez d'idées & de connoissances , pour comprendre aisément tout ce que nous lui dirons.

La Folie feignant de la surprise en les voyant.

Ah , dites-moi , je vous prie , qui suis-je ? qu'étois-je , & qu'êtes-vous ?

Mercur.

Tu étois , il n'y a qu'un instant , au nombre de ces statues , tu es un homme à présent , nous sommes des Dieux qui t'avons donné la vie.

La Folie.

Je vous suis bien obligé , apparemment que vous allez aussi la donner à toutes ces autres figures-là,

A O U S T. 1753. 177

Mercurc.

Non, la tienne nous a paru plaisante, nous l'avons animée de préférence.

La Folie.

Comment donc, je serai seul ?

Mercurc.

Oui.

La Folie.

Eh ! que ferai-je seul ?

Mercurc.

Tu admireras les merveilles de la nature.

La Folie.

Admirer... toujours admirer... j'aimerois mieux rire.

Promethée.

Eh bien, tu riras avec nous.

La Folie.

Avec vous... il me semble que vous êtes trop grands, pour n'être pas tristes... de grace, donnez-moi des camarades.

Mercurc.

Tu te repentiras bientôt de nous les avoir demandés.

La Folie.

Eh pourquoi ?

H v

178 MERCURE DE FRANCE:

Mercury.

Parce que les animaux de ton espèce ont le cœur si méchant, qu'au lieu de vivre en paix les uns avec les autres, ils ne chercheroient qu'à se nuire, à se tromper, à s'opprimer, à se détruire.

La Folie réfléchissant.

Si je suis seul, je m'ennuierai.... si j'ai des camarades, j'aurai beaucoup à souffrir.... eh mais, la vie n'est pas un aussi beau présent que je croyois.

Mercury s'approchant d'elle.

Eh bien, il n'y a qu'à te l'ôter.

La Folie.

Doucement... doucement; raisonnons.

Mercury.

Raisonnons? tu es bien insolent.

La Folie.

Je suis comme vous m'avez fait.

Mercury, & surtout Prométhée, commençant à se défier de ce raisonneur, ils l'examinent de plus près; alors la Folie ôte son masque & leur rit au nez.

Prométhée.

Eh, c'est la Folie.

La Folie.

Elle-même.

Prométhée.

Pourquoi ce déguisement?

La Folie.

Pour me moquer de toi , & me divertir un moment , avant de t'apprendre ce qui vient de se passer dans l'Olympe.

Prométhée.

Jupiter , est-il bien irrité ?

La Folie.

Il l'étoit , te menaçoit ; j'ai eu la générosité de prendre ton parti ; cela a paru d'abord le trait d'une folle , n'étant pas d'usage à la Cour céleste de parler pour quelqu'un qui tombe en disgrâce ; Prométhée , ai-je dit , a-t'il animé ces statues dans le dessein de nous offenser ? Non ; il n'a voulu que plaire à Minerve , à la Déesse de la Sagesse , qui avoit imaginé ces nouveaux êtres , pour avoir le plaisir de les gouverner ; si leur existence est un mal , c'est donc à elle seule qu'il faut s'en prendre , & pour la mortifier & la punir , il n'y a qu'à ordonner que ce sera moi qui les gouvernerai ; voilà mon discours. Jupiter m'a souri , & tout de suite a déclaré qu'il me donnoit dès à présent & à jamais la direction générale de toutes les têtes de ce monde sublunaire. (*A Mercure*) : tu me regardes , serois-tu un Dieu assez bête pour ne pas sentir toute la sagesse de ce décret ? Songe donc que si Minerve avoit gouverné les hommes , elle leur auroit inspiré de la douceur , de la modération , les auroit fait tous vivre dans une égale abondance , qu'alors n'ayant pas besoin les uns des autres , chacun seroit demeuré enseveli dans un stérile repos , & que par conséquent l'univers ne se seroit pas embelli , au lieu que guidé , échauffé par mon génie , leur amour propre rendra toutes leurs pat-

H vj

180 MERCURE DE FRANCE.

sions vives & agissantes ; l'ambitieux dépouillera son voisin , & sera dépouillé par un autre. Il faudra des loix , des honneurs , des emplois , il y aura des riches , des pauvres ; de l'indigence naîtra l'industrie , & l'industrie sera la Mere des Arts , des Sciences , du Commerce : on bârira des Villes , dans ces Villes de superbes Palais , la mer se couvrira de Vaisseaux.

Mercury.

Je crois , ma foi , que la Folie a raison.

Promethée.

Je le crois aussi , & je ne serois plus si fâché contre mon ouvrage si j'étois sûr que Jupiter me pardonât.

La Folie.

Eh , ne crains rien ; tous les Dieux ne sont-ils pas intéressés à parler en ta faveur ? Venus , Mars , l'Amour , Apollon , Momus , & notre ami Mercury ; l'heureux événement pour lui ! parmi les mortelles il y en aura sans doute de jolies ; il a l'esprit souple , adroit , insinuant , Jupiter le déportera.

Mercury d'un ton dédaigneux.

Je te remercie de l'emploi.

La Folie.

Ah , mon ami , je te vois dans peu plus en crédit , plus brillant à la Cour céleste , que ceux qui se sont le plus signalés dans la guerre des Titans.

Mercury.

On est dispensé de répondre aux discours de la Folie.

à *Prométhée.*

Allons, donnez-lui ce flambeau, & remontons à l'Olympe.

Ea Folie.

Jusqu'au revoir, Mercure.

Seule. Avant d'animer ces Statues, réfléchissons un peu. Il est de mon honneur & de celui de mon sexe que les hommes soient subordonnés aux femmes; mais comme cela pourroit d'abord exciter de la zizanie, voyons, cherchons quelque moyen. Je pense. . . . Oui. . . . Fort bien. . . . A merveille, & je m'admire. Jupiter tient quelquefois conseil pendant trois heures avec toutes les grosses têtes de l'Olympe, sans pouvoir prendre un parti; moi dans la minute je viens de trouver un arrangement dont les deux sexes seront également satisfaits. Hommes, naissiez, & que votre premier hommage à la Folie soit de vous regarder comme des êtres merveilleux & bien supérieurs aux femmes: emparez-vous des honneurs, des dignités, des emplois & de toutes les apparences de la puissance. Mes chères compagnes, naissiez pour paroître soumises, mais en effet pour commander à ces prétendus chefs de la société. Je vois le Guerrier vous consacrer ses trophées, le Financier apporter à vos pieds ses trésors, & le Magistrat y déposer sa gravité, sa morgue & la balance de Thémis; comme les Dieux, vous disposerez des cœurs, & serez avec moi les Divinités de la terre.

Elle secoue le flambeau, les hommes s'animent, & forment une marche grave & lente.

La Folie.

Voilà donc les hommes sortant des mains de la

182 MERCURE DE FRANCE.

Nature ; qu'ils ont l'air pesant & grossier ! il faut espérer que mon sexe les polira , & leur communiquera un peu de sa vivacité.

Elle anime les femmes sur une musique plus douce & plus légère. Les hommes dont les sens sont aussi-tôt frappés à la vûe des femmes , courent à elles avec tout le feu des desirs ; elles se défendent de leurs caresses , & les repoussent avec modestie & fierté. On voit arriver quatre petits Amours , qu'on reconnoît à leurs aîles ; le premier a le casque & la cuirasse ; le second , la perruque quarrée & la robe de Magistrat ; le troisième est doré comme Plutus , & le quatrième n'a qu'une petite perruque ronde , avec un petit manteau noir sur l'habit , couleur de chair des Amours : ils s'approchent des femmes , & leur présentent des guirlandes de fleurs d'un air soumis & respectueux ; ils reprochent ensuite aux hommes , par leurs gestes & leur danse pittoresque , leurs manières vives & brusques , & finissent par leur enseigner la façon dont ils doivent s'y prendre pour plaire & se faire aimer. Les hommes instruits par les Amours , se mettent aux genoux des femmes , qui les enchaînent avec les guirlandes.

A R I E T T E.

Heureux mortels , nés pour nous obéir ,
L'empire de vos Souveraines
Est fondé sur les loix que dicte le plaisir.
Venez , empressez-vous de recevoir des chaînes ,
Heureux mortels , nés pour nous obéir.

Air léger.

Le joug que l'on vous impose

Est si léger & si doux,
Que votre vainqueur s'expose

A le partager avec vous.

Venez, empressez-vous de recevoir des chaînes,
Heureux mortels, nés pour nous obéir.

Ariette légère.

Chantons, célébrons la Folie,

La gaité vole sur ses pas,

La volupté naît dans ses bras,

Et le plaisir lui doit la vie.

Chantons, célébrons la Folie, &c.

Chaque femme danse avec l'homme sur lequel elle a jetté les yeux, avec un air de dignité qui annonce qu'elle voudra bien en faire un mari. Le spectacle finit par un Vaudeville, suivi d'une contredanse.

Les rôles de Mercure & de Prométhée ont été très-bien rendus par Mrs Grandval & Lanoue; Mlle Dangeville remplit celui de la Folie avec une gaité, un naturel & une finesse inexprimables. La musique des Divertissemens, qui est de M. Giraud, a été sentie, & fait concevoir des espérances de ce Musicien. Les Ballets, de M. Sodi, ont été trouvés également ingénieux & saillans. Mlle Hus qui réunit divers talens, & les Danseurs Italiens, y ont eu un grand succès. Ce ouvrage a toujours été précédé d'excellentes Tragédies, entr'autres de *Rodogune*, de *Cinna*, d'*Andromaque*, de *Britannicus*, de *Zaira*, d'*Alzire*. M. Belcourt, qui depuis près de trois ans qu'il est au théâtre, n'avoit joué que quatre ou cinq fois dans le tra-

gique, où il avoit été très-froidement reçu, & commencé d'y être applaudi dans les rôles de Seleucus, de Britannicus & de Nerestan. Cet Acteur qui joint à une figure noble & avantageuse, de l'intelligence & beaucoup d'ardeur pour se rendre agréable au public & utile à ses camarades, mérite d'être encouragé. M. le Kain, dont une maladie assez considérable nous avoit privés pendant près de deux mois, a reparu avec éclat dans les rôles d'Antiochus, de Zamore & d'Orfmane.

Les Comédiens Italiens ont donné le Mercredi 4 Juillet la première représentation des *Fêtes des environs de Paris*, Parodie fort gaie des Fêtes Grecques & Romaines. Nous rendrons compte dans le prochain Mercure, de cet ouvrage, qui a déjà eu neuf représentations.

L'Opera Comique a fait l'ouverture de son théâtre à la Foire S. Laurent le Samedi 30 Juin, par le *Mariage du Caprice & de la Folie*, qui a été précédé de *la Rose & du Suffisant*. Le *Mariage du Caprice & de la Folie* est de M. Piron; la reprise en est extrêmement heureuse. On a donné sur le même théâtre le Samedi 7 Juillet deux Pantomimes nouvelles, exécutées par le sieur Michaëlo & son épouse, Danseurs Italiens, qui soutiennent à Paris la réputation qu'ils avoient acquise dans plusieurs Cours étrangères. Le Jeudi 12 on a donné la première représentation de *la Vengeance de Melpomene & de la Mort de Goret*, Tragédie burlesque. L'idée de la Vengeance de Melpomene a paru fort jolie: la Mort de Goret n'a point réussi.



NOUVELLES ETRANGERES.

DU NORD.

DE MOSCOU, le 22 Mai.

PAR un nouveau Règlement, il est enjoint aux Seigneurs & Dames de la Cour de n'y paroître pendant l'été qu'en habits d'étoffes de soie, sans or & sans argent.

Le feu ayant pris le 18 chez un Marchand de cette ville dans la rue de Taganska, le vent qui souffloit avec impétuosité, porta bientôt les flammes aux maisons voisines, & en peu d'heures plusieurs rues se trouverent enveloppées dans l'embrasement. L'Impératrice se rendit sur les lieux, afin de rendre par sa présence les secours plus prompts & plus efficaces : mais quelques efforts qu'on ait faits pour répondre à ses intentions, on n'a pû empêcher que près de huit cens maisons n'aient été réduites en cendres. Cet incendie avoit été précédé d'un autre qui étoit arrivé le 14, & qui avoit consumé la plus grande partie du quartier de Pereflawské-Temskoi. Il y en eut avant-hier un troisième, dans lequel trente maisons ont été brûlées. Hier après-midi on eut une nouvelle allarme : un réservoir d'eau étoit heureusement près de l'endroit où le feu a pris, & le dommage n'a pas été considérable. Le 15 & le 16 deux villages des environs d'Ismailow ont été totalement détruits par les flammes.

186 MERCURE DE FRANCE.

DE K I O W , le 10 Juin.

Un corps nombreux de Cosaques Haydamakis ayant pénétré dans cette Province, le Comte de Rasoumowski a fait marcher quelques Régimens qui ont dispersé ces vagabonds sans beaucoup de peine. Il a paru sur la frontière deux autres corps de ces brigands : on a pris les mesures nécessaires pour s'opposer aux entreprises qu'ils pourroient tenter.

DE STOCKHOLM, le 22 Juin.

Avec l'agrément du Roi, Sa Majesté Très-Chrétienne doit faire élever à Torneo une pyramide, destinée à servir de monument aux observations que les sieurs de Maupertuis, Camus & Clairaut ont faites en Laponie, pour déterminer la figure de la terre.

DE COPENHAGUE, le 16 Juin.

La grossesse de la Reine fut déclarée le 10 de ce mois, & l'on doit commencer incessamment les prières publiques, pour demander à Dieu qu'il daigne lui accorder d'heureuses couches. Le 13 de ce mois, le Roi fit la revue des troupes qui sont campées entre cette Capitale & le Château de Frédéricberg. Le Prince Royal, quoiqu'agé seulement de quatre ans & quelques mois, y parut à la tête de son Régiment. Tous les Etrangers qui se sont rendus ici pour voir ce camp, ont été frappés sur tout de la beauté de la Cavalerie, & ils avouent unanimement qu'il n'y en a nulle part une plus leste & mieux montée. La Cour

est très-brillante à Frédéricsherg, & le Grand-Maréchal y tient matin & soir table ouverte. Le Prince Frédéric François de Brunswic-Wolfenbuttel, frere de la Reine, & Colonel d'Infanterie au service du Roi de Prusse, y arriva le 12 de Berlin. Il dîna le même jour avec leurs Majestés, & le soir il accompagna ici la Reine, qui vint rendre visite à la jeune Famille Royale. Ce Prince partira le 29 pour retourner en Prusse.

Trois des maisons que Sa Majesté a ordonné de construire pour les Professeurs de l'Université, sont déjà finies. Le sieur Anker établit actuellement à Moss en Norwege une nouvelle fonderie de canons, & le Roi, pour lui en faciliter les moyens, lui a accordé une avance de cinquante mille écus. Ainsi Sa Majesté tient toujours son trésor ouvert lorsqu'il s'agit de favoriser quelque entreprise utile au Public.

Les troupes campées dans les environs de Frédéricsherg, se partagerent le 14 en deux Corps, dont un représentoit l'armée de la Nation, & l'autre l'armée ennemie. Ces corps ayant marché l'un contre l'autre, leurs avant-gardes se chargerent; mais comme les troupes du Roi reconnurent que l'ennemi étoit trop en forces, elles prirent le parti de se retirer. Douze Compagnies de Grenadiers couvrirent la retraite. Le 16, on reprit une maison dont l'ennemi s'étoit emparé. Dans le tems qu'on venoit de s'en rendre maître, l'ennemi parut à l'improviste, & sa supériorité nous obligea d'abandonner ce poste. On n'osa lui faire tête en rase campagne, & l'on alla se retrancher derriere une Digue. Il ne jugea pas à propos de nous y attaquer. Dès qu'il fut hors de vûe, on regagna le camp. Le 18, l'ennemi jetta quatre ponts sur une riviere, pour nous venir prendre en flanc

158 MERCURE DE FRANCE.

par notre aile droite. Aussi-tôt on avança sur quatre colonnes, qui avoient chacune du canon & des Grenadiers à leur tête. Nous attaquâmes les ponts & nous les emportâmes. Le 20, nous marchions en sept divisions, lorsque l'ennemi fondit sur les deux premières. Elles se replierent sur celles qui suivoient, & la Cavalerie escarmoucha continuellement avec l'ennemi, afin de donner à l'Infanterie le tems de former un bataillon carré. Les efforts que fit l'ennemi pour rompre ce bataillon furent inutiles. Il y eut avant-hier une bataille rangée, dans laquelle l'Armée Royale a eu tout l'avantage. Aujourd'hui, le Corps d'Artillerie bombarde le camp des ennemis, & fait sauter une mine. Ce soir, les troupes terminent leurs exercices par les feux de joye & les autres réjouissances ordinaires après la victoire. Elles se sépareront le 25, pour retourner dans leurs quartiers. Sa Majesté a daigné témoigner qu'Elle étoit satisfaite de la précision avec laquelle elles ont exécuté leurs différentes manœuvres. La Reine Douairière vint le 18 à Frédéricsherg, où elle dîna avec leurs Majestés. Après le repas, elle parcourut en carrosse tout le front du camp, & elle retourna le soir à Hirschholm. Le lendemain, le Roi visita les bâtimens qu'elle a fait ajouter à l'un des *Holms*, & Sa Majesté vit les deux nouveaux vaisseaux qu'on y construit.

A L L E M A G N E.

DE VIENNE, le 24 Juin.

Il a été publié le 20 de ce mois une Ordonnance qui porte qu'on ne pourra faire crédit de plus de cent florins à aucun Officier, depuis le Capitaine

Jusqu'à l'Enseigne, si ce n'est du consentement du Commandant du Régiment, sous peine aux Marchands ou autres qui négligeront cet avis, de perdre leurs avances. Les Officiers qui possèdent des biens-fonds, seront libres de les engager, mais il est absolument défendu de mettre arrêt sur leur paye. En cas qu'ils ayent besoin d'argent, il sera permis de leur en prêter sur un certificat du Commissariat de guerre des lieux, & ce certificat devra être produit dans le terme d'un mois devant le Commissariat Général. Lorsqu'il s'agira d'une avance pour tout un Corps, elle ne se fera point sans l'aveu préalable du Conseil de Guerre. Si les bas Officiers & les Soldats contractent quelques dettes, on les punira selon l'exigence du cas, & le créancier perdra la somme qui lui sera due. Tous Marchands qui feront crédit aux Militaires, seront tenus d'en donner avis dans vingt quatre heures, après lequel terme ils ne pourront avoir aucun recours.

Les travaux qu'on avoit commencés aux fortifications de cette Capitale, & qui avoient été interrompus, viennent d'être repris, & ils se continuent avec beaucoup d'activité. L'Impératrice Reine a donné ordre de faire d'ici à Schombrun un nouveau chemin qu'on nommera le *Chemin Impérial*, & qui ne servira que pour les Ministres Etrangers & pour les personnes attachées à la Cour.

DE DRESDE, le 10 Juin.

Le Roi étant retourné le 4 de ce mois au camp d'Ubigau, vit faire l'exercice aux treize Régimens d'Infanterie qui y sont assemblés. Sept Régimens de Cavalerie qui sont dans ce camp, fi-

190. MERCURE DE FRANCE.

rent le 6 diverses évolutions en présence de Sa Majesté. Le 8, ces troupes se divisèrent en deux Corps & se livrèrent bataille. Il y eut des Villages, des bois & des retranchemens forcés. Quatre mille hommes qui seignirent de vouloir se jeter dans Ubigau, furent coupés, & huit cens furent faits prisonniers.

On commença le 12 l'attaque du Polygone qui a été construit près du camp d'Ubigau. Le 14, les assiégés, dans une sortie qu'ils firent, comblèrent la tranchée, & ruinerent deux batteries. Les assiégeans réparèrent ces dommages pendant la nuit suivante. Ils s'emparèrent le 15 du chemin couvert, & ils y établirent leur logement. Le 16, ils emportèrent le Fort d'assaut. Le 17, toutes les troupes se sont mises en mouvement, pour faire diverses marches & contre-marches.

Les troupes firent le 18 leur dernière manœuvre. Feignant qu'elles avoient à craindre d'être attaquées par des forces supérieures, elles décampèrent précipitamment. Elles marchèrent par des bois & des montagnes, & l'on employa toutes les ruses dont on a coutume de se servir à la guerre, pour tromper l'ennemi sur la véritable direction des mouvemens de l'armée. Le même jour au soir, le Régiment des Grenadiers du Corps, celui des Gardes, & celui du Prince Clément, rentrèrent dans cette Ville.

DE BERLIN, le 16 Juin.

L'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres tint le 7 son Assemblée publique. M. Formey, Secrétaire Perpétuel, ouvrit la Séance en annonçant que le prix de cette année a été remporté par la Pièce N°. XI. à laquelle est jointe cette devise :

*Spiritus intus adest, quo cum diffusa per artus
Mens agitat molem.*

Cette Pièce est de M. le Cat, Docteur en Médecine, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, Secrétaire de l'Académie de la même Ville pour la partie des Sciences, Membre de la Société Royale de Londres, & de l'Académie de Madrid. Entre les autres ouvrages présentés au concours, ceux qui ont paru les meilleurs après celui de M. le Cat, sont, un Mémoire Latin, N°. IX. ayant pour devise, *Audendum est, & veritas investiganda*, &c. un Mémoire Allemand, N°. XVIII. dont la devise est, *Non videmus id quod videt; non audimus id quod audit*: un Mémoire écrit en François, N°. XX. avec ces mots pour devise: *Rien n'est beau que le vrai*. M. Formey lut un Extrait de la Pièce couronnée. Il déclara ensuite que l'Académie proposoit pour le sujet du prix de 1755, d'examiner le système contenu dans la proposition de Pope: *Tout est bien; de déterminer le vrai sens de cette proposition, conformément à l'hypothèse de son Auteur, de la comparer avec le système de l'Opticisme, ou du Choix du meilleur, pour en marquer exactement les rapports & les différences, & d'alléguer les raisons qu'on croira les plus propres à établir, ou à détruire ce système*. Comme dans les sujets de cette nature l'Académie est souvent accablée d'une multitude d'écrits qui ne contiennent que des idées vagues ou empruntées d'ouvrages connus; on prie les personnes qui voudront travailler, d'éviter surtout ces deux inconvéniens, si elles ne veulent point que leurs ouvrages dès la première inspection, soient mis au rebut. Tous les Mémoires destinés à concourir, doivent être adressés à M. Formey, & le terme pour les recevoir est fixé au premier

172 MERCURE DE FRANCE.

Janvier 1755. Après que M. Formey eut fait l'annonce du prix de ladite année, & qu'il eut rappelé que le sujet pour le prix de l'année prochaine étoit : *Si le mouvement diurne de la terre a été dans tous les tems, de la même rapidité, ou non ? Par quels moyens on peut s'en assurer ? Et en cas qu'il y ait quelque inégalité, quelle en est la cause ?* M. Sulzer lut une Dissertation sur l'Apperception, ou sur la manière dont l'ame se sent elle-même. Cette lecture fut suivie de celle d'une observation de M. de Prémonval, sur une prétendue merveille que l'on attribue à la Langue Chinoise. M. Formey termina la Séance par les Eloges funébres de M. Buddæus & de M. de Beaufovre.

D' U L M, le 10 Juillet.

On mande de Bondorff, dans la Forêt Noire, que le 23 du mois de Juin, une chèvre & cinq chevreaux moururent de l'excès du froid en paisant dans la campagne, & que le jeune homme qui les gardoit, auroit eu le même sort, si des voyageurs ne l'avoient secouru. Il neigea beaucoup le même jour sur les montagnes. Ainsi le Fermier de Feldberg jouira vraisemblablement de l'exemption qui lui est accordée, lorsqu'il peut présenter une certaine quantité de neige le jour de la Saint Jean.

ESPAGNE.

DE LISBONNE, le 14 Juin.

Selon les dépêches apportées du Brésil par la Frégate la *Notre-Dame des Neiges*, on a découvert, à quelque distance de Fernambouc, une mine
d'or

A O U S T. 1753. 193

d'or très abondante, & le canton dans lequel elle est située étant fort peuplé, on n'aura point de peine à rassembler le nombre d'ouvriers nécessaires pour la mettre en valeur.

DE MADRID, le 3 Juillet.

L'Académie de Peinture & de Sculpture, nouvellement établie sous la protection du Roi, fera dans le mois de Décembre prochain la première distribution de ses prix. Chacun des Artistes qui concourront, sera maître du choix de son sujet.

I T A L I E.

DE NAPLES, le 20 Juin.

On a trouvé depuis peu dans les ruines d'*Herculaneum* quelques Manuscrits Latins, dont les caractères sont carrés. L'écriture étant presque par tout effacée dans les lambeaux qu'on a pu détacher, on s'est contenté de dessiner exactement le contour de ces lambeaux, & de copier toutes les lettres qui sont distinctes dans les originaux. Ces monumens seront gravés & publiés par ordre du Roi, & ils feront partie du grand ouvrage que prépare M. Baiardi.

DE FLORENCE, le 13 Juin.

Ce siècle a vu naître de toutes parts des Académies pour les progrès des Sciences & des Lettres. Il vient de s'en former dans le sein de cette Ville une nouvelle, dont l'objet, moins brillant en apparence, est beaucoup plus intéressant. Elle est composée de quarante personnes, qui sont dans le

394 MERCURE DE FRANCE.

dessein de consacrer principalement leurs veilles à la perfection de l'agriculture. La Toscane est redevable de cet établissement à l'Abbé des Chanoines Réguliers de Fiesoles.

DE LIVOURNE, le 24 Juin.

La Régence de ce Grand-Duché a fait une convention avec la Cour de Madrid, pour fournir à l'Espagne une certaine quantité de froment & d'orge, lorsque la récolte sera abondante en Toscane & qu'elle manquera en Espagne. En conséquence de cet accord, on a transporté depuis deux mois dans ce Royaume cent quarante mille sacs de grains.

DE VENISE, le 28 Juin.

Cette République paroît être dans le dessein de conclure un Traité de Paix avec les Régences de Barbarie. Elle se sert de l'entremise de la Porte, pour faire réussir cette négociation, au sujet de laquelle le Consul, qui étoit ci-devant Résident à Smyrne, est parti d'ici pour Alger.

DE GENES, le 16 Juin.

Le Village de Colla de la Communauté de San-Remo, Ville située dans la partie, appelée *Riviere du Ponent*, s'étant plaint à la République de plusieurs vexations qu'il éprouvoit depuis long-tems de la part de ladite Ville, & ses plaintes s'étant trouvées fondées, le Gouvernement résolut de séparer le Village de Colla de la Communauté de San-Remo. En conséquence de cette délibération, le Commissaire Général fit élire des Consuls

& des Officiers Municipaux, pour régir la nouvelle Communauté; & celle de San-Remo fut déchargée de la partie d'imposition, qui devoit être payée par celle de Colla. Cela se passa assez tranquillement; mais lorsque les habitans de San-Remo virent arriver un Ingénieur, pour régler les limites des deux Communautés, sur le pied que l'Evêque d'Albenga les a réglées pour le spirituel il y a vingt-cinq ou trente ans, ils prirent les armes, s'ameuterent, forcerent la Garde du Commissaire Général, & le bloquerent dans son Palais. On en reçut l'avis ici le 8 de ce mois. Le Gouvernement fit équiper à la hâte deux Vaisseaux de guerre, trois Galères, quelques Galioles à bombes, & des Bâtimens de transport, le tout avec mortiers, canons, munitions de guerre, & un certain nombre de troupes, confié au commandement du Marquis Augustin Pinelly, qui partit le 12 pour San-Remo, & y arriva le lendemain après midi. Ce Marquis fit d'abord sommer la Ville de se rendre, & la réponse n'ayant pas été concluante, il fit tirer du canon & jeter quelques bombes; ce qui détermina en moins de deux heures les habitans à se soumettre. Ils demanderent qu'on leur sauvât la vie, les biens & l'honneur; mais le Marquis Pinelly a exigé qu'ils se rendissent à discrétion, & qu'ils lui amenassent sans délai le Commissaire Général, & tout ce qui se trouvoit à San-Remo au service de la République. Ces ordres ont été exécutés avec la plus grande promptitude. Le lendemain on fit débarquer les troupes, & on attaqua avec tant de vigueur des retranchemens, derriere lesquels un Corps de paysans s'étoit fortifié, qu'on le dissipa entierement, & tout fut soumis. Cette attaque a coûté la vie à deux soldats; il y a eu quatorze blessés, du nombre desquels sont quatre Officiers.

GRANDE BRETAGNE.

DE LONDRES, le 5 Juillet.

Plusieurs paysans se sont rassemblés tumultueusement dans le Duché d'York, pour détruire les barrières des grands chemins, & pour brûler les maisons qui en dépendent. Les Magistrats de Leeds ayant fait arrêter trois de ces mutins, les autres ont eu l'audace d'entrer dans la Ville; & sur le refus qu'on a fait de leur remettre les prisonniers, ils se sont mis en devoir de démolir l'Hôtel-de-Ville. Un Escadron de Dragons appelé pour appaiser le désordre, tira d'abord sur eux avec de la poudre. Au lieu d'être intimidés, ils devinrent plus furieux, de sorte qu'on fut obligé de charger à balle. On tua vingt des séditieux, on en blessa cinquante autres, & le reste prit la fuite. Il y a eu aussi une espèce de révolte à Kilkock, en Irlande, & l'on mande de Dublin, que le 26 du mois dernier le Viceroy avoit fait marcher cinq Compagnies d'Infanterie & trois Escadrons de Cavalerie, pour faire rentrer les mutins dans l'obéissance.

Il paroît plusieurs projets pour augmenter la culture des grains en Irlande, d'où l'on mande qu'on exploite avec succès les mines de charbon nouvellement découvertes près de Charlemont, & qu'elles pourront suffire aux besoins de la Ville de Dublin.



FRANCE.

Nouvelles de la Cour , de Paris , &c.

ON fit le 20 de Juin à l'Hôtel de Ville , en présence des Prévôt des Marchands & Echevins, le septième tirage de la Lotterie pour le remboursement de partie des Capitaux des Rentes sur la Caisse générale des Amortissemens. Les remboursemens échûs par le sort de la Lotterie, montent à la somme de treize cens trois mille six cens trente livres. Les Coupons & les Remboursemens seront acquités à la Caisse des Amortissemens, chez M. Blondel de Gagny, Trésorier de cette Caisse : sçavoir, les Coupons, le 4 du mois prochain, depuis le numéro premier jusqu'à 2000; le 11 du même mois, depuis le n°. 2001 jusqu'à 5000; le 18, depuis n°. 5001 jusqu'à 9000; le 24, depuis n°. 9001 jusqu'à 13000; le premier Août, depuis n°. 13001 jusqu'à 14170; & les Remboursemens tous les Samedis indistinctement, à commencer du Samedi 7 du mois de Juillet.

Le 21, Fête du Saint Sacrement, le Roi & la Reine accompagnés de la Famille Royale, entendirent dans la Chapelle du Château les Vêpres chantées par la Musique, & le Salut célébré par les Missionnaires.

Le Roi soupa le 21 & le 23 au grand couvert.

Le 23, le Roi fit dans la Cour du Château la revue des deux Compagnies des Mousquetaires de la Garde ordinaire de Sa Majesté. Le Roi passa dans les rangs, & après qu'elles eurent fait l'exercice, Sa Majesté les vit défilér. Monseigneur le Dauphin accompagna le Roi à cette re-

vte. La Reine, Madame la Dauphine, Madame Infante, Madame Adélaïde, & Mesdames de France, la virent de l'appartement du Comte de Clermont.

Leurs Majestés assistèrent le 23 & le 24 au Salut dans la Chapelle du Château.

Le 25, Monseigneur le Dauphin & Madame Victoire tinrent sur les Fonts, dans la Chapelle du Château, la fille dont la Comtesse de Dursfort, Dame de Compagnie de Mesdames de France, est accouchée dans le mois de Décembre dernier, & qui a été nommée *Angélique-Victoire*. L'Abbé de Termont, Aumônier du Roi, suppléa les cérémonies du Baptême à l'enfant, en présence du Curé de la Paroisse.

Sa Majesté se rendit le 24 au Château de Choisy. Madame Infante, Madame Adélaïde & Mesdames Victoire & Sophie, allèrent le 25 y joindre le Roi. Monseigneur le Dauphin y alla dîner le 26. Le soir après souper, Sa Majesté revint à Versailles avec ce Prince & ces Princesses.

Le 28, jour de l'Octave, le Roi accompagné de Monseigneur le Dauphin, de Madame Infante Duchesse de Parme, de Madame Adélaïde, & de Madame Victoire, s'est rendu à l'Eglise de la Paroisse de Notre-Dame; & Sa Majesté, après avoir assisté à la Procession, y a entendu la grande Messe. Ce jour, ainsi que celui de la Fête, le S. Sacrement a été porté sous un magnifique Dais, dont le Roi a fait présent à la Paroisse, & qui est de velours eramoisi, brodé d'or, avec des cartouches en petit point, presque comparables aux plus beaux tableaux. Leurs Majestés ont entendu ce soir dans la Chapelle le Salut chanté par la Musique. La Reine y a assisté tous les jours de l'Octave.

Par la retraite du Marquis de Chiffreville,

Lieutenant-Général des Armées du Roi, & premier Sous-Lieutenant de la seconde Compagnie des Mousquetaires de la Garde de Sa Majesté; le Comte de la Riviere, Lieutenant-Général, & Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, est monté à la premiere Sous-Lieutenance de cette Compagnie; le Comte de Montboisier, Lieutenant-Général, à la seconde Sous-Lieutenance; & le Comte de Bissy, Brigadier de Cavalerie, à l'Enseigne. M. de la Grange, Officier dans le Régiment des Gardes Françaises, a eu l'agrément de la Cornette vacante.

M. de Faudrap, Mestre de Camp de Cavalerie, Exempt des Gardes du Corps dans la Compagnie de Noailles, ayant demandé la permission de se démettre de cette place, le Roi en a disposé en faveur de M. de Quelen, Capitaine dans le Régiment de Conty, Cavalerie.

M. Bernard de Ballainvilliers, Maître des Requêtes, a été nommé l'un des huit Présidens du Grand-Conseil, par commission, à la place de feu M. Piarron de Chamouffer.

L'Académie Française a élu, pour remplir la place qui vaquoit dans cette Compagnie par la mort de l'Archevêque de Sens, M. de Buffon, de l'Académie Royale des Sciences, & Intendant du Jardin Royal des Plantes.

Le 28, l'Abbé Nollet présenta à leurs Majestés le Discours qu'il a prononcé dans le Collège de Navarre, à l'ouverture de ses Leçons de Physique expérimentale.

Le Vaisseau *la Diane*, appartenant à la Compagnie des Indes, est arrivé de Bengale au Port de l'Orient le même jour. Son chargement est fort considérable.

Le 29, les Députés de la Ville du Havre-de-

200 MERCURE DE FRANCE.

Grace ayant à leur tête le Duc de Saint-Aignan , Gouverneur de la Ville ; le Comte de Saint-Florentin , Ministre & Secrétaire d'Etat , chargé du Département de la Province de Normandie , & M. Rouillé , Ministre & Secrétaire d'Etat ayant le Département de la Marine , accompagnés du Duc de Beauvilliers, du Chevalier de Saint-Aignan, tous deux fils du Duc de Saint-Aignan ; & du Chevalier de Vitieu-Beauvoir , Lieutenant de Roi du Havre-de-Grace ; furent introduits dans le Cabinet du Roi par le Maréchal Duc de Richelieu , premier Gentilhomme de la Chambre. Ils eurent l'honneur de présenter à Sa Majesté la Relation avec les desseins gravés de ce qui a été fait , tant par la Ville du Havre , que par la Marine , à l'occasion du voyage & du séjour que le Roi fit dans cette Ville au mois de Septembre 1749. Sa Majesté reçut très-favorablement ce témoignage de respect & de reconnaissance de la Ville du Havre; M. du Bocage de Bléville , l'un des Députés , eut aussi l'honneur de présenter au Roi un ouvrage intitulé : *Mémoire sur le Port , la Navigation & le Commerce du Havre.*

La Reine , accompagnée de la Famille Royale , assista le 30 à la grande Messe , aux Vêpres & au Salut , dans l'Eglise de la Paroisse de Notre-Dame , où l'on célébroit la fête du Sacré Cœur de Jesus.

Il y eut le même jour concert chez la Reine , & l'on y exécuta les deux derniers Actes de l'Opéra d'*Issé.*

Le Roi alla le même jour au Château de Bellevue , d'où Sa Majesté revint le 2 Juillet dernier.

Le premier Juillet , M. Cafarieli , Musicien de Sa Majesté Sicilienne , nouvellement arrivé de Naples , eut l'honneur de chanter à Bellevue devant le Roi. Sa Majesté trouva qu'il soutenoit la

grande réputation dont il jouit, & Elle eut la bonté de lui donner des marques particulières de sa satisfaction. Ce Musicien, l'un des plus célèbres d'Italie, chanta le 3 devant Madame la Dauphine, qui l'avoit entendu déjà plusieurs fois, tant à Versailles qu'à Marly. Il doit demeurer à Versailles pendant le voyage de Compiègne.

Monseigneur le Dauphin est venu le 2 de ce mois à Paris, pour poser la première pierre de la nouvelle Eglise de l'Abbaye de Panthémont. On prétend que la première pierre de l'ancienne Eglise avoit été posée par Robert de France, sixième fils de Saint Louis. Vers les quatre heures après midi, Monseigneur le Dauphin arriva à l'Abbaye, étant accompagné du Comte de Brionne, du Prince de Montauban, du Maréchal Duc de Richelieu, du Duc de Biron, & de plusieurs autres Seigneurs. Ce Prince y trouva une Compagnie des Gardes Françaises & une des Gardes Suisses sous les armes. Il fut reçu à la porte de l'ancienne Eglise par la Dame de Bethsi de Mezieres, Abbessé du Monastere, à la tête de la Communauté. A l'arrivée & au départ de Monseigneur le Dauphin, on a fait une salve des boîtes & des canons de la Ville, ainsi que des canons de l'Hôtel Royal des Invalides.

Le même jour, le Maréchal Duc de Richelieu, & la Maréchale Duchesse de Duras, Dame d'honneur de Mesdames de France, tinrent sur les Fonts à Versailles, dans l'Eglise Paroissiale de Saint Louis, au nom de Monseigneur le Dauphin & de Madame Louise, le fils de M. Bonnequin, Valet de Chambre du Roi. Cet enfant, qui est petit-fils de la Dame Bonnequin, première Femme de Chambre de Madame Louise, a été nommé *Lucain*. Le Curé de la Paroisse de Saint

202 MERCURE DE FRANCE.

Louis lui a suppléé les cérémonies du Baptême.

La Compagnie des Indes, jusqu'au 20 du mois d'Octobre prochain inclusivement, fera recevoir à la Caisse générale, à Paris, les fonds que les Négocians y porteront ou y feront porter en argent, pour servir au payement de leurs achats dans la vente prochaine. M. Peschevin, Caissier général de la Compagnie, fournira ses récépissés, comprenant les intérêts, à raison de cinq pour cent, à compter du jour de la recette jusqu'au 10 20 Décembre, auquel terme ils seront remboursés à Paris, en cas qu'ils n'ayent pas été employés, & nonobstant la prolongation de leur terme. Lesdits récépissés seront reçus comme par le passé, pour le payement comptant des adjudications de la vente, sans que cette faveur, accordée aux seuls susdits récépissés, puisse tirer à conséquence. Les autres papiers & effets continueront de n'être reçus pour le payement comptant, qu'autant qu'ils seront dans le terme du comptant qui sera indiqué par la Liste générale.

Le 4, le Roi accompagné de Madame Infante, de Madame Adélaïde, & de Mesdames Victoire, Sophie & Louise, se rendit à la Meute, & Sa Majesté en partit le 5, au matin avec ces Princesses pour Compiègne.

L'Abbé de Bouillé, Doyen des Comtes de Lyon, & Maître de l'Oratoire du Roi, ayant été nommé par Sa Majesté à l'Abbaye de Saint-Nicolas-lès-Angers, s'y rendit le 23 Juin dernier, pour en prendre possession.

Le Cardinal de la Rochefoucault arriva à Paris de son Diocèse le 27, & il alla le 29 à Versailles rendre ses respects au Roi, qui l'a reçu très-favorablement.

Le 3 Juillet, la Reine & Monseigneur le Dau-

phin, représentés par la Duchesse de Luynes, Dame d'honneur de la Reine, & par le Maréchal Duc de Richelieu, Premier Gentilhomme de la Chambre, ont tenu sur les Fonts à Versailles, dans l'Eglise de la Paroisse du Château, le fils de M. Baillon, premier Valet de Chambre de la Reine.

Le 5, le Roi arriva à Compiègne, avec Madame Infante Duchesse de Parme, Madame Adelaïde, & Mesdames Victoire, Sophie & Louise.

La Reine est arrivée le 7.

Le même jour, le Marquis de Paulmy, Secrétaire d'Etat de la guerre, en survivance du Comte d'Argenson, partit pour aller visiter les Places, & voir les troupes dans diverses Provinces du Royaume.

Le Maréchal Duc de Belle-Isle est parti le 11 pour Metz.

Le Roi, accompagné de Madame Infante, de Madame Adelaïde, & de Mesdames de France, assista le 8 au Salut dans l'Eglise de Saint Jacques, Paroisse du Château. Le même jour, la Reine entendit la Messe, les Vêpres & le Salut dans l'Eglise des Religieuses Carmelites. Mesdames de France entendirent les Vêpres au Couvent des Minimes.

Monseigneur le Dauphin est arrivé à Compiègne le 10 au soir.

Leurs Majestés ont soupé le 8 & le 11 au grand couvert.

Le 11, il y eut Concert chez la Reine. On y exécuta le Prologue & le premier Acte de l'Opéra de *Pyrame & Thisbé*, dont les paroles sont de M. de la Serte, & la Musique de Messieurs Rebel & Francœur, Sur-Intendans de la Musique de la Chambre du Roi.

La Dame de Ranty a été présentée à leurs Majestés & à la Famille Royale, en qualité de Dame d'honneur de la Princesse de Condé.

Le Vaisseau *la Reine*, appartenant à la Compagnie des Indes, est arrivé le 5 de Bengale au Port de l'Orient, avec onze-cens cinquante balles ou caisses de marchandises, poivre, cauris, bois rouge, & bois de Japau.

L'Académie de Peinture, de Sculpture & d'Architecture, établie à Toulouse, tint le 8 une assemblée publique. Le Chef du Consistoire prononça un Discours sur l'amour des beaux Arts, & M. Poisson, Modérateur, fit l'analyse de quelques-uns des ouvrages couronnés. A la fin de la Séance, on distribua les prix. Le plus considérable, qui est une Médaille d'or de la valeur de trois cens livres, & qui étoit destiné cette année à un plan d'Architecture, a été réservé.

Madame Infante Duchesse de Parme, s'étant rendue le 11 à l'Abbaye Royale de Saint Cornelle, Dom Pierre de Gontreville, Grand Prieur de l'Abbaye, à la tête de la Communauté, reçut cette Princesse, & eut l'honneur de la complimenter.

Leurs Majestés, accompagnées de la Famille Royale, assisterent le 15 au Salut, dans l'Eglise Paroissiale de Saint Antoine. La Reine avoit entendu le matin la grande Messe dans l'Eglise de Saint Jacques, Paroisse du Château, & l'après-midi les Vêpres dans l'Eglise de la Congrégation.

Le lendemain, la Reine entendit la Messe dans l'Eglise des Religieuses Carmelites, & y communia par les mains de l'Archevêque de Rouen, son Grand Aumônier. Sa Majesté dina dans le Monastere. Elle y assista ensuite aux Vêpres & au Salut.

Le 15 & le 17, pendant la Messe du Roi, la Musique de Sa Majesté exécuta le Pseaume *In exitu Israël de Egypto*, nouveau Motet de la composition de M. Mondonville, Maître de Musique de la Chapelle, en Quartier. La vérité de l'expression dans les récits & dans les chœurs; le brillant des symphonies; joint à une parfaite exécution, ont mérité à cet ouvrage l'applaudissement de leurs Majestés, de la Famille Royale, & de toute la Cour. Monseigneur le Dauphin, Madame Infante, & Mesdames de France, avoient honoré de leur présence la répétition de ce Motet.

Leurs Majestés souperent le 13, le 15 & le 17, au grand couvert.

Monseigneur le Dauphin partit de Compiègne le 16 pour Versailles.

Il y eut le 14 & le 18, Concert chez la Reine, & l'on y chanta les quatre derniers Actes de l'Opéra de *Pyrame & Thisbé*.

Le Roi a nommé Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, à la place de feu M. de la Javeliere, le Chevalier de Montbarey, Brigadier, Lieutenant Colonel du Régiment Royal, Cavalerie.

Sa Majesté a accordé l'agrément du Régiment de Dragons, vacant par la mort du Comte d'Egmont, à M. de Marbeuf, Mestre-de-Camp, Lieutenant du Régiment Dauphin, Cavalerie, & ce dernier Régiment au Comte de Périgord, Colonel du Régiment de Normandie, & Menin de Monseigneur le Dauphin. Elle a donné au Chevalier de Saint-Sauveur, Brigadier de Dragons, ci-devant Aide-Maréchal des Logis de l'Armée de Flandre, la Brigade qui vaquoit dans les Gardes du Corps, par la retraite du Chevalier de Sommersy, Maréchal des Camps & Armées de Sa Majesté, & Enseigne dans la Compagnie de Villeroy.

206 MERCURE DE FRANCE.

Le 18, Monseigneur le Dauphin revint de Compiègne à Versailles, pour voir Madame la Dauphine qui jouit d'une parfaite santé, & qui avance heureusement dans la grossesse. Il y eut le 18 chez cette Princesse un Concert, auquel Monseigneur le Dauphin assista. On exécuta le Prologue & le premier Acte des *Fêtes de l'Hymen & de l'Amour*, dont les paroles sont de M. de Cahusac, & la Musique de M. Rameau. M. Cafarieli, Musicien de Sa Majesté Sicilienne, chanta seul deux Ariettes, & ensuite un Duo avec M. Albanese. Il fut fort applaudi, & la beauté de sa voix, ainsi que la perfection de son chant, fait toujours un nouveau plaisir.

Monseigneur le Duc de Bourgogne prit ce même jour le plaisir de la promenade dans le Parc de Versailles. Ce Prince & Madame continuent de se porter aussi bien qu'on puisse le désirer.

A l'arrivée du Roi à Compiègne, & de même à celle de la Reine, Madame la Dauphine a envoyé M. de Goy d'Ydogne, son Ecuyer en Quartier, pour s'informer des nouvelles de leurs Majestés.

Dans le dernier tirage de la Lotterie pour le remboursement des Contrats de Rentes sur les Postes, il est sorti quatre-vingt-un Contrats; savoir, trente-sept de la création de Novembre 1735, dont les capitaux montent à trois cens cinquante mille vingt livres, & quarante-quatre Contrats de la création de Juin 1742, dont les capitaux montent à trois cens cinquante & un mille neuf cens quatre-vingt-quatorze livres.

Le 19, les Actions de la Compagnie des Indes étoient à dix-sept cens quarante livres; les Billets de la première Lotterie Royale à six cens soixante & treize, & ceux de la seconde à six cens vingt-deux.

Le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, dont les vûes s'étendent sur tout ce qui peut perfectionner les Arts & les Sciences, vient de donner une nouvelle marque de son attention à ce qui concerne le bien de ses Sujets, par la réunion de la Faculté de Médecine de Pont-à-Mousson avec le Collège Royal des Médecins de Nancy; ce qui est très-propre à donner un nouveau lustre à cette Faculté, y exciter l'émulation, & prévenir les abus qui pourroient se glisser dans la collation des grades en Médecine.

NAISSANCE, MARIAGES & Morts.

LE 13 Juillet, la Marquise de Courtivron est accouchée au château de Courtivron en Bourgogne, d'un fils, qui a été baptisé le lendemain à l'Eglise Paroissiale du lieu. Ses parrains ont été M. de Saint-Cyr de Cely, ayeul maternel du nouveau né, absent, & M. le Marquis de Blaisi son oncle paternel, par Madame la Marquise de Blaisi qui en a été la marraine. Voyez le Mercure de Septembre 1752.

Le 12 Mars, Messire Antoine-Gui de Pertuis, Vicomte de Baons-le-Comte, Capitaine de Cavalerie, appelé le Marquis de Pertuis, épousa Demoiselle Louise-Leon-Gabrielle le Clerc de Juigné, fille de Samuel-Jacques le Clerc, Marquis de Juigné, Colonel du Régiment de Dragons Infanterie; tué à la bataille de Guastalla le 19 Septembre 1734, & de Marie-Gabrielle le Clerc de Neuchelles. Voyez la quatrième partie des Tablettes historiques, page 405.

208 MERCURE DE FRANCE.

Le Marquis de Pertuis est fils de Messire Antoine-Charles de Pertuis, Vicomte de Baons, & de Dame Claude Louise de Betz de la Harteloire, mariée le 18 Avril 1714, & petit-fils de Gui de Pertuis, Seigneur de Brangeville & de la Riviere, puis de la Baronnie de Baons-le-Comte au pays de Caux, Conseiller ordinaire du Roi en tous ses Conseils, Grand Baillif, Gouverneur & Commandant des Ville, Citadelle & Châtellenie de Courtrai, Gouverneur de Menin, & Lieutenant Général des armées du Roi, qui avoit épousé le 14 Mai 1669 Angélique-Elizabeth-Adrienne de Canonville de Raffetot, & qui avoit pour pere Pierre de Pertuis II. du nom, Chevalier, Seigneur d'Eragny, Gentilhomme ordinaire de M. le Prince Henri de Bourbon II. du nom, premier Prince du Sang, allié le 28 Novembre 1627 avec le Grand de Beaunai; & pour ayeul noble Charles de Pertuis, Ecuyer, Seigneur d'Eragny, &c. marié par contrat du 9 Novembre 1581 avec Jossine de Canonville de Raffetot. Celui-ci étoit fils de noble Roland de Pertuis, Seigneur d'Eragny, &c. & de Marie-Louise Lombard, & petit-fils de Jean du Pertuis, Ecuyer, Seigneur d'Eragny, de Gadancourt, &c. qui avoit été allié le 25 Juin 1515 à Catherine Mignot, & dont le pere Jean du Pertuis, Seigneur de la Franchise au pays de Gisors, & de la Goulardiére, près Châillon sur Loing, étoit en 1471 Ecuyer de l'écurie du Roi, & Homme d'armes du nombre des cent Gentilshommes de la Garde du corps de sa Majesté.

M. de Verduc, Conseiller au Parlement, fils de N. . . de Verduc, Greffier en chef du Grand Conseil, a épousé le 15 Mars 1753 Demoiselle N. . . de Selle, fille de Nicolas de Selle, Conseiller au Parlement, & de sa premiere femme Catherine Gaultier de Besigni.

Le 15 Mai dernier, le Comte de Preillac, neveu du Marquis de Caraman, Lieutenant Général des armées du Roi, épousa la fille de M. de Torpanc, Conseiller au Parlement.

Le du mois de Juin dernier, M. le Marquis de Wargemont épousa Mademoiselle Tabourot d'Orval. Il est fils de Messire Joseph-François le Fournier, Seigneur de Wargemont, de Baumez, de Forêts, de Saurel. &c. Maître de camp de Cavalerie, & Enseigne dans la Compagnie des Gendarmes de la Garde du Roi, & de Dame Bonne-Gabrielle de Saint-Chamans, & petit-fils de François-Bernard le Fournier, Ecuyer, Seigneur de Wargemont, Patron de Graincourt, &c. & de Dame Marie-Gabrielle Truffier, Dame de Bethencourt, de Martigni, de Saurel, &c. Celui-ci avoit pour sixième aïeul Pierre le Fournier, Ecuyer, Sieur du fief noble d'Isamberteville, situé au hameau de Wargemont, Paroisse de Graincourt, Vicomté d'Arques, & Bailliage de Caux, lequel fut déclaré noble par jugement des Commissaires ordonnés par le Roi Louis XI. sur le fait des francs-fiefs en Normandie, du 26 Octobre 1471.

M. N... de la Tour du Pin, Comte de Paulin, a épousé la fille unique de M. Biller, Maître des Comptes, & ci-devant Conseiller au Grand Conseil.

M. N... de Lacoré, Maître des Requêtes, a épousé Mademoiselle Chambon, dont la sœur s'est mariée vers le même tems avec M. Lalive de Jully.

Dame Marie-Anne Polart de Villequoy, femme de Gaspard-Moyse de Fontanieu, Conseiller d'Etat, est morte le 6 Décembre 1752, âgée de 48 ans.

Le premier Juin, on inhuma à S. Eustache

110 MERCURE DE FRANCE.

Messire Anne Simon Piarron de Chamouffer, Seigneur de Saint-Thibault, Maître des Requêtes, & Président au Grand Conseil, décédé rue du Mail.

Dame Charlotte-Rosalie de Romanet, épouse de François-Martial, Comte de Choiseul-Beaupré, Brigadier & Inspecteur Général d'Infanterie, Menin de Monseigneur le Dauphin, est morte le 2, âgée de 20 ans. Elle étoit l'une des Dames nommées pour accompagner Madame Adélaïde.

Frere Louis Armand Pousse-Mothe de Graviolle, Chevalier Profès de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem, & Commandeur de la Commanderie d'Ivry-le-Temple, est mort le 5, dans sa 70^e année.

Marie-Jean-Eotiv de Caillebot de la Salle, fils de Messire Marie-Louis de Caillebot, Marquis de la Salle, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Sous-Lieutenant de la Compagnie des Gendarmes de la Garde de Sa Majesté, Gouverneur & Lieutenant-Général de la haute & basse Marche, est mort le 7 Juin, âgé de deux ans.

Henriette-Marie le Hardi, Marquise de la Trouffe, veuve d'Amedée-Alphonse d'Alpozzo, Prince de la Cistérne, Grand-Veneur & Grand-Fauconnier du feu Roi de Sardaigne, Maréchal de ses Camps & Armées, & Colonel du Régiment de Saluces, est morte en cette Ville, le 11... , âgée de 92 ans. Elle a été inhumée dans l'Eglise des Religieuses Ursulines du Faubourg S. Jacques.

Demoiselle Louise de Crussol-Saint-Sulpice, mourut en cette Ville le 11, âgée de 75 ans.

Le 12, fut inhumée à S. Sulpice Dame Claude-Elizabeth le Canu, veuve de Messire Paul-François de Buggy, Commandeur des Ordres de S. Maurice & de S. Lazare, décédée rue des Canettes, âgée de 91 ans.

Le 13, est mort à Aix en Provence, Louis de Villeneuve, Marquis de Trans, premier Marquis de France, âgé de 39 ans. Il laisse trois garçons:

1°. Louis-Henri de Villeneuve, à présent Marquis de Trans, âgé de 14 ans.

2°. Thomas-Alexandre-Balthazar, Comte de Tourettes.

3°. Alexandre-Marie, Comte de Monts-Voyez
la IV. Part. des Tables hist. & géneal. pag. 1.

L'On a dit dans le Mercure de Juillet que Charles Brulart, Marquis de Genlis, décédé le 15 Mai précédent, avoit pour pere Florimond Brulart, Capitaine des Gendarmes d'Orléans; c'étoit son grand-pere. Le pere du Marquis de Genlis s'appelloit Pierre Brulart de Genlis, & avoit épousé Anne-Claude Brulart de Sillery sa cousine, troisième fille de Roger Brulart de Sillery, Marquis de Puyfieux, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant Général de ses Armées, & Ambassadeur extraordinaire de France en Suisse, dont les deux filles aînées étoient, 1°. Catherine-Françoise Brulart de Sillery, mariée en 1697 à Pierre Alleman, Comte de Montmartin, Lieutenant de Roi en Dauphiné. 2°. Gabrielle-Charlotte-Elizabeth Brulart de Sillery, qui avoit épousé en 1702 François-Joseph Marquis de Blanchesfort, Baron d'Annois.

Le Marquis de Genlis étoit veuf depuis le 21 Mai 1742, de Louise-Charlotte d'Halencourt de Droménil, dont il laisse pour enfans:

1°. Claude-Charles Brulart, Comte de Genlis, Colonel dans le corps des Grenadiers de France, né le 15 Mars 1733.

2°. Charles-Alexis, né le 21 Janvier 1737.

3°. N. . . . Brulart de Genlis, destiné à l'Etat Ecclésiastique. Point de fille, quoiqu'on en ait.

212 MERCURE DE FRANCE.

inséré une dans le nombre des enfans du feu Marquis de Genlis , au Mercure de Juillet.

A V I S.

PAR permission du Roi , du premier Médecin de Sa Majesté , & de la Commission Royale. Le sieur *Hallé de la Touche* , Dentiste , gendre & élève du sieur *Dugeron* , ancien Chirurgien Major en charge des Cent-Suisses de feu Monsieur , & Chirurgien de feu S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans , continue de donner avis qu'il est seul possesseur d'une Opiate turquaise , composée de simples , sans goût ni odeur , qui préserve les dents de se gâter & de tomber , conserve l'émail & les gencives , empêche la récidence de la crasse & du nétoyement par les ters , qui n'est que leur destruction , les ébranlant & altérant leur émail : arrête les progrès de la carie & ses douleurs , les entretient saines , & dans leur blancheur naturelle , dégonfle les gencives lorsqu'elles sont trop remplies de sang , guérit les ulcères , abcès & chancres qui y viennent , les raffermir lorsqu'elles sont branlantes dans leur cavité , détourne les sérosités qui causent des fluxions & douleurs continuelles , qui excitent la carie de faire ses progrès par leur âcreté.

Il est autorisé par deux Sentences de Police rendues au Châtelet de Paris , par Messieurs de *Machault* & d'*Argenson* , en date des 19 Janvier 1720 , & 5 Septembre 1728 , confirmées par Arrêt du Parlement du 28 Septembre 1728 , & par Brevet du 4 Mai 1745.

Il tire les dents , racines , & sur-dents de telle nature qu'elles soient , *gratis* , depuis deux heures jusqu'à cinq. Il va chez les personnes qui lui font l'honneur de le demander , & vend ses Opiates 3 liv. & 6 livres.

Usage de l'Opiate du Sr Hallé.

Vous ne pouvez tirer un parfait succès de ce remède qu'après avoir fait nétoyer vos dents avec les fers ; le nétoyement fait , l'on se servira de l'opiate tous les jours avec le plat de ce bâton étranger ; l'on en prendra peu à la fois , afin que par plusieurs fois que l'on en prend , on puisse en porter à toutes les dents , tant par dehors que par dedans ; ce qui se fera en pinçant la fine extrémité des gencives , en les abaissant & applatissant sur les dents ; & celles qui seront creuses , l'on en mettra dans le trou toutes les fois que l'on s'en servira , ainsi que sur celles qui seront attaquées de carie. On s'essuye les lèvres sans laver sa bouche.

Usage de l'Essence Prussienne du Sr Hallé.

Elle guérit en peu de tems le scorbut , chancres , abcès & ulcères , tant des grandes personnes que des enfans. Pour les maladies ci-dessus , il faut en imbiber du coton & l'appliquer sur la partie malade , & le renouveler trois fois par jour , le matin , à midi & en se couchant , & que l'on gardera toute la nuit ; elle donne bonne odeur à la bouche , raffermis les dents , fait recroître les gencives , en s'en gargarisant sans eau de tems en tems.

Il nétoye les dents , les égalise , les sépare , les redresse , les plombe , soit en or , en argent ou en plomb , en remet d'artificielles ressemblant aux naturelles , & en remet de naturelles sans causes de douleurs.

Sa demeure est rue saint Honoré , près celle d'Orléans , vis-à-vis la rue des Poulies , chez une Marchande de Modes , entre le Dauphin & le Roi de la Chine , sur le devant.

A U T R E.

Fauvel, Expert, reçu à Saint Côme, pour les Hernies ou Descentes, traite ces maladies par l'application d'une nouvelle espèce de Bandage d'yvoire qu'il a inventé.

Quoiqu'il convienne aux personnes de tout âge & de tout sexe, il excelle sur tout pour les hernies naissantes, qu'il guérit radicalement & en peu de tems. Ce bandage étant sans fer ni acier, a sur ceux qu'on employe communément, l'avantage d'être très léger, & de faire très-peu de volume : il n'est point sujet à écorcher ni à user les linges & les habits qui portent dessus ; enfin on couche avec, sans en être gêné, & on ne le quitte dans aucun exercice que ce soit ; un seul suffit pour la vie, & d'un bandage simple, il est aisé d'en faire un double, sans rien changer au premier. Le Sieur Fauvel fait aussi des bandages pour le nombril, la matrice, l'anus, & autres parties du corps ; des ressorts & machines pour empêcher l'écoulement involontaire des urines, dans l'un & l'autre sexe ; des porte-ventres très-commodes & très-solides, des tourniquets à charniere pour l'anévrisme, des bottines pour redresser les cuisses & les jambes des enfans, des suspensoires de toute espèce, & de très-commodes, qui n'ont d'autre ceinture que celle du bandage.

Les personnes de Province qui lui feront l'honneur de lui écrire, sont priées d'affranchir leurs lettres, de lui envoyer, avec un fil, leur grosseur, & marquer le côté, ainsi que le volume de la hernie. S'il y en a deux, il faut spécifier celle qui est plus grosse, marquer si le malade est maigre ou en embonpoint, & si les aînes sont creuses ou élevées. Il demeure à présent dans la rue de la Harpe, près la rue Pierre-Sarrazin, à l'enseigne du Bandage d'yvoire.

A V I S.

M. le Chevalier Blondeau, connu par plusieurs ouvrages qu'il a donnés au Public, s'est fait une étude particulière de la connoissance des familles du Royaume: il a formé un cabinet, & il l'a enrichi de plus de quinze mille titres originaux. Ce sont des contrats de mariages, des testamens, donations, partages, actes de tuelles & de curatelles, transactions, accords, & autres titres, il les a mis en ordre. Outre ces titres, il a rassemblé un très-grand nombre d'extraits de titres, pris, soit sur les originaux des familles qui l'ont honoré de leur confiance, & dont il a écrit les généalogies, soit dans des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, soit dans les Registres du Parlement & de la Chambre des Comptes de Paris, soit dans les Cartulaires, soit enfin dans les principaux Cabinets où on lui a fait l'honneur de lui donner accès. Les familles dont les titres sont égarés, trouveront chez ledit sieur Blondeau, des ressources qu'il se fera un plaisir de leur fournir. Il demeure à Paris, au Faubourg S. Germain, rue du Bacq, entre la rue de Séve & le Séminaire de Mrs des Missions Etrangères, dans la maison de M. Chevalier, ancien Consul, dont un Chirurgien occupe la boutique.

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le volume du *Mercur de France* du mois d'Août. A Paris, le 31 Juillet 1753.

LAVIROTTE

 T A B L E.

P IECES FUGITIVES en Vers & en Prose.	
Rondeau, par M. L. Dutens, de Tours, page 3	
Epigramme à Mlle * * *, par le même,	4
Assemblée de la Société Royale de Lyon,	5
Epitre à M. de Montelquieu,	25
Séance publique de l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse,	29
Imitation d'une Epigramme de Buchanan,	46
Discours qui a remporté le prix à l'Académie des Jeux Floraux, par M. l'Abbé Forest,	47
Epitre à M. D * * *	85
Assemblée de la Société Royale de Nanci,	87
Vers sur la mort d'une jeune personne,	99
Lettre d'un jeune Officier à une Veuve,	101
Vers sur une partie de plaisir,	104
Pensées diverses, traduites de l'Anglois,	105
Mots de l'Enigme & des Logogryphes du dernier Mercure,	107
Enigme & Logogryphes,	108
Nouvelles Littéraires,	114
Lettre de M. G. à l'Auteur du Mercure,	160
Beaux Arts,	163
Chanson,	166
Spectacles,	169
Nouvelles Etrangères,	185
France. Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.	197
Naissance, mariages & morts,	207
Avis,	212

La Chanson notée doit regarder la page 166.

 De l'Imprimerie de J. BULLOT.

